1, rue Palatine - 75006 Paris
43.54.77.42

Imprimerie Ch. CORLET

13,5 €

Abbé Vincent SERRALDA
André HUARD

LE BERBÈRE... LUMIÈRE DE L'OCCIDENT

NEL

Abbé Vincent SERRALDA
André HUARD

LE BERBÈRE...
LUMIÈRE DE L'OCCIDENT

NEL
NOUVELLES EDITIONS LATINES

LE BERBÈRE...
LUMIÈRE
DE L'OCCIDENT

Quelle a été la part de chacun des deux auteurs dans cette commune entreprise ? André HUARD a replacé le Berbère, cet inconnu du monde d'aujourd'hui, sur ses fondations historiques, afin qu'il y retrouve ses véritables ancêtres, ces grands méconnus de la plupart de nos contemporains. Qui, mieux que Monsieur l'Abbé SERRALDA — qui a d'ailleurs été à l'origine de cet ouvrage — pouvait ensuite rendre à chacun de ces illustres visages son relief particulier, pour faire revivre ceux qui furent, durant cinq siècles, la lumière de l'Occident ?

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS :

— Le Christ et les Étrangers (à paraître)
— Du Rififi dans l'Église des Premiers Jours (à paraître)
— Grandeur et Drame de l'Homme (à paraître)

OUVRAGES DE MONSIEUR L'ABBÉ SERRALDA :

— Le Christ et les Polices (éd. Forts dans la Foi)
— La Philosophie de la Personne chez Alcuin (Nouv. Éd. Latines)
— Pavlov pour un Renouveau de la Culture (épuisé, à reparaître)
— Témoins de Jéhovah, Lisez donc la Bible (chez l'Auteur)
— Retrouvons la Messe des Saints (chez l'Auteur)
— La Culture Personnelle et les Sources de notre Dynamisme Culturel (chez l'Auteur)
— Le Jaillissement Spontané de l'Énergie Culturelle (chez l'Auteur)
— Pour se cultiver (chez l'Auteur)
— Béatitudes Évangéliques et Physiologie Nerveuse (chez l'Auteur
— La Montée du Tibet (chez l'Auteur)
— Confucius devant le Christ (chez l'Auteur)
— Le Petit Prince et la Grandeur Humaine (chez l'Auteur)
— Yoga, Techniques et Lacunes (chez l'Auteur)
— L'Homme ce Souverain (Nouv. Éd. Latines)
— Tao, Mystères de l'Esprit (à paraître)
— Zen, Tension et Surprise (à paraître)
— Souffrance des Hommes et Bonté Divine (à paraître).

ABBÉ VINCENT SERRALDA

ANDRÉ HUARD

LE BERBÈRE...

LUMIÈRE DE L'OCCIDENT

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES
1, rue Palatine, 75006 Paris

I.S.B.N. 2-7233-0239-3

AU BERBÈRE DE TOUJOURS

Trop souvent ignoré, méconnu plus encore,
Stable à travers l'instable, indépendant et fier,
Héritier d'un passé que le prestige honore,
Tu gardes aujourd'hui le feu sacré d'hier.

Dans « l'Ile du Maghreb » soumise à l'influence,
Parfois même au destin, d'un pays étranger,
Insulaire africain, tu vis la permanence
En ton âme et ton corps, que rien ne peut changer.
Natif des Hauts Plateaux, Kabyle ou bien Numide,
Ce qui vient du dehors, ce n'est qu'un vêtement,
Tu le revêts contraint par la force stupide,
Mais ton cœur bat plus fort sous un déguisement.

Sédentaire ou nomade, une même patrie
Anime en toi l'ardeur d'un invincible amour,
Lorsque des conquérants, à tes yeux, l'ont meurtrie,
Ton bras, pour ton honneur, les combat tour à tour :
Allié du Romain, tu chasses le Punique,
Tu luttes contre Rome et le Vandale arien,
Au siècle de Byzance, une révolte épique,
Puis seul, face à l'Arabe, et sans aucun soutien.

Tes noms sont glorieux au cours de ton histoire,
Syphax. Masinissa qui fut ton plus grand roi,
Mais bientôt va s'écrire un chapitre de gloire :
Le Berbère chrétien, le rocher de la foi.
Pour te peindre d'un trait on peut dire qu'en somme,
Pareil à ton soleil, ton rayon est ardent,
C'est un astre nouveau, celui des droits de l'homme.
Qui monte, grâce à toi, dans le ciel d'Occident.

Tertullien, Victor, puis l'Église souffrante,
L'évêque Cyprien, prestigieux martyr,
Enfin saint Augustin, la flamme triomphante,
Le sublime flambeau, splendeur de l'avenir.
Ton sang, noble ciment de l'Église africaine
— Ce précieux fleuron de notre chrétienté —
Répandu par amour, en réponse à la haine,
Conserve, sous l'Islam, encor sa pureté.

Avec la Kâhena tu rejoins la légende.
Te suivre maintenant, ce n'est pas mon propos,
La chaîne est un lien que ton cœur appréhende,
Hors de la liberté, tu n'as point de repos.

André HUARD

AVANT-PROPOS

On ignore tout, ou à peu près, de l'existence du Berbère. Pour beaucoup c'est un « Arabe » et l'histoire de l'Afrique du Nord commence avec l'installation des populations européennes dans ce pays, au cours du XIXe siècle. Nombreux sont ceux qui d'ailleurs pensent que le catholicisme a fait son entrée, dans cette partie du monde musulman, avec les premiers colons, au lendemain de 1830. Pourtant, qui ne connaît pas, même mal, saint Augustin ? Évidemment, mais on le croit souvent venu, on ne sait trop d'où, résider à Hippone.

On a bien, en général, quelques vagues notions concernant la présence romaine en Afrique, l'occupation vandale, la conquête arabe. En fouillant plus avant dans le passé, notre mémoire nous restitue de lointains souvenirs des guerres puniques : Carthage, Hannibal, Scipion l'Africain, mais que savons-nous des royaumes berbères ? La connaissance de l'histoire de la Berbérie appartient à un très petit nombre de personnes et le Berbère, toujours présent dans notre monde actuel, demeure un inconnu. Il faut aussi que le Berbère d'aujourd'hui qui connaît ses ancêtres, sache et prenne pleinement conscience que par eux, après avoir emprunté des dieux à l'Égypte, à Carthage et à Rome, il s'avança dans le christianisme naissant, sans y être contraint, il versa généreusement son sang pour demeurer chrétien, et comptera toujours parmi ces mêmes ancêtres les plus purs joyaux de l'Église d'Afrique, qui fut l'un des fleurons de l'Occident.

Nous avons donc tenté de projeter sur une toile de fond historique qui, sans entrer dans les détails, retrace les principaux événements, depuis les origines jusqu'à la conquête arabe, la fière silhouette du Berbère. Cette silhouette prend, au cours des siècles, la forme la mieux adaptée à son époque : Masinissa, le plus grand sans doute des « aguellids » ; Victor 1er, qui pendant

dix années occupe le trône de saint Pierre, alors que l'Afrique chrétienne vient à peine d'entrer dans l'histoire, Tertullien, lumière de l'Occident, saint Cyprien, le premier évêque d'Afrique à verser son sang pour l'Église de Jésus-Christ, enfin, le plus prestigieux de tous, saint Augustin.

Comme si ces quelques noms ne suffisaient pas à faire rayonner la clarté du flambeau berbère, d'autres encore nous sont offerts, deux papes, des évêques, des écrivains, des martyrs et des saints de tous âges et de toutes conditions. Autour d'eux des visages demeurés anonymes, mais qui ne font pas moins partie de ce peuple dont l'originalité assure une unité à l'histoire de la Berbérie.

A travers tant de civilisations successives le Berbère, traditionaliste dans l'âme, passe en demeurant identique à lui-même.

Nous situerons donc rapidement la Berbérie, pour mieux comprendre le peuple berbère, dont nous ferons la connaissance d'une manière générale, puis nous consulterons l'histoire pour brosser un tableau des origines à la chute de Carthage (146 av. J.-C.), qui marque le début de l'occupation romaine en Afrique.

Avant de continuer notre route, nous nous arrêterons pour parler de la naissance de l'Église d'Afrique et, pour mieux la suivre pendant cinq siècles, nous interrogerons l'avenir afin de dégager les traits particuliers à son visage.

Alors, nous pourrons reprendre notre marche dans le temps qui sera jalonnée par cinq grandes périodes :

— La Berbérie devient romaine (146 av. J.-C. - 42 ap. J.-C.)
— La Berbérie dans la prospérité romaine (42-244)
— La puissance romaine se désagrège (244-429)
— Les Vandales en Berbérie (429-533)
— La Berbérie byzantine (533-647)

Nous citerons simplement au passage les principaux faits relatifs à l'Église d'Afrique et le nom des grandes figures berbères qui s'y rattachent, pour les reprendre d'une manière plus détaillée à la fin de chacune des périodes concernées.

L'histoire de la Berbérie ne peut en effet se concevoir sans celle d'une Église qui lui est intimement liée, car ses pierres d'angles sont berbères, comme le sang de ses martyrs qui fut le ciment de ce magnifique édifice.

I

LA BERBÉRIE

Le système montagneux de l'Atlas confère une unité géographique à l'Afrique du Nord : Maroc - Algérie - Tunisie.

Grâce au peuplement berbère, ce pays possède aussi une unité ethnique.

D'abord appelée Libye par les Grecs, la partie septentrionale de l'Afrique habitée par les blancs — par opposition au Sahara peuplé par les Éthiopiens noirs — est ensuite qualifiée d'Africa par Rome. Cet adjectif d'abord appliqué à la province qui correspondait au Nord-Est de la Tunisie, désigne par la suite le continent entier.

Venus de l'Est, les Arabes baptisent Djezira el-Maghreb, « l'ile de l'Occident », tous les pays à l'Ouest de l'Égypte. Au Moyen Age, on les nomme États barbaresques ou Barbarie. Les géographes du XIXe siècle créent les termes d'Afrique mineure et de Pays de l'Atlas. On parle ensuite d'Afrique française du Nord.

La meilleure dénomination est certes celle de Berbérie puisque, s'il existe des Berbères hors de ses limites, sa population est presque exclusivement formée de Berbères. Les Romains, qui les jugeaient étrangers à leur civilisation, les qualifièrent de Barbares (Barbari). Les Arabes en firent le mot Brâber (au singulier Berber).

Aujourd'hui, nous ignorons trop souvent que le Maroc, l'Algérie, et la Tunisie, sont toujours peuplés de Berbères, que l'on confond avec les Arabes. Les indigènes se désignent du nom d'Amazigh, qui signifie les « hommes libres », puis les « nobles », et ceci dès avant l'occupation romaine.

Vaste quadrilatère de hautes terres, entre l'Océan, la Méditerranée et le Sahara, la Berbérie se trouve isolée dès les temps historiques, et les difficultés que rencontrent les influences

extérieures dans leur pénétration, permettent à ses coutumes locales de résister à l'assaut des siècles.

Les quatre côtés de ce quadrilatère dont la superficie totale atteint 930 000 km², sont de dimensions inégales. Peu de basses terres, sauf aux extrêmités Ouest et Est (Maroc et Tunisie). Surtout des hautes plaines et des plateaux encadrés de montagnes. Plus de la moitié de la Berbérie dépasse 800 m. et l'altitude moyenne passe de 300 m. pour la Tunisie, à 800 m. pour le Maroc et 900 m. pour l'Algérie. Au Maroc, le point culminant, le djebel Toubkal, atteint 4.165 m., tombe à 2.328 m. au dj. Chelia (Aurès) en Algérie, puis à 1.590 m. seulement au dj. Chambi en Tunisie. C'est donc la fréquence des altitudes de 800 à 1200 m. qui caractérise la Berbérie.

Ce relief se dresse rarement au-dessus de la plaine en un contraste violent. Si l'Atlas mitidjien domine de 1.400 m. la ville de Blida, le plus souvent la montagne n'est que l'étage supérieur de paliers successifs, ainsi les chaînes qui bordent au Nord la cuvette du Hodna (1.890 m.) au-dessus de Sétif (1.074 m.).

Si la direction générale des chaînes rend aisée les communications entre l'Est et l'Ouest, il en va tout autrement entre la côte et l'arrière pays. Aussi tous les conquérants de la Berbérie l'ont pénétrée à partir d'un de ses extrêmes. Seule la conquête française fait exception, d'où peut-être les difficultés qu'elle a rencontrées.

Le climat, qui exerce sur les hommes une autorité capricieuse, favorise la Berbérie par un été souvent précoce, ceci d'autant plus que l'on avance vers le Sud, qui succède ou fait place à l'hiver doux et lumineux, par des transitions épisodiques. Sur la côte les températures moyennes du mois d'août ne dépassent guère 25°, mais s'élèvent à 40 ou 45° dans les plaines de l'Algérie orientale, qui parfois disparaissent plusieurs jours sous la neige en hiver. Si le Maroc s'ouvre aux influences atlantiques, le relief réserve, en Algérie et en Tunisie, à une bande côtière les bienfaits d'une pluviosité suffisante. Ailleurs, la quantité de pluie varie d'une année à l'autre du simple au triple, parfois davantage. Comme partout, l'aire des fôrets a diminué en raison de l'extension des cultures et des besoins des hommes. La steppe, dont la prépondérance s'est peut-être accentuée, couvre une bonne moitié de l'Afrique du Nord.

La géographie de la Berbérie a exercé une influence sur son histoire. Les fleuves sont en général de pauvres voies de circulation d'une médiocre importance économique et, si la disposition du relief facilite les communications d'Est en Ouest, certaines régions demeurent isolées. Cela explique en partie pourquoi la Berbérie n'a jamais pu réaliser son unité autour

d'une capitale permanente et définitive. Il faut aussi incriminer la lutte séculaire entre nomades et sédentaires, ainsi que les conflits entre gens de montagnes et gens de plaines, conflits que multiplie le compartimentage du pays.

L'étude historique du Maghreb se ramène à l'histoire des tribus, fédérées sous un chef audacieux, qui font la conquête d'un empire et s'éffondrent sous les coups d'une autre fédération. Un tel pays ne peut qu'avoir des maîtres étrangers. Certains rois indigènes ont été des souverains remarquables, Masinissa, au IIe siècle avant J.-C., fut sur le point de réaliser l'unité du Maghreb, mais Rome brisa le royaume berbère. Pourtant le Berbère est loin de représenter un type d'humanité inférieur, sa vitalité est irréductible, aussi n'est-ce point une infériorité ethnique, mais une malédiction géographique, qui pèse sur lui.

Reprenant l'expérience de Masinissa, nous pouvons cependant nous demander ce qu'aurait donné sa politique s'il avait pu, ainsi que ses successeurs, entretenir des relations pacifiques avec le monde méditerranéen, sans se heurter à l'impérialisme romain, et consacrer toute son énergie à organiser le Maghreb.

La Berbérie avait besoin d'entrer en contact avec d'autres pays, mais sa soumission était-elle indispensable ?

II

LES BERBÈRES

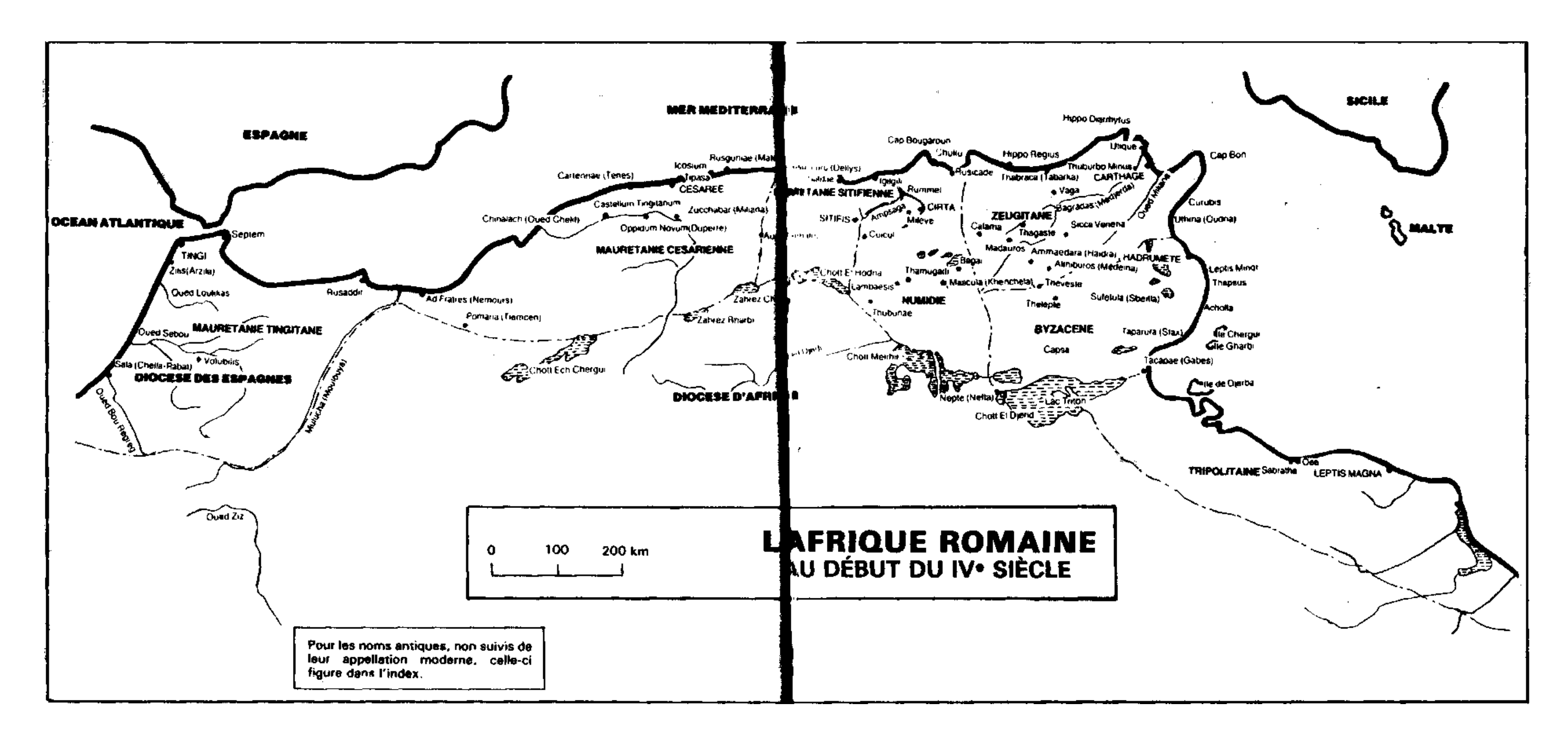
Malgré les civilisations successives, venues du dehors, le Berbère traverse les siècles en demeurant identique à lui-même. Tout un ensemble de traditions, de mœurs et d'institutions, se retrouve à toutes les époques de l'histoire, indépendamment des vicissitudes historiques. Devant les problèmes politiques ou religieux, en dépit de la diversité des genres de vie dans le présent et dans le passé, on décèle les éléments originaux d'une grande unité humaine.

Jadis cette unité s'est traduite par l'usage de dialectes proches les uns des autres, dont l'ensemble que l'on est convenu d'appeler le libyque, est à l'origine des parlers berbères actuels. Cet ensemble, attaqué par les langues des civilisations successives, demeure encore de nos jours dans les régions montagneuses, moins accessibles aux conquérants.

Depuis le début des temps, des populations diverses se sont établies au Maghreb. Certaines ont échappé à la fusion avec les indigènes, tels les Européens, installés depuis un peu plus d'un siècle, ou les Juifs venus en vagues successives depuis l'Antiquité. Les autres, Phéniciens, Arabes, Latins, Vandales, Grecs, se sont mélangés aux populations locales, en trop petit nombre pour modifier les conditions ethniques de l'Afrique du Nord. Nous pouvons penser que les populations qui occupent aujourd'hui la Berbérie, sont à peu près les mêmes qui l'occupaient au début des temps historiques.

D'après des recherches relativement récentes, le Berbère tire ses origines de deux éléments : les hommes de Mechta el-Arbi et les Préméditerranéens. Quant à la civilisation berbère, elle plonge ses racines dans un passé fort lointain, peut-être préhistorique.

Les mœurs des Berbères se sont peu modifiées au cours des siècles. Harcelés par les fauves, ils les poursuivent pour leur



sécurité, puis pour les besoins du cirque. Ils deviennent agriculteurs, mais demeurent surtout des éleveurs de bœufs, de chevaux, de moutons et de chèvres, résidant en des demeures fixes, ou transhumant des pâturages hivernaux de plaine à ceux estivaux de montagne, ou encore nomadisant dans les steppes. Pasteurs, ils conservent la propriété collective du sol. Le troglodytisme demeure après les temps préhistoriques, on le trouve même encore de nos jours dans certaines régions. Les éleveurs, qui se déplacent avec leur troupeau, utilisent des demeures mobiles, constituées par des armatures démontables recouvertes de nattes. Les sédentaires habitent dans des cases de branchages, ou dans des gourbis de pierre et de terre sèche. Pour protéger leur richesse des pillards, les Berbères aménagent des refuges, gardés par des gens armés, ou des bordj situés en des lieux escarpés. Il se groupent en villages. Les villes naissent à partir de la colonisation phénicienne.

Les Berbères ont la réputation d'être solides et de vivre vieux. Surtout végétariens, les agriculteurs mangent du couscous, les éleveurs se contentent de lait de chèvre. Le gibier, les escargots, le miel sont appréciés. On boit de l'eau.

Jadis, ils étiraient leur chevelure devant l'oreille, l'étageant en tire-bouchon, ou conservant une mèche sur le dessus du crâne rasé. La barbe était taillée en pointe. Après avoir porté le pagne, puis les peaux de bête contre le froid, les Berbères adoptent la tunique de laine, sorte de gandoura, et un manteau proche du burnous.

Après les pierres préhistoriques, la matraque devient leur arme favorite, puis ils négligent l'épée pour l'arc et le javelot, le coutelas se fixe au poignet pour égorger l'adversaire. Une rondache de cuir d'éléphant, que la pluie rend inutilisable, leur permet de s'abriter lorsqu'ils utilisent une arme défensive.

L'homme préhistorique a déjà le sens des proportions harmonieuses. Il dessine avec l'ongle, puis des pointes de silex et d'os, des dents de scie et des courbes diverses. Il orne les œufs d'autruche, fabrique des pendeloques, décore les rochers de gravures rupestres.

Les Berbères, hommes et femmes, portent des bijoux : boucles d'oreilles, anneaux de chevilles, bracelets et colliers. Ils se couchent à terre ou sur des banquettes maçonnées, mais l'art devient vite une manifestation familière de la vie. La femme est souvent l'artiste qui décore les poteries ou tisse les tapis.

L'art berbère ne s'inspire pas de la nature, il s'attache au décor géométrique. La tradition de l'art domestique survit aux troubles et aux invasions.

Les Berbères, dont la langue était et demeure un instrument oral, connaissent une écriture d'origine mystérieuse — peut-être phénicienne — dont les signes sont proches de l'actuelle écriture des Touaregs. Leur religion, pénétrée de pratiques animistes et zoolatriques est un mélange de rites venus d'Egypte ou inventés par eux. Les génies pullulent au Maghreb. Ils engendrent des dieux locaux, dont le culte subsiste encore à l'époque romaine. Puis les Berbères empruntent de grands dieux à l'Égypte, à Carthage et à Rome. Au 1[er] siècle avant J.-C., leur protectrice spéciale, la déesse Africa, est coiffée d'une peau d'éléphant. Les Berbères pratiquent les sacrifices et ont recours au prophétisme des femmes.

Les cavernes naturelles ont été utilisées comme sépultures aux temps préhistoriques. Ensuite des caveaux quadrangulaires sont taillés dans des falaises rocheuses. Puis on dispose les sépultures en dehors des lieux habités, sous des tumulus de pierres, et les ossements sont enfermés dans un coffre. Les morts sont accompagnés de bijoux, verroteries et poteries. L'orientation des tombes vers l'Est, les écuelles à provisions révèlent une croyance à l'au-delà.

La société berbère a pour cellule essentielle la famille agnatique, fondée sur la parenté en ligne paternelle. La polygamie favorise la natalité. L'autorité du patriarche est absolue. A sa mort, la souveraineté passe non à son fils aîné, mais au plus âgé des agnats.

La vie pastorale ou agricole impose la constitution de groupements qui constituent de petites républiques soumises à une assemblée gérontocratique. Au-dessus des familles d'agnats, des groupes de familles pastorales, des républiques villageoises, les tribus sont de petits états. Formés pour la défense et l'attaque, les tribus triomphent ou disparaissent, s'étendent ou se replient, au hasard des guerres.

Le prestige d'un chef groupe parfois plusieurs tribus dont il devient l'aguellid, c'est-à-dire une sorte de roi. Son autorité est proportionnée à son prestige. Il se fait aider dans sa tâche par ses propres parents et consulte les chefs de tribus. Quand celles-ci sont mécontentes, elles massacrent l'aguellid. Le roi est avant tout un chef de guerre qui dispose en permanence des contingents fournis par sa propre tribu et, aux heures graves, de soldats levés dans les autres tribus. Les autorités locales lèvent des taxes en nature sur les récoltes et le bétail, en argent dans les cités, mais l'aguellid doit souvent se contenter du don bénévole des tribus puissantes, ou faire percevoir les impôts par une karka, qui pille le territoire insoumis.

Les Berbères, contraints par les Arabes de devenir musulmans, continueront à vivre selon leurs vieilles coutumes locales et n'appliqueront pas le droit musulman.

Un rapide regard sur le droit kabyle nous renseignerait, si nous ne l'étions déjà, sur les lignes de force du tempérament des Berbères. Libre expression de la volonté populaire : tel est le droit kabyle. A l'opposé du droit musulman, qui est un droit révélé, le droit kabyle est essentiellement humain. Alors que le premier est définitif, le second s'augmente de nouvelles règles à tous les stades de l'évolution kabyle. Nous y retrouvons d'abord la notion d'égalité fréquemment exprimée.

— suffrage universel de tous les mâles majeurs,
— égalité des droits, absolue entre tous,
— égalité civile étendue même aux femmes, dont la personne humaine apparaît en elles aussi pourvue de droits que celle de l'homme.

Autre trait important du droit kabyle : la propriété. La terre étant la principale richesse, elle est partagée matériellement lors d'un héritage et les champs jalousement divisés par de petites haies ou des pierres plantées. Cependant, le droit de propriété est obligé de fléchir devant l'intérêt général. L'expropriation pour cause d'utilité publique est pratiquée. Enfin ce droit est fondé également sur la liberté, si chère à ce peuple. Il favorise les individus plutôt que la communauté. Nous y trouvons le double caractère de la pensée kabyle :

— fanatisme de l'autonomie individuelle,
— ardente tendance à l'association, mais non à la collectivité.

L'association permet au Kabyle d'accroître en sécurité et en puissance son activité individuelle, mais aucune forme d'association ne porte atteinte au droit de propriété et l'individualité ne disparaît jamais dans le tout collectif. Elle est faite pour l'individu et les associés traitent entre eux sur un pied d'indiscutable et absolue égalité. Un esprit de solidarité et d'assistance mutuelle anime les relations kabyles.

Alors même que le code pénal français s'applique en Algérie, le droit kabyle, comme d'ailleurs le droit musulman, continue à régir les conventions civiles ou commerciales entre indigènes arabes ou berbères. Par contre, la législation criminelle ne présente plus, à ce moment-là, qu'un intérêt rétrospectif, mais digne d'être retenu. L'individualisme s'y trouve dans toute sa force, le droit particulier l'emporte sur le droit social. La famille a son droit disciplinaire intérieur et le droit de vengeance à

l'égard des membres d'une autre famille. La si précieuse liberté individuelle ne permet pas l'usage des prisons. La détention est complétement inconnue. Parmi les peines en usage, citons : la mort par lapidation, le bannissement, la démolition des maisons, la confiscation et l'amende.

Pour conclure nous ferons un bond, un « bond de mille ans » avec Augustin Ibazizen qui, dans « Le Pont de Bereq, Mouch », nous a peint, à travers sa vie, le « transfert d'un milieu attardé à une civilisation évoluée. » Sous sa plume alerte, dans un récit qui ne cesse jamais de nous captiver, nous retrouvons l'âme berbère. Fierté, considération, honneur, estime, propriété, courage, solidarité de sang, coutumes, noblesse, sont les mots souvent employés, et nous retiendrons de très belles expression sur l'honneur, telles que « deuil de son honneur », « voleur de biens, voleur d'honneur. »

De nombreux traits illustrent la vitalité de la race berbère qui, même contenue de l'extérieur, « a traversé les siècles après avoir donné naissance à de hautes figures », et cette société pour laquelle, pendant des siècles, le village fut la véritable unité.

A la fin du XIXe siècle, la femme kabyle enfantait encore debout. Nous découvrons cette femme, non pas réduite à l'état d'objet, comme on le croit si souvent, mais qui a su échapper aux conséquences de la coutume et à son annihilation. Comme on nous le fait très justement remarquer, si le mâle possède en général les qualités de courage, de volonté, d'amour du travail, de sens aigu de l'honneur, d'esprit de sacrifice à la famille, ces qualités sont transmises par les femmes autant que par les chromosomes mâles.

Le sens de la propriété demeure toujours aussi aigu chez le Berbère qui, héritier d'un seul arbre fruitier, dans le champ d'un autre héritier, est prêt, pour défendre son droit de propriété, « à dépenser en frais cent fois le prix du sacré frêne. »

« Lorsque le sang crie de la terre, on n'arrive à l'apaiser qu'en y répandant d'autre sang. » Ce dicton kabyle nous amène à regarder la « Vendetta » qui a pratiquement cessé non pas sous les coups de la justice française, mais sous ceux de son inévitable conséquence : la pratique de l'assassinat à gage. Des hommes qui risquent leur vie pour venger leur honneur, redoutent la prison, le bagne, — toujours cette précieuse liberté — et font appel à un tueur. Or, cette infâme industrie signifie l'abaissement du courage et de la dignité, ce qui est contraire au sens du véritable « tsaar » qui implique le risque personnel.

Comme Augustin Ibazizen, nous terminerons par cette citation de François Mauriac : « A la source de nous-mêmes il y a le fourmillement d'une race. »

III

CARTHAGE

Les premiers hommes qui apparaissent en Afrique du Nord — ceux du moins dont on a jusqu'ici retrouvé la trace — vécurent il y a trois ou quatre cent mille ans, mais c'est avec la colonisation phénicienne, que la Berbérie entre dans l'histoire. Selon certaines traditions, les Tyriens auraient fondé des comptoirs sur les côtes africaines dès le XIIe siècle avant J.-C. Si les marins phéniciens avaient ainsi atteint l'Atlantique, il semble que leur colonisation ait progressé d'Est en Ouest par bonds successifs, et qu'ils s'installèrent sans doute à Carthage avant de porter plus avant leurs colonies.

Modeste escale parmi tant d'autres, Carthage (Qart Hadachat, en phénicien « La ville nouvelle ») s'érigera au rang de métropole après la ruine de Tyr (332 av. J.-C.) et prendra le pas sur les autres fondations phéniciennes. Son rôle, dans l'histoire de l'Afrique du Nord, est considérable. Favorisée par sa situation, tant au point de vue géographique que militaire, bâtie comme la plupart des villes phéniciennes sur une position avancée, Carthage peut braver les sièges. Grâce au prestige et à l'habileté de son aristocratie, mais surtout à l'esprit d'entreprise et à la puissance de la famille des Magon, elle profite de la décadence de Tyr pour s'imposer aux autres cités. Vers 654 av. J.-C. elle fonde déjà une colonie dans l'ile de Pityuse (Ibiça). La progression des Grecs en Méditerranée occidentale et la domination des Perses sur Tyr, l'Egypte et Cyrène, ralentissent sa prospérité, mais Carthage réagit avec vigueur. Servi par des chefs éminents, son impérialisme naissant n'est cependant pas assez fort pour s'opposer à la colonisation grecque en Sicile. En 480 une armée carthaginoise débarquée à Panorme est écrasée. Carthage paye une indemnité de 2 000 talents et se replie sur elle-même.

Alors son regard se tourne vers son hinterland africain, où sa pénétration violente provoque de rudes réactions. En multi-

pliant les révoltes, les Berbères manifesteront à son égard cet esprit d'indépendance auquel se heurteront tous les envahisseurs.

A la faveur des querelles entre les cités grecques de Sicile, le petit-fils du vaincu de 480 met à sac Sélinonte, Himère (409), puis Agrigente (406). C'est alors que Syracuse choisit un homme qui essaie d'unir aux forces émoussées de l'hellénisme, l'ardeur des indigènes Sicules et des barbares italiens : Denys, d'extraction modeste, qui viendra à bout des phéniciens après quatre guerres. D'abord vaincu à plusieurs reprises, il fortifie Syracuse, prend l'offensive en 408, bat les Carthaginois. Ceux-ci engagent une guerre de revanche, prennent Messine, mais affaiblis par la peste qui ravage leurs rangs et une contre-attaque ennemie, ils doivent payer 300 talents à Denys, abandonner Sélinonte et Himère, livrer leurs mercenaires libyens ou espagnols (396). Coupée de trêves, la guerre se poursuit jusqu'à la mort de Denys (367).

Le chemin de Carthage et la Première Guerre Punique

Carthage profite des querelles de succession et de la dislocation de l'empire syracusien pour reprendre Agrigente et Géla, mais l'intervention de Timoléon la refoule. La chute de Tyr sous les coups d'Alexandre (332) et le prestige du roi macédonien, dont elle craint une offensive en Afrique, l'empêchent de porter à nouveau le trouble en Sicile. Un de ses généraux intervient dans les querelles de partis qui divisent Syracuse, et pousse au pouvoir l'inculte mais vigoureux Agathocle (317). L'aristocratie carthaginoise blâme l'aide prêtée à ce chef issu du peuple, lance contre lui flottes et armées, assiège Syracuse, mais Agathocle vaincu en Sicile tente une diversion. Il réussit à débarquer avec 14 000 hommes au Sud du cap Bon (310), enlève Hadrumète et d'autres villages. Ses razzias, qui se poursuivent durant un an n'intimident pas Carthage, que ses remparts et son ravitaillement par mer mettent à l'abri des risques d'un siège. Agathocle attire, par la promesse d'un empire africain, le Macédonien Ophélas qui lui amène des mercenaires de Grèce. Puis il se débarrasse de lui, débauche ses troupes, prend Utique, occupe tout le territoire carthaginois. Enfermé dans une conquête sans issue, il renonce à terroriser Carthage et regagne la Sicile. Revenu un an après pour tenter, mais en vain, de parer aux désastres qui ont suivi son départ, il finit par s'enfuir en cachette de ses soldats. Alors son armée massacre ses fils et vend à Carthage le territoire conquis. Cependant son coup d'audace porte ses fruits. Un traité, accepté par les Puniques, lui assure 150 talents et 100 000 hectares de blé, la possession de la partie orientale de la Sicile, et le rétablissement de la frontière de l'Halycos (306). Il meurt en 289, mais il a montré aux ennemis de Carthage un chemin que ni Regulus, ni Scipion l'Africain n'ignoreront.

Profitant des guerres civiles qui suivent la mort d'Agathocle, les Puniques libèrent les villes siciliennes soumises et ramènent Syracuse aux limites de son propre territoire. Carthage signe alors une convention avec Rome qui reconnaît son hégémonie en Sicile, tandis que Pyrrhos, l'audacieux roi d'Epire, opère en Italie. Les Puniques investissent Syracuse, dont les chefs, assiégés, réclament l'aide de Pyrrhos. Le roi d'Epire songe à porter la guerre en Afrique, mais déçu par un échec militaire et les révoltes des Siciliens, il repasse en Italie (275). L'annexion de la Sicile par Carthage apparaît comme une proche réalité, mais Syracuse trouve encore un chef, Hiéron, qui la sauve.

Maîtresse de Messine, Carthage se trouve maintenant face à face avec Rome. Jusque-là les relations des deux cités avaient été cordiales, plusieurs traités avaient fixé leurs droits réciproques. Mais la mauvaise foi de Rome vaut celle de Carthage, et leurs ambitions mutuelles sur le détroit de Messine priment tout. Quand les Mamertins, chassés de Messine, en appèlent à Rome, les comices centuriates forcent la main au Sénat et votent l'intervention. Le consul Appius Claudius franchit le détroit et tient garnison dans Messine (264).

La première guerre punique devient inévitable. Carthage a confiance en sa maîtrise des mers, Rome en la supériorité de son armée de terre. Les Carthaginois ne savent ni enlever Messine, ni s'allier à Hiéron de Syracuse que l'attaque d'Appius Claudius a rejeté vers eux. Les Romains entreprennent la conquête de la Sicile, prennent Agrigente (262-261) et vendent 25 000 esclaves, mais les places côtières les arrêtent. Sur terre l'offensive aboutit à un cul de sac. Ils comprennent alors que seule une action navale peut les en sortir. Ils construisent leur première escadre de 100 quinquérèmes et 20 trirèmes, leur audace est grande, — il en faut pour s'attaquer à la flotte carthaginoise — elle les sert. Des grappins, manœuvrés par des poulies, leur permettent de monter à l'abordage des bâteaux ennemis. Le consul Duilius remporte la victoire (260), la flotte romaine assaille ensuite Aleria (en Corse), Olbia (en Sardaigne), pille les côtes des îles Lipari et peut-être de Malte (259-258). Sur terre les consuls échouent dans leurs attaques contre Drepanon (Trapani) et Panorme (Palerme). Une nouvelle victoire de la flotte à Lipari pousse le Sénat à débarquer en Afrique... Il se souvient d'Agathocle !

Une escadre de 330 navires, portant 40 000 hommes, bouscule la flotte ennemie, aborde à l'extrémité du cap Bon, et l'armée pille, s'empare du bétail, fait 20 000 esclaves. Le Sénat, devant la facilité de l'occupation, rappelle une partie des troupes. Regulus demeure avec 15 000 hommes, tente de traiter, mais les

Carthaginois réagissent, réorganisent leur armée, mettent en déroute les troupes de Regulus, grâce à la cavalerie numide et aux éléphants. En hâte une flotte embarque le reste de l'armée romaine (2 000 hommes), mais perd 80 de ses 460 navires dans une tempête. Regulus retourne à Carthage se livrer au martyre. Carthage retrouve son hégémonie maritime. Rome doit limiter son action à la Sicile, mais aucun des adversaires n'y remporte un succès définitif. De part et d'autre l'argent fait défaut. Rome multiplie les généraux incapables, Carthage s'en remet au génie d'Hamilcar. Alors Rome cherche la solution sur mer, impose à sa noblesse l'équipement de 200 navires, attaque Drepanon, puis s'empare d'une flotte de ravitaillement punique. Carthage se décide à traiter, doit évacuer la Sicile et verser, en dix annuités, une indemnité de 3 200 talents.

La guerre a couté à Carthage 500 navires et épuisé ses ressources. Lorsqu'elle reçoit les 20 000 mercenaires de Sicile, elle ne peut leur rembourser le blé qu'ils ont consommé. Aux soldats aigris par les souffrances de la guerre, se joignent les Libyens pressurés depuis le commencement des hostilités. 3 000 d'entre eux, qui avaient déserté une cause qui n'était pas la leur, avaient été crucifiés. De la haine contre l'oppresseur, jaillit un conflit qui pendant trois ans et quatre mois, gardera le caractère d'une lutte de classes. Pour la cause de la liberté les femmes berbères sacrifient leurs bijoux, la lutte est sans pitié. Le Libyen Mathô donne le signal de la révolte. 70 000 hommes, sédentaires et nomades, auxquels Carthage oppose Hannon, s'emparent de l'isthme de Carthage et Tunis (240) et assiègent Utique et Bizerte. Rappelé, Hamilcar dégage Utique, tente de provoquer des défections par des promesses aux mercenaires, qui répliquent en massacrant les notables carthaginois.

Rome joue successivement sur les deux tableaux. Après avoir ravitaillé les révoltés, elle réclame de Carthage la cession de la Corse et de la Sardaigne, et une contribution de 1 200 talents sous la menace d'une intervention. Quand son chantage a réussi, elle autorise les Puniques à lever des mercenaires en Italie, facilite leur approvisionnement et empêche celui des Libyens. Libérée de tout souci extérieur, Carthage peut ainsi frapper un grand coup. Hamilcar cerne les mercenaires, bat les Libyens à Leptis Minor (Lemta), Utique et Bizerte se rendent (237), Mathô est supplicié.

Seconde Guerre Punique

Cette guerre sociale a épuisé Carthage. Pour rétablir ses finances, elle livre l'Espagne et ses mines d'argent à Hamilcar, qui la débarrasse ainsi des mercenaires. Le général punique occupe l'Andalousie et prend possession de la côte orientale. Il fonde Alicante et meurt au siège d'Helikè (Elche), laissant d'inépuisables mines à Carthage. Son gendre Hasdrubal crée, au cœur de la région argentifère, une station navale et commerciale, Carthage la Neuve (Carthagène). Ses progrès inquiètent Rome, qui redoute une liaison punico-gauloise et l'occupation de Marseille. Elle obtient d'Hasdrubal la promesse de ne pas pousser ses conquêtes au-delà de l'Ebre (vers 226).

L'assassinat d'Hasdrubal provoque des troubles à Carthage, mais l'armée d'Espagne se donne pour chef le fils d'Hamilcar, Hannibal, qui va montrer des dons exceptionnels de général et d'organisateur. Il a reçu en héritage la haine de son père pour les Romains. Il commence par étendre son action en Espagne, pousse jusqu'aux sources du Guadiana, enlève Salmantica (Salamanque) et Sagonte (Murviedro). L'accaparement des mines d'argent inquiète les finances d'Italie. Les sénateurs puniques, sommés de frapper Hannibal, refusent et laissent les ambassadeurs romains choisir une seconde guerre punique (218).

Hannibal, qui n'attendait que cela pour mettre à exécution son plan d'attaque, franchit l'Ebre, puis les Pyrénées, avec 50 000 fantasins, 9 000 cavaliers et 37 éléphants. Il passe le Rhône, les Alpes et, après cinq mois de marche, l'armée carthaginoise réduite à 12 000 Africains, 8 000 Ibères, 6 000 cavaliers et 21 éléphants, débouche dans la vallée du Pô. Cornélius Scipion, bousculé par la cavalerie numide à l'ouest du Tessin, doit reculer. Le prestige romain est ébranlé par ce premier combat. Les Gaulois des légions passent à l'ennemi, le peuple des Insubres s'allie aux Puniques.

En plein hiver, Hannibal rejette les légions romaines à la Trébie, tuant ou noyant les trois quarts des ennemis. En mai 217, il franchit l'Appennin, remonte le val d'Atno, se dirige vers Pérouse avec le seul éléphant qui lui reste et prend, comme en une souricière, Flaminius qui y trouve la mort avec 15 000 de ses hommes ; 15 000 autres sont faits prisonniers. Hannibal garde les Romains mais libère les alliés, se posant ainsi en champion des libertés italiennes. L'armée punique gagne le Picenum, soumis depuis un demi-siècle seulement, elle y trouve ravitaillement et alliés. Mais Rome a nommé dictateur Fabius Maximus, partisan de la guerre d'usure. A son approche, Hannibal passe en Campanie, Fabius l'y suit, mais sa tactique lasse les Romains qui joignent au consul Aemilius Paulus, un homme nouveau, Terentius Varron.

Hannibal a gagné les plaines d'Apulie, Varron, avec 80 000 hommes, engage la bataille (216). Hannibal, avec moitié moins de soldats, parvient à encercler l'ennemi. Aemilius est tué avec 45 000 Romains. 20 000 sont pris, Varron fuit avec les débris de l'armée romaine. Jugeant sans doute impossible un siège de

Rome, Hannibal n'essaie pas de tirer parti de son succès. A partir de 213 sa puissance s'effondre peu à peu. En deux ans les Romains chassent les Puniques de Sicilè. Cornélius Scipion prive Carthage du nerf de la guerre en conquérant l'Andalousie (208-207). Hannibal, réduit à camper dans le Bruttium attend, mais personne n'ose encore le forcer. En 206, Scipion à son retour d'Espagne, propose de porter la guerre en Afrique. Mal accueilli par le Sénat, son projet plait au peuple et il prépare son offensive. Il a déjà engagé des pourparlers avec les aguellids, Syphax — prince des Numides de l'Ouest — et Masinissa — fils du roi des Numides de l'Est —. Mais Siphax épouse la fille d'Hasdrubal Giscon, dont l'influence le rallie à Carthage, et Masinissa est rejeté au fond de la Petite Syrte. Après ce double échec, Scipion est réduit à ses propres forces.

Débordé par la pression populaire, le Sénat donne son accord et, en 204, Scipion débarque avec deux légions, près d'Utique. Carthage, à l'abri de ses remparts, ne redoute pas un assaut, mais elle n'a pas d'armée valable et n'espère qu'en l'intervention des princes berbères. Or, Masinissa passe à l'ennemi en plein combat, et Syphax se contente de discuter un projet de paix avec les Romains. Scipion en profite pour surprendre et incendier les camps d'Hasdrubal et de Syphax, détruisant deux armées, tuant 40 000 hommes et gardant 5 000 prisonniers (203). Puis, après l'échec de l'offensive ennemie, il menace Carthage en campant à Tunis. Masinissa poursuit Syphax, le fait prisonnier et pénètre dans Cirta.

Scipion accorde une trêve à Carthage, afin de négocier la paix, mais une flotte de ravitaillement romaine s'échoue et les Carthaginois affamés la pillent. Les ambassadeurs romains, venus se plaindre, sont lynchés par la foule. Scipion doit rompre la trêve. Le peuple de Carthage compte sur Hannibal que l'on avait rappelé d'Italie. Depuis son retour il a sans doute rallié des tribus berbères. En allant à la rencontre de contingents indigènes conduits par un fils de Syphax, Vermina, il atteint l'armée de Scipion dans la région du Kef. Une entrevue sans résultat a lieu entre Scipion et Hannibal. Alors se déroule la rencontre décisive. Privé des secours de Vermina et servi par des troupes mal exercées et épuisées, tandis que Scipion reçoit à temps les contingents de Masinissa, Hannibal est vaincu et s'enfuit à Hadrumète, laissant 20 000 hommes sur le champ de bataille et 20 000 autres aux mains des Romains (202).

Les Carthaginois demandent la paix. Scipion leur laisse leur territoire africain, mais ils ne pourront engager de guerre sans l'autorisation de Rome. Ils doivent laisser à Masinissa la maîtrise des pays numides. Pour Carthage, il faut renoncer aux éléphants, à sa flotte sauf deux trirènes, aux levées de mercenaires en Gaule et en Ligurie et à tout butin, payer une indemnité de 10 000 talents dont 1 000 sur le champ et envoyer des otages à Rome.

Carthage, contrainte d'accepter, se trouve livrée, désarmée, aux appétits de Masinissa (201). Hannibal s'attache à la restauration agricole et financière de la cité, mais la haine de ses adversaires et les craintes de Rome imposent son exil.

La Civilisation Carthaginoise et les Royaumes Berbères

La civilisation carthaginoise exercera une action prolongée sur la Berbérie, dont Carthage fut une sorte de capitale. Relativement à son époque, Carthage fut une ville considérable. Des remparts hauts de 13 mètres, épais de 9 mètres, la défendaient sur 34 kilomètres de longueur. Tous les 59 mètres une tour de défense. Des avenues où se serraient des maisons à six étages, des cimetières, un vaste faubourg et le double port où battit le cœur mercantile de la cité. Carthage opposa aux autres colonies une domination très rude, leur interdisant tout progrès économique et réservant à ses armateurs le monopole commercial.

Dans la recherche des marchés, Carthage témoigne d'une singulière audace et ses ambitions s'étendirent au-delà des Colonnes d'Hercule. Sa vie et sa politique semblent conditionnées par la nécessité de vendre et d'acheter. L'agriculture par contre demeure limitée aux terres conquises, ainsi que l'élevage qui fut cependant abondant et permit d'assurer la consommation, sans jamais devenir matière d'exportation.

Cité mercantile, Carthage eut un gouvernement de marchands, au service de ses intérêts. Gens d'affaires, les Puniques marquèrent peu le domaine de la littérature et des arts, appelant chez eux des artistes étrangers. Leur costume était franchement oriental, ils parlaient un phénicien plus ou moins déformé, que nous connaissons par de rares inscriptions. Ils adoraient des dieux multiples auxquels ils donnaient la forme humaine et pratiquèrent des sacrifices humains.

Avec Carthage, la Berbérie a été intégrée au monde méditerranéen, elle a connu une civilisation orientale, mais le triomphe de Rome va l'arracher pour plusieurs siècles à son emprise.

Revenons maintenant aux guerres puniques, et voyons les trois royaumes indigènes qui se partagent alors le Maghreb.

Dans le Maroc septentrional, une importante fédération de tribus, le royaume des Maures ou Maurétanie, s'est formée avant le IVe siècle. Au Sud le pays des Gétules qui borde aussi les confins méridionaux des royaumes Masaesyles et Massyles et du territoire punique. A l'Est, la Mulucha (Moulaya) inférieure. A la fin du IIe siècle et au cours du Ier, il s'étend jusqu'au nord-ouest de Constantine. Entre la Moulouya et le territoire

punique, les Masaesyles et les Massyles se partagent au IIIe siècle, le pays que Grecs et Romains nomment Numidie. Limité à l'Est par le cap Trêton (cap Bougaroun, au Nord de Constantine) ou plutôt par l'Ampsaga (Rummel), l'état des Masaesyles dont Cirta — la Sarim Batim des Phéniciens — (Constantine) fait partie, a pour aguellid Syphax. Sa puissance, nous l'avons vu, s'écroule en 203 et Masinissa ne tarde pas à annexer tout son territoire. De dimensions plus modestes, le royaume des Massyles couvre la partie orientale du Constantinois, à l'Est sa frontière a reculé devant les progrès du territoire carthaginois. Lors de la seconde guerre punique, il a pour aguellid Gaïa. Selon les règles de succession agnatique, son royaume ne passe pas à son fils aîné Masinissa, mais à son frère, puis à son neveu. La conquête des territoires massyles par Syphax avait réduit Masinissa à la vie de proscrit. Mais homme d'une trempe exceptionnelle, il se lie à Scipion et à la cause romaine. Son entrée foudroyante à Cirta (203) met fin au royaume masaesyle et il devient bientôt maître de tout le pays compris entre la Maurétanie et la province punique.

Masinissa tente alors de faire de la Berbérie un état unifié et indépendant, l'impérialisme romain viendra le lui interdire, mais sa tentative montre ses qualités exceptionnelles de souverain.

Maintenir la fidélité de ses alliés, calmer l'ardeur de ses adversaires, équiper des troupes, constituer une flotte, enfin réaliser par la diplomatie et les armes un État numide viable, susceptible de jouer son jeu sur l'échiquier méditerranéen, voilà un programme qui nécessite un budget alimenté par des ressources régulières. Or, nul aguellid ne saurait prévoir ce que lui rapportera une masse flottante de nomades, fiscalement parlant détestables sujets, alors que le sédentaire, contribuable rêvé, demande une protection pour récolter en paix le fruit de son travail, protection que l'on lui fait chèrement payer. Voici ce que va entreprendre Masinissa : transformer le nomade en sédentaire. Son prestige et sa poigne de fer lui permettent de réaliser en partie cette tâche difficile.

Les Numides deviennent agriculteurs, ils cultivent l'orge et le blé. Sans doute fallut-il fixer les tribus en leur donnant la propriété du sol, beaucoup menèrent à la fois la vie pastorale et agricole, car les défrichements sont longs et pénibles. Masinissa prêcha l'exemple, il excella dans les travaux d'agriculture, puisqu'il laissa assure-t-on à chacun de ses fils 874 hectares avec tout le matériel d'exploitation. Or, il avait 44 fils, peut-être même 54 ! Les nouveaux cultivateurs se groupent dans les bourgs fortifiés, et cette « urbanisation » accentue, en lui donnant un caractère nouveau, le conflit qui oppose les sédentaires et les nomades : les Gétules guetteront la proie immobile que constituent les paysans numides. Les aguellids auront à défendre

leur œuvre contre les tribus errantes, dont le triomphe ramènerait leurs sujets à l'anarchie.

A des paysans, il faut des dieux agraires, et Masinissa convertit les Numides au culte hellénique des Cereres. A partir de son règne s'établit aussi le culte de la divinité royale, et dix ans après sa mort on lui élève un temple. Masinissa embellit Cirta, sa capitale, et fait donner à ses fils une éducation grecque. Il proclame que l'Afrique doit appartenir aux Africains, et il eût sans doute soumis facilement la Maurétanie, après s'être emparé des territoires puniques, engageant la Berbérie entière dans la voie de l'unité nationale. Quand Masinissa meurt, en 148, le Maghreb ne trouve pas d'autre aguellid doué de qualités aussi exceptionnelles.

Carthage se relève, mais... Troisième Guerre Punique

A Carthage, que nous avons laissés ruinée par la guerre, l'aristocratie demeure riche. Contre les grands propriétaires, un mouvement a poussé Hannibal au pouvoir, mais les aristocrates dénoncent à Rome ses agissements révolutionnaires et s'apprêtent à le livrer. Il fuit à temps vers la Syrie, mais quand Rome eut porté la guerre en Orient, et vaincu Antiochos, Scipion l'Africain exigea la livraison d'Hannibal (189). Alors il passe en Crête, gagne l'Arménie puis la Bithynie. Sur le point d'être livré à Rome, il s'empoisonne (184).

Même privée d'Hannibal, Carthage se relève. Sa prospérité se rétablit si vite, qu'elle propose à Rome le versement immédiat des 40 annuités d'indemnité de guerre qui restaient à courir. Le Sénat décline l'offre qui aurait rendu le contrôle de Carthage moins aisé.

Pour paralyser les progrès du port africain, Rome dispose de Masinissa, allié dont elle encourage les empiétements. A partir de 193, il va arracher la chair de Carthage lambeau par lambeau. En 162, il jette son dévolu sur les terres fertiles de la région des Syrtes et neuf ans plus tard sur la Dakhla, dont la richesse agricole le tente depuis longtemps. Aux cris de la victime, Rome fait la sourde oreille.

Au sein de Carthage, Masinissa compte des partisans. Mais, devant le péril croissant, le peuple pousse ses chefs Hamilcar le Samnite et Carthalo, à faire chasser les suspects. Dès 154 la ville s'arme, l'année suivante les ambassadeurs soupçonnent des préparatifs clandestins et Caton réclame la destruction de la ville.

De son côté la diplomatie punique tente de susciter des difficultés à Masinissa sur la frontière de Maurétanie et Carthalo appelle les Libyens à la révolte. Deux chefs berbères passent à l'ennemi. Enfin Carthage dispose de 50 000 hommes et la troisième guerre punique commence.

Masinissa, âgé de 88 ans, mène sur son cheval, les Numides à la victoire (150). Pour Carthage, tout espoir de relèvement devient impossible après une défaite qui marque la faillite de sa tentative, et la condamne à payer une indemnité de guerre de cinq mille talents en cinquante annuités. Rome va lui donner le coup de grâce.

Masinissa comptait sur l'annexion de Carthage pour le payer de sa longue fidélité aux Romains. Mais le Sénat redoute qu'un nouvel Hannibal sorte de la souche massyle pour faire de la métropole punique la base d'une guerre contre Rome. Le Sénat décide de la supprimer, tout en couvrant ses intérêts de justifications. Carthage sent le péril, condamne à mort les auteurs de la guerre et demande à Rome de faire connaître ses volontés. Le Sénat ne répond pas, mais quatre légions, 4 000 cavaliers et 50 navires gagnent le port d'Utique. Carthage voit le péril, se déclare prête à tout, livre 300 jeunes nobles comme otages. L'armée n'en débarque pas moins à Utique. Les consuls romains se font livrer 200 000 armures, 2 000 catapultes et amener les bâteaux qu'ils brûlent. Ils révèlent enfin la sentence du Sénat : les Carthaginois abandonneront leur cité pour la rebâtir à quinze kilomètres à l'intérieur des terres.

Alors, devant sa condamnation à mort, la ville décide de vendre chèrement sa vie. Pendant trois ans elle tient tête à l'ennemi avec une vigueur que le Sénat n'avait pas prévue. Dans la ville on tire parti de tout, les femmes sacrifient leurs cheveux pour tresser des cordes de catapultes, on fabrique chaque jour 140 boucliers, 300 épées, 500 lances, 1 000 traits de catapultes. Les consuls romains en appellent à Masinissa qui boude, et finissent pas agir mais en vain : l'un tente de combler les fossés, l'autre d'attaquer les remparts. Ils obtiennent l'alliance d'Hadrumète (Sousse), Thapsus, Leptis Minor et Acholla. Hasdrubal, le général vaincu en 150 par Masinissa, parvient à occuper la colline de Néphéris, à 30 km. au Sud-Est de Carthage. Les consuls envoient Scipion Emilien solliciter à nouveau Masinissa. Il ne trouve qu'un cadavre (148), mais il apprend que l'aguellid lui a confié le réglement de sa succession. Scipion partage, selon l'intérêt romain, le redoutable pouvoir du Numide en trois. Hasdrubal, que les consuls n'ont pu empêcher d'entrer dans Carthage, y impose sa volonté. Rome donne alors son commandement à Scipion Emilien, le nomme consul et lui confie l'Afrique.

Adopté par Scipion l'Africain, Scipion Emilien avait souvent inspiré les décisions des consuls. Nourri d'hellénisme, il a étudié la science militaire. Il parvient, après vingt jours et vingt nuits, à barrer l'isthme par une fortification continue, mais Carthage se ravitaillait toujours par mer. Il ferme par une digue le chenal d'accès aux portes, les Carthaginois ouvrent une autre passe.

Scipion occupe alors un terre-plein d'où son artillerie barre l'entrée des ports et paralyse le ravitaillement de la ville (147). Quelques mois après, il s'empare de Néphéris.

Des pourparlers de paix, menés par l'intermédiaire d'un fils de Masinissa n'aboutissent pas. Au printemps 146, Scipion donne l'assaut, l'armée enlève le port militaire, puis la ville basse, maison par maison, campe sur l'agora et incendie les avenues. Six jours et six nuits sont nécessaires pour venir à bout de la citadelle. Le septième jour 55 000 habitants se livrent à merci. Hasdrubal se réfugie dans le temple d'eschmoun, puis se rend à Scipion. Sous ses yeux, sa femme et ses deux fils se jettent dans les flammes que les transfuges romains, qui n'espéraient pas de quartier, ont allumées. Le Sénat se montre impitoyable, les prisonniers devinrent esclaves ou moururent en prison. Hippo Diarrhytus (Bizerte) paie sa fidélité de sa destruction.

Le sol de Carthage fut maudit, voué aux dieux et interdit à tout homme qui voudrait y construire. La ville est rasée, Scipion préside à l'exécution.

IV

L'ÉGLISE D'AFRIQUE

Un premier fait, historiquement établi, se trouve à l'origine de l'Église d'Afrique : la présence de colonies juives. La diaspora africaine était, de longs siècles avant J.-C., extrêmement florissante en Afrique, pays du monde romain où elle fut la plus prospère, la plus nombreuse et par conséquent, la plus digne d'exciter le zèle des disciples du Christ.

Il semble même, car les fondements historiques sur lesquels repose la thèse de l'Apostolicité de l'Église d'Afrique sont sérieux, que des Apôtres comme saint Philippe en Ifrikia (Tripolitaine — Tunisie — Constantine), saint Simon en Cyrénaïque et en Berbérie, aient pris part à la prédication évangélique abondante que nous trouvons en Afrique aux temps apostoliques.

L'important mouvement commercial qui existe alors entre Rome d'un côté et Carthage de l'autre, facilite les relations de Rome, où saint Pierre se trouve vers 42, avec l'Afrique. Saint Pierre ne peut manquer d'être au courant de ce qui se passe au sujet de la communauté chrétienne de Carthage, en voie de formation, et de s'en occuper. Divers motifs rendent même vraisemblables un ou plusieurs voyages de saint Pierre en Afrique.

Ajoutons que l'Afrique est, pour un Apôtre allant de Rome en Orient, surtout en Palestine et à Alexandrie, la seule route praticable à certaines époques de l'année.

Enfin, Tertullien reconnait, dans un de ses ouvrages, l'existence en Afrique de coutumes apostoliques, précisant qu'il y a des institutions qui sont dues non aux Grecs, ni aux Barbares, mais aux Apôtres et aux hommes apostoliques, et que ces traditions méritent beaucoup plus encore d'être suivies que celles plus récentes.

Avec le martyre des Scillitains en 180, l'Église d'Afrique nous donne enfin la preuve de son existence. Le christianisme trouve d'ailleurs en Berbérie un terrain favorable, car l'aristocratie a

été préparée au monothéisme par la philosophie et le peuple par l'hénothéisme punique. Aussi fait-il de rapides progrès.

Quelles vont être les particularités de cette Église africaine ?

1°) — Tout d'abord il semble sérieusement établi que l'usage courant du latin dans l'Église vienne d'Afrique du Nord. En effet, Rome est encore très hellénisée lorsque les actes des martyrs de Scillium sont rédigés en latin. Ce son les premiers documents latins chrétiens que nous possédions. D'autre part, les premières traductions latines de la Bible paraissent bien être d'origine nord-africaine. Ajoutons que le premier écrivain latin chrétien qui, par son genre littéraire et sa vigueur théologique, devait marquer à jamais la langue ecclésiastique que nous utilisons encore et les concepts qui servent à exprimer notre foi, n'est autre que Tertullien, le bouillant Africain au destin brillant et tragique.

2°) — De tous les pays chrétiens occidentaux, l'Afrique est le premier à posséder une collection complète des canons promulgués lors de ses anciens conciles. Chaque fois que le concile africain se réunit à nouveau, on donne lecture de ces canons, dont la collection est alors conservée dans les archives de Carthage.

3°) — Ce qui frappe également, c'est le grand nombre des sièges épiscopaux. Dès la fin de l'époque de Tertullien, 70 évêques africains et numides sont présents au synode de Carthage assemblé pour discuter du baptême des hérétiques. Quelques années plus tard, sous Donat, prédécesseur de saint Cyprien, on compte 90 évêques au concile de Lambèse.

De 251 à 256 se réunissent sept conciles. A celui du 1er septembre 256, 87 évêques, et beaucoup sont absents. On peut donc admettre sans peine qu'il y a de 130 à 150 sièges épiscopaux pour l'Afrique.

Au début du IVe siècle, vers 335, les donatistes peuvent assembler à Carthage un concile de 270 évêques.

Au commencement du Ve siècle, à la conférence de 411 à Carthage, on compte 286 évêques catholiques présents et 279 donatistes. On sait, si l'on tient compte des absents, que cela représente à peu près 470 évêchés pour chaque parti.

Aucun autre pays du monde chrétien n'en a alors autant et, pour arriver a un tel nombre, on a du diviser les territoires des anciens sièges dans des proportions considérables.

Vers la fin du IVe siècle, chaque province possède son primat, placé sous l'autorité de l'évêque de Carthage.

4°) — A noter enfin la fréquence des conciles africains.

Le premier concile d'Afrique qui nous soit connu est celui de Carthage vers 220. Quelques années après, synode à Lambèse. Sous saint Cyprien les conciles sont annuels et on les réunit plus souvent encore s'il le faut. Au IVe siècle les conciles ne jouent plus qu'un rôle épisodique, mais dès 390 ils jouissent d'un renouveau de faveur et cela jusqu'en 407.

Aussi, très fière de son organisation, l'Église d'Afrique, tout en affirmant l'autorité supérieure de l'Église de Rome, n'aime pas la voir intervenir dans ses affaires intérieures.

Avant de suivre cette Église d'Afrique de la fin du second siècle jusqu'au septième, nous pouvons affirmer que la Berbérie fut assez largement christianisée au cours de cette période pour subir glorieusement l'épreuve du martyre, pour être un foyer ardent de vie intellectuelle et pour exercer sur l'Église romaine, et par elle sur l'Église universelle, une influence durable, décisive même, en bien des domaines.

Entre le IIe et le Ve siècle, l'Église d'Afrique a produit une pléïade d'écrivains et de docteurs. Nous vous contenterons de citer ici les plus connus pour revenir ensuite sur les plus remarquables :

Minucius Félix, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe l'Ancien, Lactance, Victorinus Afer, Commodien, saint Augustin, Marius Mercator, Vigile de Thapse, Fulgence de Ruspe, Facundus d'Hermiane, Verecundus de Juca, Libératus et Primasius.

Nous reviendrons également sur les persécutions au cours desquelles le sang de l'Église africaine va couler en si grande abondance. Quels seront ses glorieux martyrs ? Des hommes, des femmes et des enfants de toutes les classes de la société. Évêques, prêtres, diacres, clercs et laïques, centurions ou soldats, greffier du prétoire comme saint Cassien ou exerçant les professions les plus diverses. Tous montreront la même générosité dans le sacrifice suprême. Les uns seront livrés aux bêtes, consumés par le feu, décapités par l'épée, égorgés, d'autres torturés, déportés, relégués aux mines, mourront des suites de leurs blessures et des mauvais traitements. La Berbérie toute entière sera concernée, les persécutions auront lieu partout, car il y aura des catholiques partout : Carthage, Hippone, Utique, Thagaste, Madaure, Hadrumète, Césarée, Cyrthe, Lambèse, Tanger et combien d'autres villes ! Leur nombre ? Comment l'évaluer ! Au IIe siècle 52 noms de martyrs sont connus, au IIIe nous en trouvons 429, puis 64 au IVe, nous atteignons 520 au Ve siècle auxquels s'ajoutent plusieurs milliers sous le roi vandale Hunéric vers 484, au VIe siècle 560 et enfin 480 pour lesquels la date demeure indéterminée. Ces chiffres, quoique très inférieurs à la réalité, sont déjà assez éloquents pour montrer la vitalité d'une Église qui conservera toujours une place d'honneur dans la chrétienté. La première Église occidentale florissante fut celle de Berbérie.

Pourrions-nous terminer ce chapitre sans dire quelques mots sur la dévotion à la Sainte Vierge.

Dans les œuvres des Pères de l'Église d'Afrique, des textes authentiques vibrent d'une intense dévotion mariale. Des énoncés de caractère doctrinal, ou des formules oratoires, trouvés dans les écrits de saint Augustin, montrent combien vivante était cette dévotion chez le plus grand d'entre eux. Le premier des Pères de l'Église, il affirme, en s'appuyant sur les paroles de Marie à l'Ange de l'Annonciation, que la Vierge avait fait un véritable vœu de virginité.

Des débris de marbre, quelques objets de piété : statuettes ou médailles, trouvés au cours des fouilles, témoignent que cette dévotion était partagée par l'ensemble du clergé et par le peuple. A Damous-el-Karita, ruinées de l'une des plus importante basiliques de Carthage, on a retrouvé les fragments d'un bas-relief du IVe siècle montrant la Vierge Marie assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux.

La dévotion populaire à l'égard de la Très Sainte Vierge se manifestera surtout à partir du concile d'Ephèse (431) au cours duquel sera défini, à l'encontre des affirmations de Nestorius, patriarche de Constantinople, que Marie est vraiment Mère de Dieu. Cette définition sera alors saluée par un véritable enthousiasme populaire.

De menus objets, recueillis dans les ruines de maisons chrétiennes représentent Marie, seule ou accompagnée de son Fils. De nombreuses bulles de plomb, destinées à sceller les lettres et les actes, témoignent de la place accordée à Marie dans la vie privée. C'est la manifestation africaine de l'une des formes de la dévotion de l'empire de Constantinople, où les personnages officiels et les particuliers choisiront fréquemment l'image de la Vierge pour orner leurs sceaux.

Après l'invasion vandale, les Byzantins élèveront en Afrique des sanctuaires à Marie. Ainsi, Solomon, lieutenant de Justinien, fera ériger en son honneur un splendide oratoire dans son palais de Carthage, et l'empereur ordonnera de construire à l'extrémité de son empire africain, à Ceuta, une basilique consacrée à la Mère de Dieu.

Après l'invasion musulmane la foi chrétienne disparaîtra progressivement ainsi que la dévotion à la Vierge. Elle ne sera peut-être pas entièrement morte. Une intaille gravée, découverte en Kabylie, représente l'image de Marie portant l'Enfant Jésus, avec deux inscriptions. L'une grecque : « Mère de Dieu », l'autre arabe : « Protège ta servante, Marie, 711. » C'est la date de l'ère musulmane correspondant à l'an 1312 de notre ère.

V

LA BERBÉRIE DEVIENT ROMAINE
(146 av. J.-C. - 42 ap. J.-C.)

La chute de Carthage (146 av. J.-C.) marque le début de la domination romaine en Afrique. Les possessions carthaginoises sont transformées en province romaine. Ainsi naît l'Africa.

Son étendue est modeste puisqu'elle ne représente, avec moins de 25 000 kilomètres carrés, que le tiers Nord-Est de la Tunisie actuelle. Selon la coutume romaine, le territoire est découpé en centuries carrées (environ 50 hectares). Le gouvernement de l'Africa est confié à un magistrat qui reçoit le titre de proconsul. Il réside à Utique, avec ses légats et ses attachés choisis à son gré. Il administre, pratiquement sans contrôle, sa province avec le concours du questeur désigné par le Sénat.

Sept villes d'Afrique avaient reçu la liberté pour prix de leur rupture avec Carthage ; elles s'administrent librement, mais sont soumises à des obligations militaires et financières.

Les propriétés des Carthaginois sont transformées par Rome en domaine public. Flaccus installe les colons en Afrique, partage, par tirage au sort, 150 000 hectares et place la colonie de Carthage sous la protection de Junon.

Au lendemain de la mort de Masinissa, Scipion Emilien avait partagé sa succession entre ses trois fils légitimes :
— l'aîné, Micipsa, reçut l'administration et la capitale Cirta,
— Gulussa se vit attribuer l'armée,
— Mastanabal eut à s'occuper de la justice.

La mort de ses frères laissa à Micipsa tout le pouvoir, et il poursuivit pendant trente ans la politique de son père (148-118). Il désirait partager son pouvoir entre ses deux fils légitimes, Adherbal et Hiempsal, mais il avait trois neveux : Massiva, fils de Gulussa, n'était qu'un enfant, quant aux deux fils de Mastanabal, Gauda, né d'une union légitime, était faible d'esprit, mais Jugurtha, issu d'une concubine, était un personnage de premier ordre.

Beau, intelligent, habile, on le trouve en 134 au siège de Numance, dans l'état-major de Scipion Emilien. Micipsa doit donc tenir compte de sa popularité parmi les Numides et de la pression d'Emilien en sa faveur. Il le légitime, l'adopte, puis lègue son royaume indivis à ses deux fils et à son neveu. Les trois cousins ne s'entendent pas et le délégué de Rome en profite pour affaiblir le royaume numide. Il le morcelle en trois royaumes. Jugurtha ne se contente pas de ce partage. Il fait tuer Hiempsal, une bataille rangée lui permet de vaincre Adherbal qui fuit à Rome, et il s'assure la possession de toute la Numidie (116). Le Sénat hésite, envoie dix députés, conduits par Opimius, pour résoudre le problème sur les lieux. Jugurtha connaît la noblesse romaine, corrompue et vénale. Ses ambassadeurs apaisent facilement les commissaires qui lui accordent la partie occidentale du royaume, de Cirta exclusivement à la Moulouya. Là, Jugurtha attend le moment propice pendant quatre ans. Puis il envahit les états d'Adherbal, le poursuit jusque dans Cirta, assiège la ville (113). Rome, menacée par l'invasion des Teutons, hésite à intervenir en Afrique. Une délégation sénatoriale convoque le roi à Utique mais Adherbal doit livrer Cirta, sous la pression des Italiens qui, pris les armes à la main, n'en sont pas moins massacrés, ainsi que le roi (112). La riposte de Rome devient inévitable.

Tous les partis sont d'accord pour abattre le barbare. Le royaume de Jugurtha est envahi. A sa demande, des pourparlers de paix s'engagent et celle-ci lui est accordée moyennant des livraisons dérisoires de bétail et d'argent. Alors le parti populaire de Rome dénonce la vénalité des nobles et exige que Jugurtha comparaisse comme témoin, mais on se hâte de faire partir l'Aguellid, fier mais rusé, dont les bakchich font merveille. Il a la vie sauve, mais la Numidie est livrée au consul Postumius Albinus. Celui-ci abandonne son commandement pour retourner à Rome. Son frère Aulus le remplace, mais il échoue dans un coup de main sur Suthul et doit évacuer le pays, après avoir été contraint de passer sous le joug (110-109). La noblesse romaine, vénale, se révèle aussi incapable. Les comices ordonnent une enquête sur les scandales d'Afrique. Albinus, entre autres, prend le chemin de l'exil. Metellus, surnommé plus tard Numidien, élu consul, prend la direction de la guerre d'Afrique. D'une rare intégrité, il rétablit l'ordre et la discipline dans l'armée. Jugurtha ne peut ni l'acheter, ni le manœuvrer. L'armée progresse en Numidie, par la vallée de la Medjerda, et occupe Vaga (Béja). Elle se heurte aux troupes de Jugurtha qu'elle met en fuite. Alors Metellus ravage le pays, entre à Sicca (Le Kef), mais échoue devant Zama et doit battre en retraite. Le Sénat lui maintient son commandement avec le titre de proconsul.

Pendant l'hiver 109-108, les habitants de Vaga profitent de la fête des Cereres pour massacrer les Romains. Metellus accourt et met la ville à sac. Puis il reprend la campagne, marche sur Thala, où s'est réfugié l'Aguellid. Après quarante jours les légions romaines enlèvent la ville, d'où Jugurtha et ses trésors ont disparu, et réussissent à entrer dans Cirta (108), tenant ainsi le centre et l'Est de la Numidie. Jugurtha recrute alors des soldats chez les Gétules, décide son beau-père, le roi Bocchus 1er de Maurétanie à intervenir. Maures et Numides marchent vers Cirta. Entre temps Metellus est remplacé par son légat Marius, soudard grossier mais courageux. Celui-ci prend Capsa (Gafsa) par surprise, l'incendie et massacre ses habitants (107). Au printemps Marius se lance à travers la Numidie occidentale, échappe aux attaques de Jugurtha et de Bocchus, puis rentre dans Cirta que les Numides avaient occupée. Réduit à de faibles contingents, Jugurtha ne peut plus compter que sur Bocchus dont les conseillers, achetés par des agents secrets, se feront les avocats de Rome au cours de négociations menées par Sylla, questeur de Marius. A la faveur d'un guet-apens, Bocchus livre le roi de Numidie à Sylla à qui Marius ne pardonnera jamais ce succès. Le souvenir de Jugurtha, livré au lacet de l'étrangleur, ne se perdra pas chez les Numides qu'il avait conduits dans la victoire sur l'impérialisme romain. En récompense de sa traîtrise, Bocchus reçoit le tiers occidental de la Numidie. Gauda se voit attribuer la partie orientale. Un roi vassal et un roi débile ne pourront s'opposer à Rome.

Durant le demi-siècle qui suit, on sait peu de chose de la Berbérie. En 49, on trouve une Maurétanie divisée en deux royaumes : celui de Bogud à l'ouest et celui de Bocchus II à l'Est. Ce partage semble remonter à la mort de Bocchus 1er vers 70. Gauda, mort en 88, a pour successeur son fils Hiempsal II. A la faveur de troubles, un prince numide, Hiarbas, devient Aguellid de toute la Numidie. Mais Pompée passe en Afrique, détrône Hiarbas et rétablit les deux royaumes avec Hiempsal à l'Est et un nouveau Masinissa à l'Ouest.

Du royaume numide de l'Ouest ainsi restauré, nous ne savons rien. Dans l'Est Hiempsal règne plus de vingt ans, son fils Juba 1er lui succède. L'Afrique devient un des champs de bataille des Césariens et des Pompéiens. Quand César, acculé à la guerre civile par Pompée, franchit le Rubicon (11 janvier 49), les Pompéiens s'organisent en Afrique, en Espagne et dans les Balkans. César charge Curion de passer en Afrique, où un gouverneur Pompéien, Attius Varus, a obtenu l'alliance de Juba et tient Utique et Hadrumète. Débarqué au cap Bon avec deux légions, Curion est encerclé par les Numides. Juba se fait apporter sa tête et les soldats romains périssent pour la plupart en voulant gagner la Sicile. Les Pompéiens restent maîtres de l'Afrique.

Après la victoire de César, sur l'armée de Pompée, à Pharsale (en Thessalie) le 9 août 48, les pompéiens se divisent. Les uns passent en Égypte avec leur chef, qui fut assassiné sur l'ordre des favoris du roi, les autres gagnent l'Afrique avec Scipion et deux officiers de César qui avaient abandonné leur général, Afranius et Labienus. Bientôt Caton les rejoint. Il fait comprendre à Juba qu'il est un associé et non un maître et obtient que Varus se retire devant Scipion. Les Pompéiens rassemblent environ 40 000 fantassins et 15 000 cavaliers. Juba dispose de forces considérables.

César passe en Afrique avec dix légions. Contre Juba, il peut compter sur le concours des rois de Maurétanie, Bogud et Bocchus. Maître des mers, César voyage librement, mais la tempête ne lui permet de débarquer que 3 000 fantassins et 150 cavaliers près d'Hadrumète. Ne pouvant tenter l'assaut, il gagne Leptis Minor et Ruspina. A la première rencontre, la cavalerie Pompéienne cerne les troupes de César qui se dégagent par une manœuvre audacieuse, puis Scipion marche contre elles. Juba se met en route, mais une attaque de Bocchus, qui prend Cirta, l'oblige à rebrousser chemin. Assiégé dans Ruspina, César reçoit enfin des renforts et songe à l'offensive. Il ne parvient pas à amener Scipion à accepter le combat en rase campagne. Alors il prend position près de Thapsus (avril 46) et déclenche deux offensives : au Nord, il met en fuite l'armée de Scipion, au Sud il s'empare des camps d'Afranius et de Juba. Les Pompéiens perdent 10 000 hommes. Au même moment, Sittius qui, après une banqueroute scandaleuse avait jugé prudent de gagner la Maurétanie et d'y jouer la carte césarienne, détruit l'armée qui protégeait la Numidie sous les ordres d'un lieutenant de Juba. Après la victoire, César se dirige vers Utique. Caton s'enfonce son épée dans le ventre, après avoir fait fuir ses amis. Scipion et Juba se suicident.

L'organisation de l'Afrique est modifiée. César supprime les royaumes de Masinissa et de Juba. Il fait, de la partie orientale de la Numidie, une province nouvelle, l'Africa nova, qui sera vingt ans plus tard unie à l'ancienne qui reçoit le nom d'Africa vetus.

Bocchus le jeune s'étend largement vers l'Est. Entre la Maurétanie et l'Africa nova, César décide la création d'un vaste État tampon, au profit de Sittius, qui comprend la partie orientale du royaume de Masinissa et la partie occidentale de celui de Juba.

Après la mort de César, le gouvernement de l'Africa vetus et de l'Africa nova est disputé entre Césariens et Républicains. En 42, après un nouveau partage des provinces, l'Africa vetus échut à Antoine et l'Africa nova à Octave. A partir de 36, Octave demeure le maître des deux Afriques et des territoires de Sittius, qui ne formèrent bientôt plus qu'une seule province proconsulaire et sénatoriale. En 29, de nouveaux colons s'installent à Carthage, au cœur même de l'emplacement où s'élevait la capitale punique 117 ans plus tôt.

Octave, sans annexer la Maurétanie, la gouverne par l'intermédiaire de deux préfets, après la mort de Bocchus II, mais en 25 Auguste refait, d'une Maurétanie agrandie, un royaume pour Juba II, fils de Juba 1er. Élevé à Rome par la sœur d'Octave, marié à Cléopâtre Sélène, fille de la grande Cléopâtre et d'Antoine, ce jeune roi est réduit par le protectorat romain à un rôle de parade. Il baptise Caesarea sa capitale Iol (Cherchel) et l'embellit par des monuments et des œuvres d'art. Les Gétules, dont la fierté est irritée par la servilité de Juba, se refusent à obéir aux Romains et se soulèvent. Un général romain intervient et se charge de la « pacification ». Auguste, pour parer au retour de semblables dangers, prend des mesures militaires et administratives. Elles n'empêchent pas les Maures de se joindre à la révolte du Numide Tacfarinas en 17 après J.-C.

A la mort de Juba II (23 ou 24 après J.-C.), son fils Ptolémée lui succède. Son règne dure 17 ans, au cours desquels il vit dans le luxe et laisse le pouvoir à ses affranchis. Sa fidélité à l'Empire romain ne se dément jamais. Cependant Caligula le fait assassiner à Lyon, puis annexe sa fortune et son royaume (40). Ce meurtre provoque une insurrection en Maurétanie. Après avoir succédé à Caligula, Claude doit envoyer plusieurs généraux, mais deux ans après la mort du roi, les opérations durent encore.

Le nouveau chef romain, Suetonius Paulinus, poursuit les Maures jusqu'à l'Atlas, et réalise les dangers que représentent les nomades sahariens.

Caligula avait annexé la Maurétanie. Claude la divise en deux provinces impériales qui correspondent aux royaumes de Bogud et de Bocchus, la Maurétanie Tingitane et la Maurétanie Césarienne (42). Rome tient alors toute la Berbérie sous sa domination. Cela durera jusqu'à l'invasion des Vandales, pendant près de quatre siècles (42-429).

VI

LA BERBÉRIE DANS LA PROSPÉRITÉ ROMAINE (42 — 244)

Les Romains ne connaissent pas jusqu'en 238 de périls graves mais, lorsque leur domination s'étend, ils se heurtent à des révoltes indigènes parfois sérieuses.

Sous Auguste, le soulèvement des Gétules contre Juba ne se limite pas à la partie Sud de la Maurétanie. Il faut aussi combattre les Musulames en Algérie et en Tunisie, et les Gétules de Tunisie méridionale. Le général Cossus Cornelius Lentulus éprouve des difficultés pour en venir à bout et, durant plus de trente ans, l'effervescence des tribus du Sud et les incursions en territoire romain ne cessent guère.

Au temps de Tibère, l'insurrection du Berbère Tacfarinas (17) tient durant sept ans, les armées romaines en échec. Aussitôt après, les Romains étendent leur occupation vers le Sud.

Sous le principat de Claude (41-54), l'insurrection des Maures gagne le Sud de la Numidie. Pendant les troubles qui suivent la mort de Néron (78), le légat qui commande la légion, Clodius Macer, le procurateur Lucceius Albinus et le proconsul Calpurnius Piso, s'engagent dans la voie de la révolte. Valerius Festus, légat de Numidie, met en déroute les Garamantes du Fezzan.

Premier empereur de la dynastie flavienne, Vespasien (69-79) n'a pas à parer à de sérieux problèmes. Domitien (81-96) doit faire face à des soulèvements en Maurétanie. L'empereur Trajan (98-117), de la dynastie des Antoniens, ne connaît que des troubles peu importants en Tingitane. Hadrien (117-138) et ses successeurs doivent intervenir à l'Ouest. Dès 118 une insurrection éclate en Maurétanie et se prolonge durant plusieurs années. Sous Antonin le Pieux (138-161) elle reprend avec une forte intensité et se propage jusqu'à l'Aurès. Elle éclate à nouveau sous Marc-Aurèle (161-180) et Commode (180-192) en s'aggravant d'incursions des Maures en Bétique. Commode doit

aussi déployer une grande activité au Sud de l'Aurès. Septime Sévère — d'origine berbère, né à Leptis — (193-211) et Sévère Alexandre (222-235), connaissent également des difficultés dans cette région.

Après le meurtre de Sévère Alexandre, l'empereur Maximin (235-238) achète par les largesses la fidélité des soldats et instaure pour cela une fiscalité écrasante. Les Berbères, toujours fermement hostiles aux gaspillages militaires de l'empereur, provoquent une sédition qui contribue au renversement de Maximin quelques mois plus tard. Cette émeute, où collaborent citadins et paysans, débute par le massacre du procurateur. Véritable soulèvement de la population civile contre la tyrannie de la soldatesque, elle aboutit à la nomination par les insurgés du vieux proconsul Antonius Gordianus qui devient l'empereur Gordien 1er et associe son fils à son règne sous le nom de Gordien II. Cette proclamation, bien accueillie du Sénat et du peuple romain, qui partagent la haine des soldats, soulève l'hostilité de l'armée. Les troupes de Numidie, sous le commandement du légat Capellianus, marchent contre Gordien et son fils. Après trois semaines de règne, le fils périt dans le combat et le père ne veut pas survivre à la défaite (mai 238). Les soldats pillent les villes et massacrent les civils. Au cours des troubles qui agitent l'Empire, le petit-fils de Gordien est proclamé empereur à Rome, mais ce troisième Gordien périt moins de six ans après (244). Alors commence une ère de désordres qui durera jusqu'à l'arrivée des Vandales.

Les deux premiers siècles de l'occupation romaine correspondent donc à la période la plus prospère qu'ait traversé l'Afrique.

La progression de la romanisation est marquée par le limes, qui n'est pas une simple ligne fortifiée, mais correspond à une organisation en profondeur constituée par un fossé jalonné de murs, tours ou forts, que complètent des fortifications isolées situées en avant ou en arrière de ce fossé. Le limes comprend également un réseau routier établi en fonction des nécessités stratégiques.

Au 1er siècle, l'Afrique romaine, étroit ruban des ports tripolitains à l'Est, présente un aspect massif en Tunisie, puis s'amincit vers l'Ouest jusqu'à Melilla pour reparaître au-delà de Gibraltar dans la mince bande du littoral atlantique. Une partie du Tell algérien et la presque totalité de la Tripolitaine et du Maroc, en sont exclues. L'extension se poursuit jusqu'au milieu du IIIe siècle. Commencée sous Trajan, elle connaît une période de consolidation sous le règne d'Hadrien et de ses deux successeurs. Avec Commode, et surtout avec les Sévères, la poussée romaine reprend et continue jusqu'aux Gordiens. Toutefois, des

ilots montagneux demeurent pratiquement indépendants à l'intérieur du territoire romain.

A cette époque où l'Afrique romaine atteint son extension maxima, ses frontières correspondent à peu près à celles de l'actuelle Tripolitaine, de la Tunisie et de l'Algérie orientale. Dans l'Ouest de l'Algérie, le limes n'est guère qu'une zone surveillée, et au Maroc c'est l'actualité stratégique qui commande le tracé d'une frontière sans bases géographiques apparentes.

Pour défendre le territoire annexé, Rome dispose d'une faible armée d'occupation. Une légion de 5 500 hommes et des auxiliaires, soit environ 13 000 hommes pour la Proconsulaire et la Numidie, 15 000 auxiliaires pour les Maurétanies. En cas de nécessité, lés tribus doivent fournir des goums souvent importants.

Pour devenir légionnaire, il faut être citoyen, mais ce titre est accordé aux engagés volontaires. Les soldats de la IIIe légion sont d'abord des hommes de l'Occident latin, en particulier de Gaule, puis des levées sont faites dans l'Orient et en Afrique. A partir d'Hadrien, les effectifs africains l'emportent sur ceux d'Orient.

Les auxiliaires sont recrutés dans divers pays, on trouve des Espagnols, des Lusitaniens, des Corses, des Sardes, des Gaulois, des Sicambres, des Bretons, des Parthes.

Vers 150 l'ordre est assuré presque uniquement avec des contingents berbères. Après un service de longue durée, une vingtaine d'années pendant lesquelles ils ne connaissent d'autre vie que celle des camps, des légionnaires demeurent en Afrique où se constituent de véritables colonies de vétérans. Outre la défense du pays, la légion assure une active participation à son aménagement (routes, ponts, monuments, assainissement des terres insalubres). La flotte romaine par contre perd de son importance et ne fait qu'assurer la surveillance des pirates.

Ce territoire que protège le limes et la IIIe légion est organisé en quatre unités administratives :

— l'Afrique proconsulaire,
— la Numidie,
— la Maurétanie Césarienne,
— la Maurétanie Tingitane.

Colonie d'exploitation, la Berbérie demeure presque exclusivement peuplée par les indigènes. Rome pacifie et organise, les Berbères font la vraie besogne. « Grenier de Rome », sa fertilité est due au développement de l'hydraulique agricole, qui permet d'étendre la superficie des terres exploitées, plus qu'au rendement qui est et restera toujours faible en raison de la pénurie de terre végétale et de la sécheresse du climat.

Nous savons déjà que les Berbères connaissent l'agriculture, mais les Romains font de l'Afrique un domaine systématiquement exploité. Au cours du Ier siècle, Rome impose la culture du blé dur, car l'Italie, dépeuplée et envahie de marécages ou de friches, est incapable de produire le million de boisseaux par mois que consomment les 200 000 citoyens romains.

On récolte en outre l'épeautre et la vesce, les indigènes sèment de l'orge pour leurs propres besoins, on trouve des arbres fruitiers : figuiers, grenadiers, amandiers, poiriers, cognassiers, cédratiers, noyers, et des plantes : pois chiches, rave, fève, artichaut, melon, ail, oignon, cumin. On élève des chevaux, des mulets, des bœufs, des chèvres, des moutons, des ânes, des porcs, des poules, des oies, des canards, des pigeons, des pintades et des abeilles. N'oublions pas que l'Afrique constitue pour Rome une immense réserve de bêtes fauves (lions, panthères, ours) où l'on puise pour les jeux du cirque. Sous Auguste 3 500 fauves sont massacrés en 26 jours de fête. L'Afrique fournit aux Romains le marbre de Numidie, du bois de thuya, des pierres précieuses et des produits pharmaceutiques. A partir du IIe siècle, les oliviers et les vignes se développent, mais l'huile africaine, peu appréciée pour la table, est réservée à la toilette et à l'éclairage. Les produits de l'agriculture africaine sont consommés sur place, ou livrés à l'État par les contribuables (annone) ou encore exportés par les négociants. Le service de l'annone devient le moteur principal du commerce méditerranéen.

Carthaginois et Berbères n'avaient pas négligé les travaux hydrauliques. Rome entretient ceux qui existent et en construit d'autres. Des aqueducs approvisionnent les villes, des puits sont creusés. Des barrages permettent l'accumulation des eaux dans des bassins où elles se décantent avant d'emprunter les aqueducs. Les plus importants parmi ces derniers sont ceux de Carthage et Cherchel. L'eau de pluie, recueillie dans des caniveaux, se déverse dans des citernes publiques ou privées, réservoirs souterrains voûtés, et vient s'ajouter à l'eau des sources, insuffisante pour approvisionner les cités. Un système d'irrigation permet une répartition des eaux entre les terres.

L'Afrique romaine étend son réseau routier, la main-d'œuvre militaire permet l'aménagement de nombreuses voies. D'importants ouvrages d'art franchissent les dépressions, les ponts sont nombreux.

Le maintien de l'ordre et le développement économique assurent à la Berbérie une réelle prospérité. L'empereur Auguste donne une impulsion à la colonisation de l'Afrique, soit pour surveiller les indigènes, soit pour établir les vétérans de ses légions. L'urbanisation s'intensifie. Sous Septime Sévère, la vie municipale reçoit une énergique impulsion, tandis que s'accentue

la lutte contre le nomadisme. Les communes appartiennent à plusieurs catégories et leurs habitants sont soumis à des régimes inégaux. Au sommet de la hiérarchie se placent les colonies romaines fondées par des Romains qui bénéficient des mêmes droits que s'ils eussent habité Rome. Les municipes sont des cités qui se modèlent sur la Cité maîtresse, mais leurs habitants, tous romains, supportent sur leurs biens fonciers des charges que ne subissent pas les colonies. Les municipes latins ont un statut intermédiaire entre celui de citoyens romains et celui d'étrangers. Peuplées de sujets presque exclusivement berbères, les communes pérégrines sont dirigées par des chefs indigènes, ou encore un conseil indigène.

Pour les individus, seuls les propriétaires fonciers ont des droits reconnus dans la cité, qu'ils soient vétérans, immigrants ou indigènes. Les petits marchands, artisans ou ouvriers, sont ravalés au rang d'étrangers domiciliés, plus bas encore viennent les paysans répandus dans les campagnes. Les indigènes sont administrés par les organisations communales, dont les cadres restent entièrement berbères. L'aristocratie romaine et indigène habite les cités.

La Proconsulaire, véritable pays de villes, compte de nombreuses cités dont Carthage, redevenue rapidement capitale. En Numidie : Cirta (Constantine), ville considérable, les ports de Rusicade (Philippeville) et de Chullu (Collo), des villes qui, au Sud, surveillent les voies de pénétration, et la cité la plus évocatrice de toutes, Cuicul (Djemila) avec ses rues bordées de portiques, ses deux forums, sa basilique, ses thermes, son marché et autres bâtiments, qui la composent d'une manière particulièrement harmonieuse. En Maurétanie Césarienne se succèdent de nombreux petits ports. La ville principale est Caesarae (Cherchel), capitale où abondent les monuments. D'autres cités se répartissent à l'intérieur. En Maurétanie Tingitane la vie se concentre surtout dans les ports.

Qu'elles soient indigènes et agricoles, militaires ou maritimes, les villes offrent toujours aux citoyens les éléments indispensables à la vie urbaine. Elles possèdent en général deux voies, l'une Nord-Sud, l'autre Ouest-Est, se coupant au forum, symbole et centre de la vie publique. On y trouve la curie, les basiliques, les temples. Théâtres, amphithéâtres, cirques, thermes, marchés et boutiques, bibliothèques, arcs de triomphe, constituent un ensemble d'un art peu brillant certes, mais solide, utilitaire et pratique.

Les citadins subissent très vite l'empreinte de Rome, mais en surface, car ils demeurent profondément africains. Rome n'admet qu'une langue : la sienne. La vie de cité oblige donc un grand nombre de Berbères à apprendre le latin imposé dans les

tribunaux, les curies, la légion. Dans les campagnes, on ignore souvent la langue du conquérant.

Les écoles se multiplient, même dans les bourgades, et contribuent à la diffusion du latin. L'écolier africain apprend d'abord à lire, écrire et compter, puis poursuit ses études sous la direction d'un grammairien qui lui fait apprendre les classiques, lui explique les règles de grammaire, lui enseigne la littérature et lui fait composer des discours latins. Des notions de musique, de métrique, de philosophie, de mathématiques et d'astronomie lui sont inculquées. L'écolier doué ou riche s'en va, vers dix sept ans, chercher l'enseignement des maîtres illustres dans les universités des grandes villes : Cirta, Theveste, Madaure, Hadrumetum, Leptis Magna et surtout Carthage, capitale intellectuelle et politique. On suit beaucoup les cours d'éloquence et de poésie, car en Afrique le rhéteur est roi. L'étudiant n'est pas toujours un modèle de vertu, il fréquente le théâtre, le cirque, et voue un zèle égal à sa maîtresse et à ses études. Des associations de chahuteurs qui conspuent le professeur et maltraitent les auditeurs paisibles existent déjà !

Cette formation se retrouve chez les auteurs africains, la plupart Berbères romanisés, chrétiens ou païens. A Carthage, tous ont cultivé leurs tendances naturelles à une rhétorique violente, mordante et offensive. Le poète Manilius, le premier écrivain latin de Berbérie, développe dans un style déclamatoire et enthousiaste, cette divination par l'étude des signes célestes qui passionne les Berbères superstitieux. Rhéteur et philosophe stoïcien, Cornutus deviendra chef d'école à Rome. Septime Sévère, aïeul de l'empereur, jouit d'un grand crédit intellectuel. Florus, rhéteur puis historien écrira un abrégé sur toutes les guerres. Fronton de Cirta sera chargé d'enseigner l'éloquence latine aux jeunes princes Marc-Aurèle et Verus. Enfin, Apulée de Madaure, le plus célèbre des écrivains africains, sur lequel il est bon de s'arrêter un instant.

Apuleius, né vers 125, rhéteur original et plein de contrastes, insupportable et séduisant, sort de l'aristocratie municipale de Madaure. Études supérieures à Carthage, et, pour compléter sa culture, il va en Italie, en Grèce, en Asie Mineure. A Athènes il s'entiche du platonisme scolastique qu'il professera toute sa vie, puis se lance dans l'étude des sciences. Il se fait initier à la plupart des mystères qui garantissent aux fidèles une éternelle vie de bonheur. Une singulière aventure lui arrive. A Oea, il épouse la mère de l'un de ses amis, jusqu'alors rebelle à de secondes noces, et se voit accusé de l'avoir ensorcelée. Un avocat parvient à démontrer devant la justice qu'il est un professionnel de la magie. Dans une brillante plaidoirie qui, rédigée par la suite sous une forme littéraire, deviendra l'Apologie, Apulée reproche à ses adversaires de confondre philosophie et magie. Rentré à Carthage, son succès est rapide. Rien ne lui manque pour réussir : beauté, esprit, argent. Il devient vite le conférencier à la mode et les « Florides » conserveront une vingtaine de fragments tirés de ses discours et groupés par un admirateur. Il se vante d'exceller dans les arts les plus variés et de faire de tout, en grec comme en latin. Parmi les histoires variées qu'il écrit, les meilleures sont les Métamorphoses, appelées dès l'antiquité « L'âne d'Or », qu'il compose à Carthage vers 170. Cet ouvrage demeurera un des rares livres latins qui se lisent toujours sans ennui.

Beaucoup d'Africains adoptent les croyances religieuses romaines. L'État qui tolère toutes les croyances, sauf le Christianisme, encourage par intérêt politique le culte impérial. Les assemblées provinciales stimulent le loyalisme et permettent à l'empereur un meilleur contrôle sur les gouverneurs. L'assemblée provinciale de la Proconsulaire siège à Carthage, et le prêtre est élu pour un an par l'aristocratie de la province. C'est un poste honorifique et recherché. Apulée considéra son sacerdoce comme son bâton de maréchal.

Le culte de l'empereur attire une foule immense lors des processions, sacrifices et repas sacrés. Cependant, la religion impériale ne pénètre pas dans les masses indigènes. Les cultes libyques et puniques persistent. On continue à adorer Baal Hammon et des dieux locaux, des génies, des grottes, des arbres, des montagnes ainsi que des anciens rois indigènes. Le peuple demeure attaché à ses vieilles traditions. La grande masse des Berbères, traditionalistes farouches, reste aussi imperméable à la religion qu'à la civilisation romaine.

En 180, l'Afrique Chrétienne entre dans l'histoire : le 17 juillet, le proconsul fait décapiter douze chrétiens de la petite ville de Scilli. La fougue des Berbères ne cesse alors d'offrir des victimes aux persécuteurs, car parmi ces indigènes turbulents et indisciplinés, la répression s'abat avec une violence particulière. Rome admet que les Juifs s'abstiennent du culte impérial, mais combat le Christianisme naissant qui, par ses doctrines et ses conceptions, déborde le cadre national.

Une figure prestigieuse éclaire cette période de l'histoire de l'Afrique, Tertullien, dont la mort coïncide avec les premiers craquements de l'Afrique impériale. Mais la décadence de la puissance romaine ne ralentit pas la marche du Christianisme...

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE

Dès la fin du IIe siècle, le christianisme est solidement implanté en Afrique, mais les chrétientés africaines sont certai-

nement nées de nombreuses années plus tôt, comme un témoignage d'ordre archéologique viendra le confirmer de façon très remarquable : on trouvera à Sousse, l'ancienne Hadrumète, des catacombes chrétiennes dans l'une desquelles une inscription remonte à l'époque sévérienne, appartenant à un tombeau qui est, chronologiquement, parmi les derniers d'un ensemble en comptant plus de cinq mille. Le commencement de l'usage des catacombes prouve la présence de chrétiens en Afrique dans la première moitié du IIe siècle.

Vers 200, Tertullien parle des « milliers de chrétiens qui s'offrent aux coups de la persécution. » On trouve alors des fidèles dans toute la Berbérie, répartis dans toutes les classes de la société : aristocrates, classes humbles, population servile. Au cours du IIIe siècle, l'Église réalise de nouveaux progrès.

Peu après 200, au premier concile de Carthage, on compte 70 évêques d'Afrique proconsulaire et de Numidie ; entre 236 et 248, au temps de Donat, un second concile rassemble 90 évêques. On arrive ensuite à près de 150 sièges épiscopaux vers 250. Pour une même population chrétienne, le nombre des évêchés croît beaucoup plus vite en Afrique qu'en Gaule ou en Haute-Italie, car chaque localité veut avoir son évêque, afin d'être indépendante.

Déjà, tous les évêques reconnaissent l'autorité de l'évêque de Carthage, véritable patriarche africain. On se trouve donc en présence d'une Église parfaitement organisée et, au Sud des provinces africaines, le message évangélique passe d'Afrique romaine en Afrique indépendante. Souvenons-nous que bien avant l'invasion arabe, la plupart des tribus berbères étaient converties au catholicisme.

SAINT VICTOR Ier

Un pape Berbère ! Il naît en Afrique et occupe, pendant dix années (189-199), sous les empereurs Commode et Septime Sévère, le siège de saint Pierre à Rome.

En cette fin du IIe siècle, les conversions inquiètent l'empereur par leur nombre, mais aussi le pape Victor par leur fantaisie.

Des chrétiens, condamnés par l'empereur, purgent leur peine de travaux forcés en Sicile. Victor intervient. Dans sa narration du curriculum vitae de Calliste, Hippolyte nous raconte comment : il agit auprès de Marcia, dont il sait que l'intervention auprès de l'empereur — elle est sa maîtresse — sera efficace. En effet, et le pape communique aux autorités la liste des chrétiens à élargir.

En bon Berbère, il rappelle à la sagesse occidentale le rôle important des lois pour la marche des sociétés. Puis il s'occupe de remettre tout en ordre dans l'Église dont il surveille minutieusement l'organisation, confirmant de son autorité — et il n'en manque pas ! — les progrès nécessaires.

Pour assurer à sa base la foi catholique, il établit la liste des livres sacrés — car là encore, à cette époque, une certaine fantaisie règne ! — Il reconnaît quatre Evangiles, ce que saint Irénée établira avec tant de force.

L'Église ne cesse de s'étendre, il faut faire face aux besoins crées par la venue de nouveaux chrétiens. Alors Victor, qui a promus douze évêques en divers lieux — à l'exemple des Berbères — crée aussi des clercs surnuméraires. Souvenons-nous qu'au premier concile de Carthage, peu après 200, on comptera 70 évêques pour l'Afrique Proconsulaire (Tunisie) et la Numidie. Combien sont-ils dans d'autres pays ? : Trois évêques en Italie, quatre en Espagne. Et en Gaule ? Jusqu'au milieu du IIIe siècle, un seul et unique évêché : celui de Lyon.

Le Pape s'attache à revoir les formules des prières et des rites, celles de la consécration épiscopale, de l'ordination des prêtres, diacres, confesseurs, lecteurs, sous-diacres, des confréries de veuves, des communautés de vierges, et s'occupe tout spécialement de la formation des nouveaux venus : trois ans de catéchuménat, proclamation solennelle et publique des catéchumènes. Il tient à faire de ces hommes et de ces femmes, hier encore de mœurs barbares, des chrétiens respectables.

Voici qu'un premier schisme menace l'Église : les Asiates célébraient la fête de Pâques le 14e jour de la lune de mars, et les chrétiens d'Occident la fêtaient le dimanche suivant, jour de la résurrection du Seigneur. Le pape Victor, pour cette raison, veut imposer l'usage romain. L'évêque d'Ephèse, Polycrate, lui écrit : « Je ne me laisse pas intimider. Plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Les choses sont donc graves. Le Pape provoque la réunion de synodes provinciaux contre les Églises d'Asie, saint Irénée, le grand penseur, supplie le Pape de renoncer à l'excommunication des orientaux. Le conflit est évité. A propos de la question pascale, les apologistes de la primauté romaine voient, dans la façon dont fut menée et conclue cette affaire, une « épiphanie de la papauté. » C'est une manifestation triomphante de Pierre en Victor !

Le pape Victor veille à ce que soit respecté le droit de regard universel de l'Église de Rome sur l'ensemble des Églises. Des conciles régionaux reconnaissent et confirment son autorité.

Même autorité dans le domaine doctrinal. L'hérésie gnostique naît et se développe : contre cette doctrine philosophique et religieuse, que Daniel Rops nommera « une aberration de l'intelligence », Victor assemble des synodes régionaux. Il excommunie Théodote, corroyeur de Byzance, qui voyait dans le Christ un homme et non Dieu. Dans le trouble que crée la polémique

littéraire entre Proclus, montaniste, et le prêtre Caius, Victor soutient son prêtre.

L'action du Pape sur les masses est splendide : il se sait le chef — « tu es Pierre ! » — il parle et agit comme tel.

Saint Jérôme a écrit que Victor fut le premier écrivain chrétien à se servir du latin. Il se pose en champion vigoureux de l'esprit latin, romain et occidental.

Pape, Victor n'en demeure pas moins Berbère, avec sa fierté, son honneur, sa notion de patrie. Alors, il part en guerre contre tous ceux qui osent toucher à sa « Patrie » : sa Patrie-Église, sa Patrie-Siège romain, sa Patrie-Liturgie romaine !

Victor est enseveli au Vatican, avec les Papes ses prédécesseurs.

TERTULLIEN

Né à Carthage, entre 155 et 160, dans le paganisme, fils d'un centurion de la cohorte proconsulaire, il reçoit l'éducation du parfait rhéteur et acquiert une érudition étendue : connaissance du latin et du grec, notions de médecine et de sciences naturelles, mais surtout une solide culture juridique.

Après avoir fait ses études et passé sa jeunesse à Rome, il revient dans sa patrie vers 195. Il est devenu chrétien. Sa conversion au Christianisme fut provoquée sans doute par la logique passionnée qui dirige tous les actes de sa vie.

Violent lutteur, nature exaltée poussée aux extrêmes, le plus vigoureux des apologétistes, ascète exigeant pour lui et pour les autres, n'ayant d'autre règle que celle d'aller au-delà, dès qu'il découvre une vérité il s'y livre corps et âme, sans ménagement, sans compromission. Extrêmiste et minoritaire, il n'aime pas le doctrines triomphantes qui pactisent avec le siècle. Son esprit se complaît dans l'absolu, son tempérament dans la lutte. Pamphlétaire admirable, armé pour la polémique, il s'y donne tout entier.

Berbère converti, il garde toutes les passions, toute l'intransigeance et toute l'indiscipline du Berbère. Avec la fougue qui demeure le trait dominant de son caractère, il défend ses nouvelles convictions jusqu'à son dernier souffle.

Tertullien ne conçoit le Christianisme que d'un point de vue rigoriste. Il se lance aux premiers rangs de la mêlée, encourage les martyrs, réfute les accusations portées contre les chrétiens, défend aux fidèles l'entrée des jeux publics et tout ce qui impose des compromissions avec le siècle.

Il n'oppose pas la raison à la foi et considère les philosophes comme des précurseurs qui ont trahi leur propre impulsion. Sa théologie aborde les plus hauts sujets : l'existence de Dieu, la nature de l'âme, le jugement dernier. Il multiplie les conseils de

la morale et de la discipline intransigeante, censure la coquetterie des femmes dans leur toilette et prône la chasteté. Il martèle de ses coups les Juifs, qui excitent les autorités et le peuple contre les chrétiens, tous les hérétiques et en particulier le peintre Hermogène, qui confond l'éloquence avec le bavardage en soutenant l'éternité de la matière, les marcionistes, qui ne savent pas reconnaître dans le Christ la générosité divine annoncée dans l'Ancien Testament, et Praxéas qui ne sait pas attribuer au Verbe conçu par Dieu l'autonomie qui convient à la Divinité.

Le grec est, à cette époque, la langue pratiquée à Rome ; il est familier aux intellectuels influencés par l'Orient. Mais les Africains tiennent au latin et Tertullien, qui a rédigé en grec certains ouvrages, doit les traduire en latin quand il rentre en sa province.

Ce terrible logicien est barré par sa logique elle-même. Il s'est facilement élevé jusqu'à la quatrième béatitude : « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Et sa passion pour le droit l'a maintenu dans une telle rigueur de justice, qu'elle lui a interdit l'accès au cinquième niveau : « bienheureux les miséricordieux. » C'est un Berbère, il a la passion du droit et il est gêné par les pardons que l'Église accorde aux faibles qui, après avoir fui les persécutions impériales, demandent à rentrer dans la communauté.

Il rencontre le montanisme, secte qui s'en remet plus aux inspirations de ses « voyants » qu'à la sagesse de la Bible. Il y trouve sa voyance sévère, et avec elle il maudit les miséricordes de l'Église. L'intérêt qu'il porte aux visions, aux attitudes extatiques, aux prédictions sur l'imminente fin des temps, lui interdit l'élévation vers les béatitudes de la miséricorde, de la pureté fondamentale et de la paix. Ce génie qui pouvait devancer Augustin, s'est arrêté sur la barre du droit.

Il meurt après 220. Mais voyons la puissance de son génie : ses sources sont avant tout la Tradition chrétienne. Bien que la hantise d'une imminente fin du monde lui ait inspiré du mépris pour certaines libertés tout à fait légitimes, comme les secondes noces, l'Église lui garde une incoercible indulgence.

Il défend la religion chrétienne contre le paganisme avec des arguments si efficaces que l'apologétique ne fera que les reprendre au cours des siècles. Il balaie avec majesté les sages et les initiés de son temps avec leurs multiples élucubrations gnostiques. Les prétendus initiés de notre XX[e] siècle, maçonniques et autres, ne le liraient certainement pas sans en tirer un sérieux profit.

Sa véritable originalité réside dans sa langue. Il manie un style direct, brutal, imagé, vibrant comme l'homme même, dont il concrétise l'ardente pensée et la débordante activité. Personne,

en Occident, à la fin du IIe siècle, ne peut rivaliser avec lui pour la puissance de l'éloquence et la richesse de la langue. La littérature latine chrétienne apparaît pour la première fois en 197 avec ses œuvres.

Récemment converti, il écrit cette année-là l'*Ad Nationes* et *l'Apologétique*, puis l'*Adversus Judaeos* entre 200 et 206 et, à la fin de 212, *l'Ad Scapulum.*

L'Ad Nationes et, son livre fondamental, l'*Apologétique*, défendent la même thèse. Le premier est destiné au grand public, le second aux gouverneurs des provinces. Le premier repousse les griefs des païens contre le christianisme, les rétorque contre la religion païenne. Le second montre l'illégalité des persécutions.

Dans l'*Ad scapulum*, on retrouve quelques thèmes de l'*Apologétique* avec un accent plus impérieux.

De toutes ses œuvres théologiques, les plus importantes sont :
— le traité *De la Prescription*, contre les hérétiques,
— les 5 livres *Contre Marcion*, œuvre de controverse vigoureuse,
— le livre *Contre Praxéas*,
et de nombreux traités de Morale.

Tertullien a abordé les sujets philosophiques et religieux les plus délicats, et il les traite en profondeur. Il n'est pas gêné de recueillir l'héritage de Platon et des stoïciens et d'en juger, car il pratique aussi aisément le grec que le latin. Il sait donc reprendre leur définition de l'homme « animal capable d'intelligence et de science », mais il l'explicitera en avançant sur Aristote lui-même.

Philosophe, il a cette éminente audace de détrôner la raison, qui est la reine des philosophes. Il écrit en effet que la force de l'esprit n'est pas dans la raison, mais dans l'âme qui régit en maîtresse et l'esprit et la vie (P.L. II 771 A). Pour Platon, le premier philosophe spiritualiste, l'âme humaine est un esprit mal à l'aise dans un corps. Tertullien veut l'âme maîtresse du corps qu'elle refait. Il combat de même Aristote qui faisait de la raison un principe tombé d'un monde étranger, et enté sur l'animal humain pour le gouverner. Le philosophe africain impose, avec le sens commun, que la personnalité d'un homme n'est pas un apport étranger, elle jaillit de son principe propre : la substance de son âme qui règne sur la vie de son corps, de sa raison et de son esprit (P.L. II 667 A).

Philosophe chrétien, il approfondit l'anthropologie des Pères de l'Église. Saint Irénée, fidèle disciple de saint Jean l'Évangéliste, a enseigné la liberté de l'homme et son droit qu'il peut engager dans la voie de Dieu, ou hélas contre lui. Tertullien fait du droit personnel un absolu, élément essentiel de la substance de l'âme et, en se référant à la Génèse, il enseigne que l'homme a été crée à l'image de Dieu, puis il précise que le trait par

lequel l'homme ressemble le plus à Dieu, souverain de lui-même, est la souveraineté qu'il en a reçue en sa substance (P.L. II 290B-291B). Il s'en prend justement à Aristote. Le philosophe antique plaçait le pouvoir légitime de l'homme dans l'intelligence. Après Voltaire, Sartre place le pouvoir légitime de la personne dans la liberté. Intelligence, liberté, sont des facultés bien fluctuantes du tronc humain. Notre Berbère place le droit qui émane d'un homme à la racine de son être, dans sa substance. Pour corriger l'affirmation platonicienne : « je suis ma pensée », bien avant la fantaisie du XVIIIe siècle : « je suis ma liberté », Tertullien a dit : « je suis souverain de moi-même à l'image du Dieu souverain. »

Ce Berbère éveille l'âme de l'Occident, il utilise la science juridique, en initié qui en connaît tous les ravages. De l'entière maîtrise substantielle d'une personne, il conclut en effet à une telle maîtrise sur ses bonnes actions, qu'elle impose à quiconque d'en reconnaître la valeur (P.L. II 292B). C'est la raison pour laquelle « Dieu devient notre débiteur » et qu'il donne à ses fils « leur récompense comme un père. »

Il voit le fidèle porter son droit jusqu'au paradis et, comme toute l'Église d'Afrique du Nord, il demande aux martyrs d'intercéder pour les chrétiens épargnés par les tortionnaires.

Ne nous perdons pas en théologie. On ne peut cependant négliger le rôle de Tertullien dans l'élaboration de la science chrétienne en Occident. Il a forgé un vocabulaire occidental pour présenter les problèmes ardus de la divinité. Il a redit que Dieu est unique, que s'il n'est pas unique il n'existe pas, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ou qu'il n'y en a pas du tout.

Pour expliquer que seule l'intelligence de Dieu s'est faite homme, il a recouru à l'autonomie juridique qui caractérisait certaines personnes. Et il a pris le mot personne qui distingue la triple responsabilité de Dieu comme puissant, comme intelligent et comme miséricordieux. L'Évangile parle des trois rôles autonomes de l'unique divinité, Tertullien le fait redire à notre Occident par la formule : un seul Dieu en trois personnes.

Avec la même aisance, il exprime la foi de l'Église apostolique : « Le Verbe appelé Fils de Dieu s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie, il a revêtu la personne de Jésus-Christ. » C'est à un Berbère que l'Occident doit de s'exprimer clairement sur les révélations de Dieu, car il est « le grand artisan qui le premier a donné son aspect et son cachet propre à la théologie latine. » (Tixeront).

Tertullien est un artisan de notre Occident. Il a défini la personne humaine et son droit mieux que les représentants de la philosophie grecque, mieux que Cicéron et que Sénèque. Et aucun penseur profane n'a su l'égaler, même pas notre Pascal. Ne parlons pas des lumières enfumées du 18e siècle. Aucun au-

teur n'a vu, aussi belle que Tertullien, la majesté de la personne humaine.

Quand un professeur éminent veut célébrer le maintien de la civilisation au début de notre ère, il se plaît à écrire : « les juristes ne manquent pas parmi les chrétiens de la fin du second siècle au IVe siècle commençant ». Tertullien, Cyprien, Arnobe et Lactance sont des noms qui émergent et, serait-ce inventer que d'ajouter : ces quatre auteurs sont tous Berbères et le premier est Tertullien.

Puisse notre Occident déclinant se ranimer à la lueur de ce grand Berbère chrétien.

MINUCIUS FELIX

Contemporain de la mort de Tertullien, son compatriote, et de la naissance de saint Cyprien, avocat, écrivain modeste, mais plein de charme, d'humour et de sagesse, il écrit un seul ouvrage : *l'Octavius.*

Parmi les anciens apologistes, Minucius Félix nous apparaît le dernier par la date, mais l'un des premiers par le charme du style.

L'*Octavius* nous met pour la première fois en face d'un texte latin. A ce propos le pape Victor est sans doute le premier auteur chrétien de langue latine, mais ses écrits ne parviendront pas jusqu'à nous. Les Actes des martyrs scillitains ouvrent pour nous la littérature chrétienne latine et le premier libre en est l'*Apologétique* de Tertullien, ou l'*Octavius,* selon la position que l'on prend dans le débat sur l'antériorité réciproque de ces deux livres.

Rédigé à l'usage des beaux esprits, c'est un dialogue dans lequel un chrétien, Octavius, réfute les vieilles objections portées contre le christiannisme. Il finit par convaincre son interlocuteur.

Deux amis se rencontrent à Rome, Octavius Januarius, avocat exerçant en Afrique, et Minucius. Profitant des vacances des tribunaux, ils se rendent à Ostie et emmènent un ami païen, Caecilius, originaire de Numidie qui, selon l'usage, salue par l'envoi d'un baiser une statue de Sérapis. La discussion s'engage entre Caecilius, défenseur du paganisme, philosophe académicien, qui se fait l'écho de toutes les calomnies lancées contre tous les chrétiens, et Octavius dont les arguments convertissent son ami.

Ce petit traité est donc une introduction à la foi, et un témoignage du zèle des Berbères à convertir un païen. Certes, on n'y trouve pas la vigueur et l'originalité de Tertullien, mais face au réquisitoire de Caecilius, vigoureux et brutal, le plaidoyer d'Octavius montre la beauté morale, si simple et si sincère, du christianisme. On comprend que la séduction en soit décisive.

PREMIÈRES PERSÉCUTIONS

Les Martyrs de Scilli

Sous l'empereur Commode, le 17 juillet 180, douze martyrs signent de leur sang l'acte de naissance historique de l'Église africaine. Décapités pour avoir refusé de renier leur foi et de revenir aux usages romains, les martyrs de Scilli sont les premiers de l'Église d'Afrique.

Persécution de Septime Sévère (200-203 et 211-213)

Selon Tertullien, cette persécution fut générale en Afrique.

L'empereur ne semble d'abord pas mal disposé à l'égard des chrétiens, du début de son règne (193) jusque vers 200. Appelé en Orient en 197, par la guerre contre les Parthes, Septime Sévère décide, à son retour, d'arrêter le prosélytisme chrétien. L'application de l'édit qu'il promulgue alors ne dure pas, mais désorganise l'école d'Alexandrie, centre célèbre entre tous pour son enseignement religieux. Son chef, Clément, est obligé de s'éloigner, des chrétiens subissent le martyre, et la persécution gagne l'Afrique où elle fait des victimes.

Après une demi-trêve, la persécution se rallume, plus terrible encore, sous le proconsulat de Scapula (211-213). C'est alors que Tertullien tente de l'arrêter par sa lettre à Scapula, mais elle redouble de cruautés pour s'apaiser cependant avant la fin de ce proconsulat.

Parmi les victimes, citons saint Maville — saints Laurentin, Ygnace et Célerine, parents du Diacre Célerin qui recevra la couronne du martyre vers 280 — et en particulier saintes Perpétue et Félicité. Perpétue est de naissance distinguée, mariée à un homme de condition. Felicité est son esclave. Arrêtées au début de 203, avec d'autres jeunes catéchumènes, à Thuburbo Minus où elles étaient nées, leur martyre a lieu à Carthage où, avec leurs compagnons, on les livre aux bêtes avant de les achever par le glaive (7 mars 203).

Les saints martyrs scillitains

Nous les avons cités, mais ils méritent de retenir encore notre attention, puisque leur martyre est l'acte de naissance officiel

de l'Église d'Afrique. En effet, tous sont d'authentiques africains, et non pas des membres d'une communauté d'orientaux immigrés dans la province, comme ce fut le cas des premiers martyrs de Gaule, mis à mort à Lyon, en 177, qui étaient originaires d'Asie et de Phrygie.

Ils se nomment Speratus, Nartzalus, Cittinus, Veturius, Felix, Aquilinus, Laetantius, Januaria, Generosa, Vestia, Donata et Secunda. Il viennent de faire leur profession de christianisme lorsqu'un arrêt du préfet Saturnin les jette en prison.

Cela se passe à Scilli, dans la partie de la Numidie dépendant de la province Proconsulaire (Tunisie), le 17 juillet 180, sous l'empereur Commode, triste fils de Marc Aurèle. Le récit de leur condamnation — une de ces vénérables pièces que l'on conservait dans les communautés chrétiennes comme un trésor, dans un coffre à côté de l'Évangile et des Épîtres — fera partie des rares documents qui survivront aux persécutions.

Presens et Claudianus sont consuls lorsque comparaissent les prisonniers devant le tribunal de Carthage. Le proconsul Saturnin leur offre l'indulgence de l'empereur s'ils reviennent « à un bon esprit ». Speratus précise que ses compagnons et lui honorent l'empereur, Saturnin explique alors la simplicité de la religion romaine : jurer par le génie de l'empereur, et les invite à en faire autant.

Donata intervient : « Nous rendons à César l'honneur dû à César, nous craignons Dieu seul. » Et, l'un après l'autre, chacun des prévenus déclare : « Je suis chrétien. » Saturnin leur offre un délai pour réfléchir. Speratus répond : « Dans une cause si juste, pas besoin de réflexion. » Le proconsul lit la sentence sur la tablette : « Ils ont avoué qu'ils vivent en chrétiens, on leur a donné la faculté de revenir aux usages romains, comme ils ont persévéré dans leur obstination, ils sont condamnés à mourir par l'épée. » Ils sont cloués à des poteaux et ensuite décapités.

Des reliques des Scillitains viendront de Carthage à Lyon, en passant par Arles, au IXe siècle.

VII

LA PUISSANCE ROMAINE SE DÉSAGRÈGE
(244 – 429)

La civilisation romaine ne parvient pas à s'infiltrer dans les ilots montagneux du Maghreb. Dans l'Aurès, les Kabylies, les Bibans, le Dahra, l'Ouarsenis, le Tessala et le Rif, les Berbères conservent leurs coutumes, ne renonçant ni à leur langue, ni à leur outillage, ni à leurs pratiques funéraires.

Ces pasteurs faméliques, vivant surtout de leurs troupeaux, jettent des regards d'envie sur les riches terres de la plaine. Seule la IIIe légion qui assure la police, avec des contingents auxiliaires, les empêche de descendre razzier les récoltes des sédentaires.

Lorsque craque l'armature romaine, laissant voir combien superficielle est la romanisation, les Berbères, même romanisés, aspirent à secouer le tutelle du maître. Autour des montagnards qui déclenchent des révoltes, une opposition armée se cristallise et menace de gagner toute l'Afrique, à l'exception de la Proconsulaire, où l'urbanisation rend difficile les soulèvements de paysans.

La proclamation des Gordiens (238), qui mêle l'Afrique aux compétitions impériales, marque la naissance d'une époque de troubles profonds. Le majestueux édifice d'Auguste se révèle fragile. Un régime politique qui ne repose pas sur une constitution, mais sur la volonté de l'armée qui le soutient, doit aboutir au triomphe de la soldatesque. L'Africain Septime Sévère retarde la débâcle, mais après lui l'Empire devient une dictature militaire. Chaque armée se reconnaît apte à nommer des empereurs. L'élu lance alors ses troupes contres les armées rivales, mais craint à son tour de nouveaux compétiteurs ou le poignard des assassins.

Dès la fin du IIe siècle une crise économique s'ajoute à la crise politique. La raréfaction de l'or entraîne une diminution de la frappe des monnaies. L'instabilité et la hausse des prix,

que Dioclétien essaye vainement de fixer, amènent à substituer l'impôt en nature à l'impôt en argent. Or, le système de l'annone impose des transports longs et onéreux et des complications administratives. A partir de Valentinien 1er les propriétaires ne peuvent contraindre les colons au paiement en argent, les soldes des fonctionnaires et des soldats sont versées en nature, pour les assurer on a recours à des réquisitions qui écrasent les populations.

Des empereurs énergiques, Aurélien (270-275), Dioclétien (284-305), Constantin (305-337) essayent d'enrayer la décadence par des réformes administratives ou financières. Pourtant l'Empire ne peut être sauvé. En dépit de la prospérité et de l'ordre apparents, l'organisation économique reste incohérente.

L'agriculture exige beaucoup de bras et rapporte peu, l'aristocratie souvent paresseuse et gaspilleuse, engage de folles dépenses qui tarissent le numéraire alors que l'or s'épuise.

Au IIIe siècle, des troubles politiques précipitent la ruine d'un monde dont l'économie est chancelante, et la prospérité apparente sombre en quelques années.

Dès le règne de Sévère Alexandre, des soulèvements berbères se produisent et ne cessent plus. En 253, l'insurrection s'étend à la Numidie et à la Maurétanie Césarienne. Les indigènes sont sans doute au courant des luttes entre l'empereur Valérien et son rival Emilien, originaire d'Afrique où il garde des partisans, ainsi que des attaques des Perses, des Germains et des Goths sur les frontières de l'Empire. La crise générale leur apparaît sous la forme d'un relâchement de l'autorité. Les révoltes ont moins le caractère d'une haine de race que d'une lutte de classes. Les paysans s'attaquent aux Romains, mais aussi aux Berbères romanisés dont ils pillent les terres.

— la Proconsulaire divisée en trois : Tripolitaine, Byzacène, Proconsulaire ou Zeugitane,
— la Numidie coupée en deux : Numidie de Cirta au Nord, Numidie militaire au Sud. Vers 313, Constantin réunit à nouveau les deux provinces dont la capitale, Cirta, prend alors le nom de Constantine.
— la Maurétanie orientale, détachée de la Maurétanie Césarienne, devient la Maurétanie Sitifienne. La Tingitane est détachée administrativement de l'Afrique et rattachée au diocèse des Espagnes.

L'armée d'occupation d'Afrique subit des transformations comme toutes celles de l'Empire, et Dioclétien confie à des généraux ou ducs (duces) les commandements enlevés aux gouverneurs.

A la faveur de la crise qui suit l'abdication de Dioclétien et de Maximien (305), le vicaire d'Afrique Domitius Alexander se fait proclamer empereur par ses troupes. Maxence, fils de Maximien, doit faire conquérir l'Afrique par son préfet du prétoire. Les soldats d'Alexander n'offrent qu'une faible résistance. Leur chef est pris et étranglé. Carthage et Cirta sont livrées aux soldats déchaînés. Maxence a beau triompher de la victoire de son subordonné, l'Afrique ne lui pardonne pas les pillages, les incendies et les meurtres.

Au cours de la guerre qui l'oppose à Constantin, Maxence lève de forts contingents maures. Il est battu en 312 non loin de Rome. Son cadavre est repêché du Tibre, et la tête de l'homme que les Africains haïssent est expédiée à Carthage par Constantin.

Les événements qui se succèdent alors ont trop de répercussions sur l'Église d'Afrique, qu'elle soit persécutée avec saint Cyprien ou triomphante avec saint Augustin, pour être séparés de l'histoire même de cette Église. C'est donc à son propos que nous en parlerons.

Pour conclure cette période de désagrégation romaine en Afrique, retenons que la Berbérie, qui semble loin des périls que les Barbares font courir à l'Europe impériale, représente une proie bien tentante. En 410 Alaric équipe une flotte pour transporter le peuple goth en Afrique, mais une tempête la disperse. Six ans après, Wallia, roi des Wisigoths d'Espagne, échoue pour la même raison. Quelques années plus tard la puissance romaine en Afrique s'écroulera devant les Vandales.

L'ÉGLISE D'AFRIQUE SOUFFRANTE ET TRIOMPHANTE

Après la mort de Septime Sévère, le christianisme se développe en paix durant 38 années. Les évêques se réunissent ré-

gulièrement en conciles. Dès 250, l'Église d'Afrique compte environ 150 évêques, beaucoup plus qu'aucun autre pays chrétien d'alors.

Cette Église s'organise solidement sous saint Cyprien, qui monte sur le siège de Carthage vers 248. Deux ans après, une rude besogne s'offre alors à son zèle, car voici qu'éclate la persécution de Decius, qui oblige tous les habitants de l'Empire à témoigner publiquement d'un culte religieux à l'empereur. Ces païens veulent faire honorer Decius comme un dieu. Les catholiques africains s'abstiennent. Hélàs, nombreux sont ceux qui glissent (lapsi), et saint Cyprien en garde une ineffable amertume. Pourtant il autorise leur pardon — certains même n'ont pas trahi, ils se sont fait délivrer une attestation de présence au culte public pour échapper à la police — et en 251 fait adopter son point de vue par les conciles. Tous n'exercent pas cette sagesse, en particulier les fidèles qui avaient été arrêtés, emprisonnés et souvent torturés. La mort de l'empereur a rendu la liberté à ces confesseurs de la foi dont certains deviennent intraitables. Ils ne veulent dans leur cathédrale que des durs et critiquent ouvertement la condescendance de leur primat. Un prêtre, Novatus, les approuve et voici que s'organise une Église rivale. Rome fait sien le point de vue de Cyprien. Partout, et surtout en Afrique, on traque ces schismatiques, bientôt réduits à un petit groupe.

En 255, c'est le débat sur le baptême administré par les hérétiques que l'Église d'Afrique considère comme nul, alors que Rome le reconnaît valable. Cyprien, appuyé par le concile de Carthage, engage alors une polémique avec le Pape Étienne 1er. La mort du Pape évite une rupture, et il faudra attendre le concile d'Arles en 314, sous Constantin, pour que les Africains abandonnent leurs coutumes. Un des leurs, le saint pape Milciade, est alors à la tête de l'Église.

En 258 éclate une nouvelle persécution. L'empereur Valérien veut paralyser l'Église en la frappant dans ses chefs et dans ses biens. Le 14 septembre de la même année, accompagné par les chrétiens venus en foule, saint Cyprien marche fermement au supplice. Après 40 années de concorde entre l'État et l'Église, Dioclétien décide de fortifier le civisme par un retour aux religions nationales. Il impose à l'armée le culte de sa divinité et cette idolâtrie obligatoire amène l'Église à se dresser contre l'État. Des chrétiens refusent de continuer à servir dans l'armée. Les Berbères Maximilianus, Marcellus, et de nombreux autres encore, reçoivent la palme du martyre, acceptant la mort plutôt que de trahir le Dieu unique.

Lorsque l'Empire fera la paix avec l'Église, au concile d'Arles en 314, la question de l'antimilitarisme sera si importante que Constantin fera prescrire que tout soldat qui jette ses armes en temps de paix, est excommunié.

Au cours de la persécution de Dioclétien (303), qu'aggravent ses successeurs, et qui est la plus sanglante subie par la chrétienté, une riche littérature martyrologique naît et se développe. Deux écrivains d'Afrique, Arnobe et Lactance, attaquent publiquement les païens sans être toutefois inquiétés.

Au moment où la persécution de Dioclétien provoque le schisme donatiste, l'Église d'Afrique a acquis, par son développement, un prestige considérable dans toute la chrétienté. Elle est organisée en six provinces ecclésiastiques, correspondant à peu près aux six provinces civiles de Constantin. L'évêque de Carthage exerce son contrôle sur toute l'Afrique.

Dans l'Occident chrétien, une place à part doit être faite à l'Afrique.

SAINT CYPRIEN

Celui qui sera la plus belle figure de l'Église latine du IIIe siècle naît vers 210, en Afrique proconsulaire, probablement à Carthage, dans une famille païenne de la haute bourgeoisie locale jouissant d'une assez grande fortune personnelle. Après des études complètes de rhéteur, il professe, avec éclat, l'éloquence à Carthage. Il subit l'influence d'un prêtre, Caecilius, et vers 245, dégoûté des vanités mondaines, ayant besoin de certitude, il rompt avec les erreurs et les désordres du paganisme, vend ses biens, donne tout ou presque aux pauvres, se dévoue à l'étude des vérités et à la pratique des vertus chrétiennes, fait vœu de continence puis, converti, se fait baptiser. Il occupe alors la majeure partie de son temps à lire assidument la Bible et Tertullien.

Peu après il est prêtre et acquiert une autorité telle qu'on l'envoie dans les conseils épiscopaux. Mettant également ses talents d'écrivain au service de sa foi, il rédige pour un ami, à l'aide de textes bibliques, les arguments en faveur du christianisme, qu'on peut opposer aux Juifs, et un abrégé de morale.

Lorsque meurt l'évêque de Carthage, fin 248, le peuple le force à prendre sa succession et, au début de 249, Caecilius Cyprianus, surnommé Thascius, devient ainsi le primat de toute l'Afrique.

Il organise solidement l'Église africaine, avec une remarquable clairvoyance jointe à une grande modération d'esprit, une douceur mais aussi une indomptable fermeté de caractère, et un véritable génie du gouvernement. Il travaille au relèvement de la discipline ecclésiastique et à la réforme des mœurs.

Voici qu'en 250 éclate la persécution de Dèce. Tous les ha-

bitants de l'Empire doivent témoigner publiquement de leur civisme et il faut des âmes bien trempées pour risquer la mort en se refusant aux apostasies que les commissions locales tentent d'obtenir par tous les moyens. Hélàs ! nombreux sont les renégats et saint Cyprien le constate avec une ineffable amertume.

Alors, l'évêque de Carthage a cette humilité, ce courage même : il se sait plus utile, vivant, à sa communauté, et il se réfugie dans les environs de la ville pour pouvoir, du fond de sa retraite, surveiller et administrer son Église. Certes le proconsul peut facilement découvrir cet asile, où affluent les visites et d'où part, vers les fidèles, une abondante correspondance, mais il se contente de confisquer ses biens et de le proscrire. Cette absence de quinze mois à l'heure du péril (janvier 250 à Pâques 251), au nom d'une discipline qui interdit de courir au-devant du martyre, sans cependant recommander de fuir, trouve de sévères censeurs dans l'Église, à Carthage et aussi à Rome. Loin de demeurer inactif dans sa retraite, Cyprien s'occupe des prisonniers, des pauvres, des confesseurs victimes de la persécution et surtout de cette redoutable question des *lapsi* qui demandent à rentrer dans la communion des fidèles.

Le déclin de la persécution donne naissance dans l'Église à deux partis : ceux qui sont restés debout rejettent les *lapsi,* se rangent derrière Novatien, et ceux, dont Félicissimus est à Carthage le chef nominal, qui s'élèvent contre le rigorisme de Cyprien.

Selon la tradition, l'apostasie doit entraîner une pénitence perpétuelle, mais le nombre des coupables est tel, qu'il faut bien transiger avec les principes. Cyprien se hasarde à rentrer à Carthage, tente d'abord de gagner du temps, en laissant se prolonger la pénitence jusqu'au jour où un synode pourrait, après la fin des persécutions, prendre des décisions fermes. Mais les événements débordent bien vite cette politique d'attente, car les *lapsi* trouvent des prêtres pour leur donner la communion sans délai, d'autres ont recours à des martyrs ou des confesseurs, qui leur remettent des billets de réconciliation, et somment les évêques de les réintégrer parmi les fidèles.

Ainsi, au mépris de la discipline et de la hiérarchie, ces confesseurs opposent à l'autorité de l'Église un droit nouveau fondé sur les sacrifices consentis à leur croyance. Ceux qui souffrent dans leur chair pour le Christ, se jugent aptes à pardonner aux pêcheurs, envers qui ils se montrent plus pitoyables que l'évêque. Cette alliance des extrêmistes et des opportunistes rend difficile une solution. Cyprien doit lâcher du lest, il autorise le pardon des *lapsi* qui ont souffert des épreuves pour la foi chrétienne après leur chute et de ceux qui, au prix de pieuses ruses, ont sû éviter l'apostasie publique, mais il concentre son intransigeance sur ceux qui ont sacrifié.

Cyprien fait alors adopter son point de vue par les conciles, mais se heurte à une forte opposition et doit excommunier cinq prêtres rebelles et un diacre. Le plus ardent des prêtres, Novatus, organise une Église rivale et se rend à Rome pour mener une vigoureuse campagne contre Cyprien à l'occasion des élections pontificales. Le parti des confesseurs ne parvient pas à faire élire son candidat, un prêtre de grand talent nommé Novatianus, contre Cornélius à qui l'évêque de Carthage se rallie et qu'il soutient de sa plume. Réduits au schisme, les Novatianistes sont amenés à abandonner l'indulgence de leurs points de vue primitifs. Quand un concile de Carthage accepte de réconcilier tous les *lapsi* repentants au moins à l'heure de leur mort, et d'admettre même les clercs renégats à la pénitence, il se font les champions de la discipline intransigeante. L'Église, qui a adopté le point de vue de Cyprien, traque les schismatiques, en particulier ceux d'Afrique où ils ne conservent dans la métropole qu'un petit noyau de fidèles dirigés par un évêque. L'attitude de l'évêque de Carthage lors de l'affaire des *lapsi* et de la lutte contre les partisans de Novatus, puis de Novatianus, lui vaut naturellement les critiques de tous ceux qu'indispose la modération. Par sa fermeté, son tact, son sang froid, ses habiles concessions, Cyprien rend la paix à la chrétienté de Carthage.

Pendant l'été 252, une peste terrible décime surtout Carthage. Gallus prescrit alors des sacrifices, déchaînant de nouveau les haines populaires contre les chrétiens. A Rome, l'ami de Cyprien, le pape Corneille, va mourir en exil (juin 253). En octobre de la même année, Gallus est renversé par Valérien. La persécution cesse. Cyprien qui a fait montre de sa bravoure et de sa charité durant l'épidémie, profite de ce répit pour instruire son peuple, rétablir et fortifier la discipline ecclésiastique. Son rôle et son prestige vont grandissant. Il intervient dans les affaires des Églises de Gaule, d'Espagne, même à Rome on aperçoit sa main. Sous son épiscopat sept conciles se tiennent à Carthage entre 249 et 256.

En 255, s'engage le grave débat sur le baptême conféré par les hérétiques. En Afrique, on le tenait pour nul, on rebaptisait les convertis et Cyprien regardait cet usage comme légitime. A Rome, on le reconnaissait valable et on se bornait à imposer les mains aux néophytes pour attirer sur eux le Saint-Esprit. Appuyé par les trois conciles de Carthage (automne 255 — printemps et 1er septembre 256) Cyprien engage, sur un ton particulièrement aigre, une polémique avec le pape Étienne 1er qui condamne la coutume africaine au nom de la tradition des apôtres. Cyprien demeure inébranlable dans sa conviction. La querelle menace d'aboutir à une rupture entre les deux Églises, mais cette triste situation se dénoue à la mort du Pape (2 août

257) et les relations reprennent entre le nouveau pape Sixte II et Cyprien. Les Africains n'abandonneront cependant leurs coutumes qu'au concile d'Arles, en 314, sous Constantin.

Peu après la mort du pape Étienne une nouvelle persécution éclate : celle de Valérien. Pour paralyser les Églises, l'empereur frappe les chefs et confisque les biens, sans montrer toutefois beaucoup de vigueur et de méthode. Cyprien est seulement invité à quitter Carthage pour Curubis, sur la côte orientale du cap Bon, en septembre 257, où il continue à recevoir de fréquentes visites. Rentré à Carthage au bout d'un an, Cyprien apprend que Valérien ordonne la mise à mort des évêques, prêtres et diacres. Alors, avide de martyre, il repousse l'asile que lui proposent des aristocrates, mais il se cache pour ne pas comparaître à Utique où il est convoqué car, écrit-il à son peuple : « c'est chez vous que je dois confesser le Seigneur et subir le martyre. » Le 6 août le pape Sixte II a été exécuté et le 13 septembre 258 le proconsul, de retour à Carthage, trouve Cyprien dans sa ville et le fait arrêter. Jamais magistrat ne prit moins de précautions pour empêcher un prisonnier de fuir. Lorsque Cyprien se présente devant lui il renvoie, contrairement à l'usage, l'interrogatoire au lendemain. L'évêque loge chez un officier et, chose plus singulière encore, tout le peuple des fidèles est autorisé à se réunir dans la rue de son hôte, appelée Vicus Saturni. Cyprien ordonne alors de veiller sur les vierges. Dans la maison, ses intimes lui tiennent compagnie. Dédaignant de s'évader, l'évêque marche le lendemain, 14 septembre 258, courageusement au supplice.

La foule des chrétiens l'accompagne, à l'arrivée du bourreau, on étend devant le martyr des toiles de lin, des diacres reçoivent sa dalmatique et lui lient les mains, le centurion tremblant peut à peine tenir son épée. Puis on le décapite aux portes de sa ville épiscopale. La nuit venue, à la lueur des cierges et des torches, on le conduit solennellement au milieu des prières et en grand triomphe, jusqu'à sa sépulture. A aucun moment les autorités n'empêchent les chrétiens de Carthage d'honorer leur plus grand martyr.

Premier évêque d'Afrique à recevoir la palme du martyre, Cyprien demeure la plus belle figure de l'Église latine du IIIe siècle. En Afrique son culte est le plus populaire de tous. Son prestige, incomparable par l'éclat de son martyre, l'autorité de son siège, l'ascendant de son âme loyale, haute, souveraine, et son jugement équilibré, s'étendent au monde chrétien tout entier, qui citera son nom tous les jours et partout, dans le Canon de la messe.

Homme d'action, organisateur émérite à l'ascendant considérable, Cyprien est aussi un écrivain, qui conserve de sa formation de rhéteur un souci d'art et d'élégance qu'il manifeste à son insu dans tous ses ouvrages.

Comme Tertullien qu'il admire, il aborde de nombreux sujets : l'apologétique, en protestant avec fougue et esprit contre les calomnies d'un païen et en fixant l'attitude des fidèles aux heures des persécutions, la discipline et la morale, en traitant de l'apostasie et des schismes, en relevant le courage des chrétiens menacés par la peste et en multipliant les instructions pastorales sur les mérites de la virginité offerte à Dieu par les jeunes filles, sur le rôle social de la prière, sur l'obligation des œuvres et des aumônes imposées aux fidèles et sur les mérites qu'elle leur vaut, sur la valeur chrétienne de la patience, et sur les méfaits de l'envie ou de la jalousie.

Ses mérites sont encore plus éclatants dans sa correspondance qui reste, par les documents qu'elle contient, et les faits auxquels elle fait allusion, une des meilleures sources de l'histoire de l'Église au IIIe siècle. Elle nous apporte une vision précise de l'action si variée de Cyprien, elle révèle, plus encore peut-être que son œuvre, un grand écrivain d'une élégance qui fait de lui un classique.

Avant 249, ses premiers ouvrages montrent son désir d'amener les autres à sa foi, et son dernier livre, un recueil d'exhortations au martyre, est composé lors de son exil à Curubis en 257.

SAINT CORNEILLE

Il n'est pas Africain, mais l'Église a voulu unir dans un seul souvenir les deux saints amis, dont le nom figure dans les prières du Canon de la messe et, après avoir cité le pape Corneille à propos de saint Cyprien, nous tenons à lui réserver également une place qui nous permettra de le mieux connaître.

Saint Corneille est élu pape en mars 251. Après un veuvage de quatorze mois, l'Église catholique retrouve un pape. Saint Fabien en effet, victime de l'atroce persécution de Dèce, avait subi le martyre le 20 janvier 250. Depuis, l'empereur avait de nouveau quitté Rome pour la frontière du Danube, où il soutient la guerre contre les Goths et où il périra d'ailleurs en juin.

Les chrétiens de Rome jurent alors de réorganiser la Curie. Ils portent leur prêtre Corneille au souverain pontificat. Leur choix alla vers ce prêtre parce qu'il avait franchi régulièrement les degrés de la cléricature, mais surtout parce qu'il avait assumé ses différents offices avec un zèle et une modestie qui l'aidaient à considérer sagement le repentir des fidèles accusés d'avoir fléchi sous la persécution de l'empereur Dèce.

Rome notifie l'élection à l'Église d'Afrique, la plus remar-

quable des Églises catholiques par l'importance de son épiscopat et par la fréquence de ses conciles.

Un autre prêtre romain, Novatianus, se trouve peu satisfait de cette élection et, à l'instigation d'un prêtre de Carthage, Novatus, ennemi de Cyprien, il envoie lui aussi une lettre à l'Église d'Afrique, mais pour mettre ses évêques en garde contre Corneille, accusé d'avoir acheté un certificat de sacrifice pendant la persécution, et d'avoir communiqué avec des apostats. Le primat de Carthage, saint Cyprien, reçoit donc ces deux documents. Pendant ce temps, Novatianus est sacré par trois évêques et organise une contre-Église.

Saint Cyprien convoque un concile à Carthage, au cours duquel les évêques, refusant de s'en remettre aux différents rapports, décident, avec une grande sagesse, de ne pas se prononcer avant de prendre sur place de plus amples informations. A cet effet, ils envoient deux de leurs collègues à Rome. Vite convaincu de la sainteté de Corneille, Cyprien met alors sa grande influence au service du pape légitime. Luttant ensemble contre les mêmes adversaires, les deux pontifes se lient d'une étroite amitié.

Le concile de Carthage (mars 252), qui réunit plus de 150 évêques, excommunie Novatus et Novatianus. Il définit les conditions imposées aux coupables pour leur réintégration dans l'Église. Leurs décisions, envoyées à Rome, sont approuvées par un concile de 60 évêques, et le Pape les expédie à toute la chrétienté comme lois officielles de l'Église. En cette conjoncture dramatique, la sagesse berbère a gouverné l'Église universelle.

Une terrible peste s'abat sur l'empire romain en 252 et le peuple italien accuse les chrétiens d'avoir provoqué la colère des dieux. Alors les policiers arrêtent le pape Corneille, on l'exile à Civita-Vecchia, petit port situé à 60 kilomètres de Rome et il y meurt en juin 253.

Pendant son exil, il a la consolation de recevoir des lettres élogieuses de saint Cyprien qui le félicite de son courage.

L'Église a inscrit dans le Canon de la messe Corneille et Cyprien à la suite des Apôtres dont elle sollicite officiellement chaque jour l'intercession auprès de Dieu.

MILCIADE OU MELQUIADE

Africain de naissance, Milciade est sacré pape le 2 juillet 311. Son prédécesseur, Eusèbe, exilé par l'empereur Maxence en 310 mourut presque aussitôt, mais il fallut attendre la promulgation de l'édit de tolérance de Galère, en avril 311, pour élire un nouveau pape.

Ce pape berbère inaugure son pontificat en recouvrant l'usage

des biens d'Église, confisqués pendant la persécution et il s'emploie donc tout d'abord à assurer la bonne marche des paroisses.

Après la victoire de Constantin, le 28 octobre 312 à la bataille du Pont Milvius, près de Rome, qui coûte la vie à Maxence, l'Empire reste divisé entre Constantin, empereur d'Occident, et Licinius, empereur d'Orient. En 313, avec l'édit de Milan, les deux « augustes » reconnaissent l'Église.

C'est le grand événement du pontificat de Milciade, et aussi l'une des plus importantes révolutions qu'ait connue l'Église. Ignorée ou persécutée pendant trois siècles, elle recouvre d'un coup la liberté complète, et bénéficiera bientôt des faveurs du gouvernement qui lui accordera les privilèges les plus étendus. En un mot, l'État romain adopte officiellement le christianisme.

Le nouvel empereur ne se contente pas seulement de restituer, il décide que le trésor publique contribuera aux constructions d'églises. Premier pape à demeurer au palais du Latran — qui appartenait à l'impératrice Fausta et vient d'être affecté par Constantin à la résidence du pape — il fait commencer la construction de la basilique voisine qui portera le même nom.

En Afrique également, l'empereur se montre d'une générosité insigne à l'égard de l'Église. Dès le début de 313, il ordonne de verser à l'évêque de Carthage, Cécilien, une somme considérable et il lui écrit directement à ce sujet. Il ne s'agit plus là des sentiments d'indifférence tolérante dont certains empereurs ont fait preuve au cours du passé.

La même année, Constantin demande au pape Milciade de juger, conjointement avec des évêques d'Italie et des Gaules, la contestation entre Cécilien de Carthage, que les donatistes accusent de s'être fait consacrer irrégulièrement, et Donat des Cases Noires. Modeste commission d'arbitrage, pour l'empereur, que Milciade, avec une intelligence et une dignité qui sont désormais dans la tradition de l'Église romaine, élargit adroitement en véritable concile. Le 2 octobre 313, trois évêques gaulois et quinze évêques italiens se réunissent donc, sous la présidence du pape, au palais de Latran. Les débats ayant montré l'innocence de Cécilien, Milciade rend la sentence finale en faveur de celui-ci. Le pape combat d'ailleurs énergiquement l'hérésie des donatistes qui déchire l'Afrique.

Parmi les divers décrets liturgiques ou disciplinaires de Milciade, l'un concerne l'interdiction de jeûner le dimanche et le jeudi, et un autre ordonne de porter aux diverses églises de la ville une portion du pain consacré par le pape à sa messe (fermentum). En vrai Berbère, respectueux de la hiérarchie, il entend ainsi rappeler aux évêques leur étroite communion avec le pape, mais aussi leur dépendance du pouvoir pontifical.

D'autres écrits concernent la munificence de l'empereur envers l'Église, les « causes » des évêques, et un décret relatif aux sé-

pultures. Nombreux hélàs sont ceux qui seront détruits au cours des siècles !

Milciade meurt le 10 janvier 314 et son corps est enseveli au cimetière de Calliste dans une salle proche de la célèbre crypte des papes du IIIᵉ siècle, et que l'on désignera sous le nom de crypte de Milciade.

SAINTE MONIQUE

Monique naît en 332 dans une pieuse famille d'Afrique et reçoit une très bonne éducation. Élevée durement, selon la mode d'alors, elle montre dès ses premières années une très grande foi qu'elle doit sans doute aux leçons de ses parents, chrétiens catholiques depuis plusieurs générations et gens obstinés dans leur conviction, mais surtout aux exhortations d'une vieille servante, dont elle parle toujours avec tendresse et reconnaissance, qui tient, dans la famille de ses maîtres, une place respectée de toute la domesticité.

A 17 ou 18 ans, on la marie à Patricius qui est plus que quadragénaire. Sans doute ne connaît-il pas la jeune fille, ce sont les deux mères qui, avec beaucoup de politesse et de formules cérémonieuses, décident du mariage, parce que la chose leur paraît raisonnable et pleine de convenance. Voici donc unis ces deux êtres qui se ressemblent si peu.

Patricius est païen. Assez beau type d'Africain romanisé, il appartient au conseil municipal de Thagaste. Il a des vignes, des vergers, et sans être riche, entretient un certain train de maison. Il chasse, monte à cheval, parade à l'occasion, surveille ses métayers et ses esclaves agricoles, conclut des marchés où triomphe l'astuce africaine. Parfois des colères furibondes emportent cet homme indolent qui se laisse vivre. Violent et brutal, dans ces moments-là il frappe en aveugle. Ce sont les mœurs de l'époque, mœurs africaines surtout, et fort heureusement la dignité et la douceur de chrétienne de Monique l'incitent à un certain respect. Il n'est pas non plus un scrupuleux observateur de la foi conjugale.

De cette union naît également un fils, Navigius, qui se convertira avec Augustin, et une fille qui mourra en 424 religieuse et supérieure d'un monastère non loin d'Hippone. Mais leur physionomie disparaît dans le rayonnement du grand frère.

Monique, lors de son mariage, est une fille réservée, exacte à remplir ses devoirs religieux, un peu rigoriste même, exagérant l'austérité chrétienne, en haine de toutes les brutalités et de tout le relâchement que le paganisme autorise. Néanmoins elle a du tact, de la souplesse, un sens pratique dont elle donne maintes preuves dans l'éducation de son fils Augustin.

Sans doute son caractère choque d'abord son mari. De plus Monique sort fréquemment pour assister aux offices, visiter les pauvres, distribuer des aumônes. Il y a les jeûnes, les veillées nocturnes à la basilique aux vigiles des fêtes, empêchement fâcheux pour un mari païen qui veut donner à dîner précisément ces jours-là. Le dimanche Monique se rend au cimetière et, assise auprès de la tombe de quelque martyr avec des amies, elle mange et boit pieusement. Augustin, devenu évêque, aura bien du mal à deshabituer ses ouailles de ces occasions de ripailles païennes facilitées aux chrétiens.

Cependant Monique sait organiser sa maison et sert son mari comme son maître. Patricius ne tarde pas à rendre hommage aux qualités d'une femme qu'il aime à force de la respecter et de l'admirer et, malgré tout ce qui les sépare, il est un mari heureux. Avec patience, douceur, Monique finit par amener à Dieu ce mari irascible certes, mais d'un naturel bienveillant. Il meurt vers 371, l'année qui suit son baptême.

Nous reviendrons sur Monique en parlant de son illustre fils qui lui fera verser bien des larmes, lorsqu'après une enfance remplie de promesses, Augustin s'abandonne dès seize ans au courant impétueux de ses passions. Pendant bien des années elle prie, et enfin, ayant rejoint son fils à Milan, est témoin de ses dernières hésitations et de ses dernières luttes, puis de sa conversion.

Alors qu'avec Augustin elle songe à regagner l'Afrique et séjourne à Ostie, Monique est saisie par la fièvre et meurt le neuvième jour de sa maladie en 387. Jusqu'en 1430 ses restes demeurent à Ostie, puis le pape Martin V les fait transférer à Rome, dans l'église Saint-Augustin.

SAINT AUGUSTIN

Le Catéchumène d'Afrique

Le 13 novembre 354, à Thagaste (Souk-Ahras) en Numidie proconsulaire, se produit un grand événement, qui passe cependant presque inaperçu pour les habitants de la petite ville : la naissance d'Augustin, fils de Monique et de Patricius.

L'enfant, né d'une mère chrétienne et d'un père encore païen, n'est pas baptisé en naissant, selon la coutume d'alors dans l'Église et en particulier dans celle d'Afrique, mais on l'inscrit parmi les catéchumènes sous les noms d'Aurélius Augustinus.

Il n'aime qu'à jouer, pourtant fort intelligent, il goûte peu l'étude, fréquente avec sa mère l'église de Thagaste et la religion germe doucement en lui. Augustin tombe malade, on croît

qu'il va mourir, alors on s'empresse déjà pour lui faire administrer le baptême lorsque subitement l'enfant se rétablit.

Il déteste l'école car, chez le maître primaire où on l'envoie, il ne peut s'astreindre aux lenteurs des méthodes d'enseignement. Les leçons ne sont pas adaptées à la vivacité de son intelligence. Enfin on comprend que les écoles de Thagaste sont insuffisantes pour cet enfant de belle espérance et ses parents décident de lui faire poursuivre ses études dans une ville voisine, la vieille cité numide de Madaure, patrie du poète Apulée. Étudiant en littérature, il devient virtuose de la langue latine. Virgile lui ouvre un monde enchanteur de beauté et de passion, mais il approche de sa seizième année et, lorsqu'il revient chez ses parents parce que les grammairiens de Madaure ne savent plus rien lui apprendre, il rapporte le renom d'un brillant élève mais aussi celui d'un franc païen. Augustin ne se donne jamais à moitié, il excelle dans les débauches et oublie son avenir. Mais Monique et Patricius y songent, déjà la mère prie pour ce fils dont l'âme s'éloigne de Dieu, et ils décident d'envoyer l'étudiant désœuvré terminer ses études à Carthage en 370.

Suprême promotion pour le jeune provincial sensible et passionné qui se transforme vite hélàs en sensuel avide. Livré à lui-même, n'ayant personne pour le conseiller et le diriger, si ce n'est ce Romanianus son compatriote qui l'héberge sans être pour lui un mentor bien sérieux, assoiffé de sciences et de renommée, mais encore plus d'amour et d'émotions sentimentales, Augustin est une proie facile pour Carthage, la ville voluptueuse, pleine de séductions pour l'esprit et les sens. Malgrè cela, conscient des sacrifices que font ses parents pour lui permettre de parfaire ses études et d'assurer son avenir, il se met au travail.

Son extraordinaire facilité le fait vite émerger parmi ces condisciples. Dans l'école du rhéteur dont il suit les cours, il est non seulement le premier, mais aussi le chef de ses camarades. Il prime en tout.

Ayant parcouru tout le cycle scolaire : rhétorique, dialectique, géométrie, musique et mathématiques, il compte faire ses études de droit et entrer au barreau, chemin de la richesse et des honneurs pour un jeune homme bien doué. Malheureusement pour lui son père meurt et son avenir se trouve remis en question. Mais Monique, obstinée dans ses projets ambitieux pour son fils, parvient à triompher des difficultés et continue à assurer la pension d'Augustin. Tranquilisé sur son sort, celui-ci reprend alors sa vie studieuse et dissipée.

A dix huit ans, il se lie avec le jeune Alype, le futur évêque de Thagaste, étudie en autodidacte la philosophie et la sagesse en lisant *l'Hortensius* de Cicéron. La Bible l'attire, mais il rejette bientôt ce livre ingrat au dilettante et, de plus, gâté par la mauvaise qualité du latin. Le salut serait-il dans le Manichéisme ? Cette doctrine qui vénère le Christ et l'Esprit Saint lui plaît par sa conception simpliste du monde selon deux principes : un bon et un mauvais, et par des aperçus séduisants et prometteurs. De plus, la hiérarchie manichéenne est très indulgente pour les mœurs des simples « auditeurs » comme Augustin.

Enfin, il accède au grand bonheur auquel il soupire depuis si longtemps : il aime et il est aimé. Mais ces premières amours d'Augustin sont trop ardentes pour durer. Comme les subsides de Monique sont forcément parcimonieux, il écrit des vers pour des concours poétiques, donne des leçons à des condisciples moins avancés et s'ingénie à grossir sa petite bourse d'étudiant.

Il aime l'amitié comme l'amour, vit avec ses amis dans une familiarité de tous les instants, dans une ferveur et une exaltation continuelles. Il mène la vie païenne dans ce qu'elle a de meilleur et de plus doux.

A vingt ans, il a terminé ses études de rhétorique et c'est le moment de choisir une carrière. Les désirs de sa famille, les conseils de ses maîtres, et aussi son ambition, le poussent vers le barreau. Soudain ses projets d'avenir se modifient et, au moment où tout semble lui sourire, il renonce non seulement à la profession d'avocat, mais abandonne Carthage pour rentrer dans son petit municipe natal. Sans doute le besoin de gagner sa vie s'impose, et son protecteur Romanianus, qui l'appelle à Thagaste pour être le précepteur de son fils, lui demande d'y ouvrir une école de grammairien.

L'accueil de sa mère le déconcerte. Monique, depuis son veuvage, s'est singulièrement avancée dans les voies de la perfection chrétienne et elle ne se montre pas satisfaite des allures émancipées de son fils. De plus, il a pris une concubine, et il se vante bien haut d'être manichéen. Considérant que, non content de se perdre, Augustin met en danger les autres, Monique interdit à son fils de partager ses repas et de dormir sous son toit. Alors il s'installe chez Romanianus et l'hospitalité fastueuse qu'il y reçoit le console vite d'être exilé de la maison paternelle. Enfin, l'orgueil de vivre dans la familiarité du chef de la municipalité de Thagaste est, pour un jeune homme vaniteux, une très abondante compensation.

Pendant que Monique s'afflige et demande à Dieu de l'arracher à ses erreurs, Augustin mène une vie de délices chez Romanianus. Malgré tout, sa mère se repent de l'avoir éloigné, car il risque de se corrompre encore davantage, et elle lui demande de revenir à la maison. Il accepte. Monique supplie un évêque de sa connaissance d'engager une discussion avec son fils, mais la réputation d'Augustin, comme orateur et comme

dialecticien est telle, que le saint homme n'ose pas se mesurer à un si rude jouteur.

Augustin perd un ami follement aimé, cette mort ouvre en lui la source des larmes et bientôt Thagaste lui devient insupportable. Avec son tempérament impulsif et sa mobilité d'humeur, il conçoit le projet d'ouvrir à Carthage une école de rhéteur. Romanianus, qui désire le retenir à Thagaste, se récrie puis cède et, généreusement, assure les frais du voyage.

Augustin passe à Carthage neuf ans qu'il gaspille en obscures besognes et disputes stériles. Tout d'abord aux prises avec des difficultés matérielles, car il lui faut aider les siens, vivre, faire vivre non seulement sa maîtresse mais encore son enfant Adéodat, il parvient cependant assez vite à avoir des élèves. Alype qui a suivi ses leçons à Thagaste est aussi son élève à Carthage. Il convertit tout le monde dans son entourage, tous ses amis deviennent manichéens : Alype, Nébride, Hororat, Marcianus, car puissant est son charme et profonde surtout la crédulité publique.

Gagner de l'argent et augmenter sa réputation, voilà les soucis majeurs d'Augustin. Il remporte le prix de poésie dramatique, compose, par ambition littéraire, un traité d'esthétique, « sur le Beau et le Convenable », qu'il dédie à un de ses collègues illustres, le syrien Hiérius, orateur officiel de la ville de Rome. Ce premier livre se perdra hélàs !

Augustin ne possède pas assez sans doute, comme rhéteur, les avantages physiques qui plaisent alors aux païens. De petite taille, il a la voix faible, la poitrine délicate, la gorge souvent prise. Cela le dessert devant les auditoires habitués à toute l'emphase extérieure et à tout l'apparat de l'éloquence romaine. Enfin sa phrase n'étale pas, elle est dépourvue du clinquant, à la mode dans les cercles lettrés et mondains. Le grand public ne lui accorde pas la place qu'il mérite, mais de bons juges apprécient sa valeur, et l'élégance de son style et de ses manières lui ouvre les portes les plus difficiles, celles du proconsul Vindicianus par exemple.

Peu à peu, ses inquiétudes d'esprit le reprennent, il conçoit des doutes de plus en plus précis touchant le Manichéisme, sa liaison lui pèse : voilà neuf ans que dure ce tête à tête. Il a besoin de changer d'air et l'idée lui vient de tenter fortune à Rome, où Alype termine ses études de droit. Il sait que c'est là que se font les réputations littéraires, il rêve de rentrer dans l'enseignement officiel, il pourra alors faire venir auprès de lui sa maîtresse et son enfant. De plus, il ne se sent plus en sûreté à Carthage, Théodose vient d'édicter contre les manichéens des peines sévères. A Rome, où il est inconnu, il se cachera mieux. Les étudiants passent pour y être moins turbulents qu'à Carthage, et c'est aussi une raison de poids pour un professeur qui répugne à faire la police de sa classe.

Son amie s'est résignée à cette séparation qu'il dit momentannée, mais il n'en est pas de même pour sa mère. L'idée seule de Rome, comme celle d'une autre Babylone, épouvante cette Africaine austère. Augustin est le seul amour humain et le principal soutien de la veuve. Monique le conjure, avec des larmes, de rester. Le soir de l'embarquement elle le suit sur le port, Augustin lui a prétendu, pour dépister ses soupçons, qu'il accompagne au bateau un ami qui part. Défiante, elle s'attache à ses pas, la nuit tombe, le navire ne bouge pas, car les marins attendent que la brise se lève pour mettre à la voile. Pas un souffle n'agite l'air, les heures passent, Monique, accablée par la chaleur et la fatigue, défaille. Alors Augustin lui conseille de passer la nuit dans une chapelle du voisinage, puisque le bateau ne lèvera pas l'ancre avant l'aube. Elle se décide, non sans peine, à se reposer dans cette chapelle consacrée à saint Cyprien, le grand martyr et le grand patron de Carthage. Dans la cour qui précède le sanctuaire, Monique s'assied par terre, sous l'amas de ses voiles. Elle prie pour son enfant, supplie Dieu de le lui conserver, puis elle s'endort.

Pendant ce sommeil Augustin est monté sur le navire. Son cœur est lourd de la cruauté qu'il vient de commettre, ses amis essaient de l'égayer, il sourit tristement. Le vent se lève, alors... on part.

En Italie (383-388)

Augustin arrive à Rome, l'automne débute, c'est l'époque des fièvres et des chaleurs dans cette ville cosmopolite où toutes les maladies de l'univers se rencontrent. Il tombe malade. Dans la maison d'un de ses frères manichéen, où il est descendu et qui demeurera son hôte pendant tout son séjour à Rome, on le soigne bien, il guérit et se met en campagne pour recruter des élèves. Ce mauvais début le marque, on ne découvrira jamais un mot d'éloge pour Rome dans ses écrits qui, par contre, ont une certaine complaisance secrète pour Carthage. La vieille rivalité n'est pas éteinte, en bon Carthaginois il n'aime pas Rome. Les élèves qu'il a pû trouver lui permettent de vivre, sinon de faire vivre la femme et l'enfant qu'il a laissés à Carthage. Alype l'aide à se faire connaître, car il occupe une place importante dans l'administration impériale. Hélas ! si les étudiants de Rome sont moins tapageurs que ceux de Carthage, ils ont la déplorable habitude de quitter leurs maîtres sans les payer. Augustin se désespère, une chance s'offre à lui : la municipalité de Milan met au concours une chaire de rhétorique. Il l'obtient et, à l'automne de 384, c'est aux frais de la municipalité milanaise,

et dans les équipages impériaux, qu'il traverse l'Italie pour rejoindre son poste.

Augustin a trente ans, le temps des folies juvéniles est passé, les désillusions et les difficultés de la vie ont mûri son caractère. Dans la seconde capitale de l'Empire d'Occident, et la résidence habituelle de la cour, il devient un homme posé, un fonctionnaire en vue. Depuis longtemps, il n'est plus manichéen de conviction, à Milan la majorité de la population est chrétienne, et la cour, catholique. Alors il est temps de jeter la défroque du manichéisme pour rentrer dans une Église qui le compte encore officiellement parmi ses catéchumènes.

Saint Ambroise est alors l'évêque catholique de Milan ; c'est un personnage considérable, un orateur célèbre à travers tout le monde romain, une véritable puissance politique. Il appartient à une famille illustre, son père a été préfet du prétoire des Gaules, lui-même, avec le titre de consulaire, gourvernait les provinces d'Émilie et de Ligurie lorsque le peuple de Milan le proclama évêque. Du haut de sa chaire épiscopale, il représente toujours la plus haute autorité du pays.

Augustin se préoccupe fort de se concilier ses bonnes grâces et s'empresse, dès son arrivée, d'aller le visiter. Il s'imagine qu'il va se trouver de plain-pied avec ce grand personnage qu'il admire. Or, il est déçu, car Ambroise l'accueille comme une brebis de son troupeau et non comme un orateur de talent. Cependant, il suit ses conférences au peuple sur l'Écriture Sainte et, grâce à la méthode allégorique, les textes deviennent lumineux, dynamiques, entraîneurs. Augustin reçoit les échos de la sagesse grecque par saint Ambroise, qui entretenait son propre christianisme d'après les pères de cette Église. Saint Hilaire de Poitiers, père et docteur de l'Église latine, avait lui-même recueilli les fruits de cette même sagesse en Asie Mineure, lorsque sa lutte contre l'arianisme le fit exiler en Phrygie de 356 à 360.

Maintenant que son avenir est assuré, Augustin rêve de mener une existence paisible et agréable. Il fait venir d'Afrique sa maîtresse et son fils, cet adolescent prometteur qui a déjà su dire que le Créateur n'a aucun intérêt, sinon celui de laisser admirer ses générosités. Sa mère ne tarde pas à le rejoindre et, peu à peu, toute une tribu africaine s'impose à son hospitalité : Navigius, son frère, Rusticus et Lastidianus, ses deux cousins, son ami Alype et aussi Nébride, un autre de ses amis de Carthage. Monique prend la direction morale et matérielle de la maison et devient une paroissienne exemplaire et assidue pour l'évêque Ambroise.

Soudain un drame domestique éclate. Monique — surtout elle — et aussi les amis d'Augustin, remontrent à ce dernier qu'il nuit à sa considération, comme à son avenir, en conservant auprès de lui sa concubine. Pour le mettre en présence du fait accompli, sa mère lui cherche une fiancée, la trouve et, comme Augustin estime en bon fonctionnaire qu'il est temps de se ranger, il laisse faire. Alors la séparation s'impose et la pauvre créature arrachée à son fils, se montre admirable. Elle est chrétienne. Devine-t-elle le sens profond de son sacrifice ? Elle s'en retourne dans son Afrique et promet d'y vivre dans la continence. Mais la sollitude ne tarde pas à peser à Augustin, sa fiancée est trop jeune, il lui faut attendre deux ans pour l'épouser. Comment patienter jusque-là ? Il n'hésite pas : il prend une autre maîtresse. Il n'a pas de peine à comprendre l'asservissement de sa volonté libre à la tyrannie des impératifs sensuels. Sa raison lui montre que la déchéance de la force spirituelle n'est pas dans le sens de la nature. Elle est une tare héritée du désordre ancestral. Sa conscience lui dit que cette femme d'esclave ne peut honorer le Créateur, elle offense Dieu. Mais comment éclairer ces constatations ?

A cette époque, il lit des livres néo-platoniciens qui l'aident à résoudre ses difficultés métaphysiques. Par ailleurs Ambroise lutte contre les ariens et Augustin vibre de ces combats livrés par un maître admiré. Certes le sérieux de l'engagement chrétien lui apparaît, mais il n'a pas encore l'élan de congédier les passions qui le tirent par sa robe de chair. Il va conter sa détresse à un vieux prêtre, Simplicianus, qui a dirigé, dans sa jeunesse, l'évêque Ambroise. Puis un jour il reçoit la visite d'un compatriote, Pontitianus, alors qu'il est seul avec Alype. Par hasard, les yeux du visiteur, qui est chrétien, rencontrent les Épîtres de Saint Paul posées sur une table, et il se met à célébrer l'ascétisme et en particulier les prodiges de sainteté accomplis par Antoine et ses compagnons dans les déserts d'Égypte. Ses paroles résonnent comme des coups de bélier en Augustin. Lorsque Pontitianus se retire, il demeure bouleversé et descend au jardin. Alype inquiet le suit, mais lui ne remarque même point sa présence.

Soudain un souffle de tempête passe sur Augustin qui se précipite au fond du jardin, tombe à genoux sous un figuier et, la face contre terre, éclate en sanglots. Haletant sous l'étreinte victorieuse de la grâce il gémit : « jusques à quand ?... Demain ? Pourquoi pas tout de suite ? » A ce moment une voix d'enfant mystérieuse se met à répéter en cadence : « Prends et lis ! » Augustin tressaille, il se relève de terre, court à la place où Alype est encore assis et où il a laissé les Épîtres de saint Paul. Il ouvre le livre et lit le premier verset qui s'offre à ses yeux : « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez point à contenter les désirs de la chair ! » Il marque du doigt le passage, ferme le livre, ses angoisses ont cessé, une grande paix l'inonde.

Dieu s'est acquis un saint Paul au IVe siècle. Il lui a offert une paix d'infini, une paix lumineuse d'un bonheur infini, qui lui révèle que c'est par la béatitude que Dieu éclaire l'intelligence des hommes. Dieu, souverain bien, conduit par la délectation des hommes vers son propre bonheur. La pensée de l'homme n'est que le reflet d'un miroir sans le bonheur resplendissant de Dieu. L'esprit aime avant de réfléchir, il réfléchit avant de croire. Cette lumière va éclairer l'Occident pendant huit siècles.

Augustin apprend à Alype ce qui vient de s'accomplir, puis il en fait part à sa mère qui laisse éclater sa joie. Monique n'est d'ailleurs pas surprise car, depuis le rêve qu'elle a eu, au moment où, après l'avoir chassé de la maison familiale, elle s'apprêtait à le rappeler, elle sait qu'en l'Église où elle est, là aussi doit être son Augustin.

Cependant Alype, avisé et pratique, a rouvert le livre et montre à Augustin la suite du verset : « Soutenez celui qui est encore faible dans la foi ! » Cela aussi s'adresse à Augustin, car il veut certes être chrétien, mais il lui reste maintenant à le devenir. Aura-t-il la force, la volonté nécessaire ? Pourra-t-il diriger l'évolution créatrice de sa personnalité nouvelle ? Avec la grâce divine il y réussit magnifiquement.

Vingt jours le séparent de la fin de l'année scolaire, il décide de terminer ses cours, puis de se démettre de ses fonctions, en avançant pour excuse l'état de sa santé aggravé par une bronchite chronique. Alors, libre de toute attache mondaine, il peut, dans le silence et la retraite, se préparer au baptême. Cependant il faut faire face à l'entretien de sa famille. Romanianus, qui est à Milan, vient à son secours. Il le prie de continuer ses leçons à son fils Licentius, un autre jeune homme lui demande la même faveur. Un ami et collègue, qui possède une villa dans la banlieue milanaise, lui propose de s'y établir avec les siens, à charge d'administrer la propriété et de surveiller les travaux. Augustin y savoure les délices de sa convalescence intellectuelle.

L'hiver passe ainsi. Augustin partage son temps entre la direction du domaine, ses élèves, les entretiens avec ses parents et amis. Adéodat montre déjà un génie qui promet de grandes choses. Bien entendu, Augustin s'occupe surtout de son salut. Les « Soliloques » qu'il écrit alors reproduisent les méditations auxquelles il se livre. Il cherche Dieu, mais il le cherche encore plus en philosophe qu'en chrétien. Il adresse par écrit à l'évêque Ambroise la confession de ses erreurs et de ses fautes, en lui marquant son ferme désir de recevoir le baptême. Il le reçoit sans bruit, le 25 avril, aux fêtes de Pâques de l'année 387, avec son fils Adéodat et son ami Alype.

On rentre à Milan, les deux élèves d'Augustin l'ont quitté, l'un pour l'armée, l'autre pour Rome. Un compatriote, un africain de Thagaste, Evodius, vient s'adjoindre au petit groupe des nouveaux convertis. Futur évêque d'Uzale, en Afrique, baptisé avant Augustin, c'est un homme d'une piété scrupuleuse et d'une foi entière. On juge alors qu'il faut aller jusqu'au bout de la conversion et vivre en cénobite. Augustin possède encore à Thagaste une maison et des champs. On s'y établira, on vivra là comme des moines. La pureté du petit Adéodat le prédestine à cette existence. Dans le courant de l'été on se met en route pour Ostie afin de s'embarquer pour l'Afrique.

Le voyage a épuisé Monique. Puis il faut attendre le départ d'un bateau, et nos Africains font un assez long séjour à Ostie, dans la maison de frères chrétiens. Un soir Augustin et sa mère, accoudés à une fenêtre, regardent. Rome est là-bas, derrière les collines, mais eux sont élevés, d'un vol égal, à une contemplation divine. Monique sent que sa mission est remplie, peu après elle tombe malade, elle a les fièvres et le neuvième jour Augustin lui ferme les yeux.

Au seuil de l'hiver, Augustin et ses compagnons sont toujours à Ostie. Le soin des funérailles et d'autres affaires à régler les y ont retenus. Maintenant le temps est redevenu mauvais, la mer dangereuse, il faut attendre la belle saison. C'est alors que les flottes de l'usurpateur Maxime, en guerre contre Théodose, bloquent les côtes africaines, on ne pourra s'embarquer avant la fin de l'été 388. Augustin s'établit à Rome en attendant, s'y documente sur les manichéens, dont il attend les attaques passionnées, et rédige des ouvrages d'apologétique et de polémique.

Retour en Afrique

Après avoir longé les côtes de la Sicile, ils arrivent enfin à Carthage et, très vite, partent pour Thagaste. Augustin vend les quelques lopins de terre qui restent de son héritage, en distribue le montant aux pauvres, cède la maison et ses dépendances à la communauté catholique de la ville, à condition d'en conserver l'usufruit et de recevoir ce qui est nécessaire à sa subsistance et à celle de ses frères. Puis il s'occupe d'aménager dans sa maison un monastère à la ressemblance de ceux qu'il a vu à Rome et à Milan. Adéodat, ses amis Alype et Evodius, Sévère qui devint évêque de Milève, partagent sa solitude. Ses lettres font aussi allusion à d'autres solitaires vivants auprès de lui. La règle est encore un peu lâche, pas de claustration, mais des jeûnes, un régime spécial, des prières et des méditations en commun. Augustin est heureux, il a réalisé le rêve qui lui tient à cœur depuis longtemps. Avant sa conver-

sion il en avait déjà fait le projet avec quelques amis. Il connaît la faveur céleste accordée aux saints moines. Ils voit en son âme l'image que Dieu y a gravée de lui-même. Il contemple la divinité se concevant elle-même en un Verbe éternel. Sa puissance et sa lumière l'ont terrassé. Il a contemplé la béatitude infinie qui scelle l'unité de l'unique Dieu : Puissance, Conscience, Bonheur. Il veut l'adorer sans cesse. Il sera le grand théologien de la Sainte et Unique Trinité. Plus tard il formera un monastère dans les dépendances de l'église d'Hippone dont il sera alors l'évêque, mais jamais il ne pourra satisfaire ce vœu intime. Il restera lié au siècle par son activité d'évêque d'orateur, par ses voyages, sa vaste correspondance.

Le nouveau moine achève des traités didactiques, commencés à Milan, sur la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la philosophie et la musique. Il écrit plusieurs traités contre le manichéisme, employant la langue populaire afin d'atteindre les lecteurs les plus incultes. Il rédige une correspondance volumineuse adressée à ses amis, Nébride, Romanianus, Paulin de Nole, à des inconnus et à des personnes illustres d'Afrique, d'Italie, d'Espagne, de Palestine. A tous, il livre ses méditations.

A Thagaste, Augustin est un personnage. Les bonnes gens du municipe lui demandent de s'occuper de leurs affaires. Malgré les travaux de toute sorte dont il se charge, il goûte une paix qu'il ne retrouvera jamais plus, car voici que commence l'ère des tribulations.

D'abord, ce jeune homme qui promet de si grandes choses, Adéodat, son fils qu'il aime et dont il est fier, meurt dans l'intervalle des trois années que son père passe à Thagaste. La douleur d'Augustin est profonde, mais il domine son chagrin de toute la force de son espérance chrétienne.

En 391, un habitant d'Hippone, agent d'affaires de l'empereur, implore l'assistance spirituelle d'Augustin qui se rend à son appel. Or, dans cette ville, les prêtres manquent. De plus, son évêque, un certain Valérius, prend de l'âge. Grec d'origine, il sait mal le latin et ignore le punique. Alors qu'il assiste, dans la basilique, à un sermon de Valérius, Augustin, confiant dans son incognito, est reconnu. On le saisit, on l'entraîne au pied de la chaire en criant : « Augustin prêtre ! » Telles sont d'ailleurs les habitudes des églises d'alors. L'évêque est enchanté, il ordonne séance tenante le moine de Thagaste. Augustin s'incline devant la volonté populaire dans laquelle il reconnaît le doigt de Dieu. Pour pouvoir étudier plus à fond l'Écriture sainte, et se préparer à son ministère, il sollicite et obtient l'autorisation de se retirer dans une maison de campagne, voisine d'Hippone.

Le plus tôt possible il entre en fonctions et devient le véritable coadjuteur de l'évêque, qui se décharge sur lui de la prédication et du soin des catéchumènes. Cependant il n'a point renoncé à ses intentions de vie cénobitique. Valérius, qui comprend l'utilité d'un couvent comme séminaire de futurs prêtres, l'autorise à fonder une communauté, qui fournira d'ailleurs un grand nombre de clercs et d'évêques à toutes les provinces d'Afrique.

La besogne d'Augustin n'est pas facile, le catholicisme est bien bas à Hippone où triomphent ceux du parti de Donat. Même les propres ouailles d'Augustin sont turbulentes et difficiles à gouverner, mais il connaît bien la psychologie populaire et, de plus en plus accaparé par le ministère sacerdotal, il trouve cependant le temps de rédiger un traité, « Du libre arbitre. » Il résoud un problème qui tenait en suspens tous les penseurs de l'Église. A quel moment Dieu jugera-t-il les âmes des morts ? Augustin étudie, scrute les Écritures et, textes en mains, il établit que le Christ juge les âmes dès la perte de leur corps et que, selon les œuvres d'un chacun, respectant les droits qu'ils ont justement acquis, il accorde à l'un plus de bonheur et de gloire, à l'autre moins. Fier Berbère, il affirme la pleine maîtrise et responsabilité de l'homme sur lui-même. Dieu ne pousse personne au mal.

Son éminente supériorité est à ce point reconnue que les Églises voisines attendent l'occasion de l'enlever pour en faire leur évêque. Le vieux Valérius va jouer d'audace. Il ne peut enfreindre la coutume en se donnant un évêque coadjuteur. Il ne peut surtout pas contrevenir à la loi universelle, rappelée au concile de Nicée (325), qui prescrit que chaque église n'ait à sa tête qu'un seul évêque. Mais il n'y a qu'un Augustin dans le corps sacerdotal du IVe siècle, et Valérius écrit au primat de Carthage, Aurélius, pour obtenir licence de sacrer son prédicateur. Le primat de Numidie, Mégalius, évêque de Guelma, est mandaté pour sacrer Augustin évêque d'Hippone. C'est en 395, Augustin à 41 ans. La loi n'est enfreinte qu'un an : en 396 Valérius décède.

L'Apôtre de l'Unité Catholique

D'un bout à l'autre de l'Afrique la déroute du catholicisme semble un fait accompli. Favorisés ouvertement par le comte Gildon, les donatistes sont maîtres. Parmi les évêques de leur secte, celui de Timgad, le terrible Optatis, surnommé « le Gildonien », parcourt la Numidie et la Proconsulaire à la tête de bandes armées, incendie les fermes et les villas, rebaptise de force les catholiques, organise partout la terreur. La position de l'Empire d'Occident est critique, les Barbares se montrent de plus en plus menaçants, Alaric se prépare à en-

vahir l'Italie, Augustin ne peut guère compter sur le secours du pouvoir central.

Il continue naturellement à prêcher, presque tous les jours, parfois même matin et soir, adaptant merveilleusement sa parole à l'auditoire. Son discours à la vie, la variété, l'imprévu : c'est presque la technique du cinéma, ce qui explique les triomphes de l'orateur. Augustin a le secret de certains rayons qui font voir le spirituel à travers le temporel. Autant que les devoirs de sa charge le lui permettent, il se conforme à la règle monastique. Il prie, étudie l'Écriture, définit des dogmes, réfute les hérésies. Cependant il ne néglige rien de sa tâche matérielle. Pour donner aux pauvres le pain quotidien, car comme toutes les communautés d'alors celle d'Hippone doit entretenir un peuple de mendiants, il tend la main, lance des appels à la charité du haut de sa chaire. Il installe des hospices pour les malades, une hôtellerie pour les indigents de passage, administre les biens d'église. Le prédicateur se doit aussi à son peuple comme juge, son tribunal siège parfois toute la matinée et là, un des plus grands penseurs de l'Occident règle des conflits sur des murs, des fenêtres, des testaments. Il y a encore les relations avec les autres évêques africains, les sermons à prêcher au dehors, des lettres qui lui arrivent de l'univers entier, il faut répondre à des schismatiques, des hérétiques, des donatistes, des païens.

Grâce à un régime de vie régulier et austère, Augustin dispose d'une santé qui lui permet de faire face à ces lourdes tâches. Sa table est frugale, ses vêtements ne le distinguent pas de son clergé. Il a maintenu autour de lui la petite communauté de ses séminaristes. Les prescriptions pratiques qu'il fait à sa communauté de religieuses — la mère d'Adéodat s'y serait réfugiée — deviendront la chartre d'un grand nombre de communautés de religieux et de religieuses dans le grand ordre Dominicain.

Sa charité et sa modération ne diminuent en rien la fermeté de son caractère. Il le prouve dans son débat avec saint Jérôme, à propos d'une nouvelle traduction de la Bible que celui-ci vient d'entreprendre et qui déconcerte les Églises d'Afrique. Augustin défend à la fois l'orthodoxie et la tradition.

Vers 398, il écrit ses Confessions. Ce n'est point un aveu fastueux des désordres passés, un étalage complaisant de « moi » débraillé, mais un ouvrage à la gloire de son Dieu, qui a su attirer à son amour cette misère et la prendre à son service. C'est une action de grâces à la grâce divine. Deux ans plus tard, il écrit un livre pédagogique, un autre sur le travail des moines et un troisième sur l'accord des évangélistes. Il entame aussi un grand ouvrage sur la doctrine chrétienne, qu'il tient sur le métier jusqu'à 427.

Cinq cents manuscrits de saint Augustin existent encore aujourd'hui dans le monde et ce chiffre est exceptionnel pour un écrivain du début de notre ère. D'autre part, aux premiers temps de l'imprimerie, les éditions incunables ont été de vingt deux en 28 ans.

Depuis son arrivée à Hippone, Augustin s'est jeté intrépidement dans la lutte contre le donatisme. Avec charité et patience, il tend inlassablement la main aux frères ennemis. Rétablir partout la paix et l'unité catholique, c'est le grand labeur de son épiscopat. Il se montre infatigable dans ses lettres et dans ses traités. Mais, tandis qu'il prêche la paix, les évêques donatistes excitent leurs ouailles à la guerre sainte. Augustin se résoud à céder aux circonstances et aussi à la pression de ses collègues. Il se garde bien de confier à une seule administration le relèvement des âmes en marche vers le Paradis et le gouvernement des sociétés terrestres, mais il travaille à la grandeur de l'Empire romain en cultivant la noblesse de ses fonctionnaires, et il conçoit fort bien qu'à son tour l'empereur porte aide aux fidèles en difficulté. « La crainte des lois peut efficacement servir la vérité. » Des conciles, réunis à Carthage, demandent à l'Empereur des mesures exceptionnelles. Un suprême appel est lancé à la conciliation par Augustin. Une conférence se réunit à Carthage en juin 411 devant 286 évêques catholiques et 279 évêques donatistes. En Berbère avisé, Augustin ne juge pas ses contradicteurs, il blâme leur nuisible thèse. Il ménage l'amour propre des donatistes pour faciliter leur démarche vers son propre Çoff. Condamné une fois encore, le donatisme n'est plus guère désormais qu'une petite troupe de fanatiques obstinés qui, avec les circoncellions, se signalent ici ou là par des atrocités.

Dans la nuit du 24 août 410, Alaric pénètre dans Rome dont le sac dure trois jours. Alors la contagion du pillage se propage, gagne jusqu'aux fonctionnaires et jusqu'aux sujets de Rome. En Afrique, où le vieil instinct de piraterie sommeille, on rançonne les Romains et les Italiens venus y chercher un asile. Le gouverneur militaire de l'Afrique, le comte Héraclianus, détrousse les émigrés à leur descente du bâteau. Ceux qui ne peuvent payer sont vendus à des marchands d'esclaves. A Hippone, les propres paroissiens d'Augustin arrachent une donation à un riche propriétaire. Augustin s'y oppose, une véritable émeute éclate dans la basilique et l'évêque doit capituler devant la foule. Carthaginois et Numides volent les Romains comme de simples Barbares.

Pour réconforter les esprits, désemparés par cet écroulement d'une civilisation, Augustin commence son grand ouvrage, *La Cité de Dieu*. Il écrit aussi un livre capital pour la théologie. *La Trinité*, puis une explication littérale de la Genèse en douze li-

vres. Il travaille également à une autre œuvre de longue haleine : le *Commentaire des Psaumes,* pour son cher peuple d'Hippone.

L'état d'esprit qui règne alors, à la suite du pillage de Rome par les Barbares devient favorable à un retour du paganisme. A Carthage, des batailles rangées opposent, dans les rues, païens et chrétiens. Ces symptômes belliqueux n'échappent point à la vigilance d'Augustin. Il faut en finir avec le paganisme, comme on en a fini avec le donatisme. Jusqu'à la veille de sa mort, Augustin s'y consacre avec le meilleur de ses forces. Pendant treize ou quatorze ans, il travaille à sa *Cité de Dieu,* la plus formidable machine de guerre dressée contre le paganisme, et le plus complet arsenal de preuves et de réfutations, où puiseront les polémistes et les apologistes catholiques.

De 411 à 417, le pélagianisme est à l'ordre du jour en Afrique. Pélage, un solide Breton, avait imaginé que la valeur de son tempérament pouvait le conduire vers Dieu. Augustin sait que toute la richesse d'une nature de choix ne peut propulser un cœur vers Dieu, si une voix céleste ne vient pas déclencher et orienter son élan. Il l'avait appris dans l'angoisse et dans les larmes. Il a fait condamner les ridicules prétentions du Pélagianisme par le concile de Carthage en 411. Sa lumière céleste éclairera le Saint-Siège et le servira pour la condamnation de cette hérésie. Par le pouvoir de cette « Rome où a toujours régné la souveraineté du Siège apostolique », il obtiendra que la nécessaire intervention de Dieu dans l'accomplissement des hommes soit enseignée en toute son emprise. Un siècle plus tard, le concile d'Orange (525) puisera à la lumière du grand Africain pour éclairer les Gaules et l'Église. L'erreur perdra ses derniers défenseurs. En mourant, Augustin laissera inachevé un ouvrage contre l'évêque Julien, l'un des tenants les plus décidés du pélagianisme.

Cependant l'évêque d'Hippone vieillit, il aspire à un commencement de retraite, et le 24 septembre 426, en présence du clergé et du peuple, réunis dans la basilique de la Paix, il fait acclamer le prêtre Héraclius comme son futur successeur, qui l'aidera désormais, sans toutefois partager avec lui l'épiscopat.

La polémique pour la défense de l'Église mobilise ses dernières forces : il écrit contre un évêque arien, rédige un traité sur les hérésies, envoie à Marseille et à Lérins deux ouvrages pour éclairer la Provence. Sa condescendance se fait inlassable, comme la charité du Christ.

L'instant est grave pour le catholicisme et pour l'Empire. Les Goths, les Alains, les Vandales, après avoir dévasté la Gaule et l'Espagne, s'apprêtent à passer en Afrique. Or, ces barbares sont ariens. Au printemps de l'année 429 Genséric franchit le détroit de Gibraltar. On imagine l'angoisse du vieil évêque. Cependant, au milieu de la consternation générale, Augustin s'efforce de garder son sang froid. En désespoir de cause il se tourne vers César et adjure Boniface, le comte d'Afrique, de sauver Rome et l'Église. La rencontre a lieu à Thubunae ; pour s'être imposé pareille fatigue, Augustin doit juger la situation bien inquiétante. Alype a fait le voyage avec lui. Mais Boniface tient à rester en bonne intelligence avec les deux pouvoirs ennemis. Déclaré ennemi de l'Empire il se rebelle ouvertement contre Rome. Lorsqu'il se réconcilie avec l'Empire, Augustin espère, en vain, car Boniface, qui n'a pu négocier le retrait des troupes vandales, est battu par Genséric et doit s'enfermer dans Hippone, dont le siège commence alors à la fin de mai 430.

Augustin se résigne péniblement et s'en remet à la volonté de Dieu. Une foule de prêtres fugitifs et Possidius, l'évêque de Guelma, se sont réfugiés dans la maison épiscopale. Le troisième mois du siège il tombe malade, une fièvre infectieuse sans doute, et bientôt le mal empire. L'évêque obtient qu'on ne le dérange plus et il se prépare à la mort. Il fait tapisser les murs de sa chambre avec les Psaumes de la Pénitence qu'il lit de son chevet. Le 28 août 430, dans la ville épiscopale assiégée, Augustin est bien bas. On prie pour lui dans les églises d'Hippone. Possidius, entouré de ses clercs, se trouve dans sa chambre, ils unissent leurs prières aux siennes, quant peu à peu ses yeux se voilent, les traits de son visage se détendent, ses lèvres s'apaisent : Augustin de Thagaste, comme un patriarche de l'Écriture, « s'est endormi avec ses pères... »

Évêque, confesseur et très éminent docteur de l'Église, saint Augustin eut de son vivant un prestige mondial et, depuis sa mort, son influence demeure constante au cours des siècles. Son œuvre en fait le plus grand des quatre principaux docteurs d'Occident.

Sensible, cœur chaleureux et passionné, puissant génie, malgré une santé assez débile, il meurt à 76 ans avec le plein usage de ses facultés. Chrétien accompli et admirable, il fut la conscience de la chrétienté d'Occident.

Il est temps de conclure. Reconnaissons que notre étude accorde une large place à saint Augustin, mais comment se permettre de limiter le rayonnement de cette splendeur de l'Afrique ?

A peine venait-il de disparaître que Célestin 1er renvoyait déjà ses fidèles à la lumière de ce génie : « Magister optimus », c'est le plus excellent des maîtres. Ce jugement du pape n'était-il pas aussi une prophétie ? En effet, le kabyle Augustin sera le plus grand maître de la théologie au cours des siècles suivants.

Il est grand parce qu'il sait tout. Quand saint Jérôme, le meilleur traducteur de la Bible demeure hésitant, Augustin se lève et « soutient l'entière véracité » du Livre de Dieu. Après la destruction de l'Empire romain, les Barbares sont reçus par l'É-

glise, et la première voix humaine qu'elle leur fait entendre est celle d'Augustin. Au nom du Christ il éclairera l'Occident.

L'Occident chrétien compte deux autres docteurs éminents : le premier, saint Ambroise, a traduit les docteurs grecs et a retenu l'attention d'Augustin ; quant au pape saint Grégoire le Grand, c'est un fidèle disciple d'Augustin.

Le Christ nous a appris que seule la faveur de Dieu peut élever une personne humaine au-dessus des autres et la rendre apte à lutter pour l'embellissement de l'humanité, au point de gagner son accès à la béatitude divine. Contre la funeste torpeur d'un esprit de soumission et à la vaniteuse suffisante d'un Pélage, Augustin présente, dans ce noble combat, le rôle de Dieu et celui de l'homme. Par son geste sacramentel Dieu est la seule source de l'élévation humaine. L'individu qui reçoit cette noblesse divine l'exerce en ses combats et assume les mérites de la beauté qu'elle produit.

L'Extrême Orient s'occupait de la technique au service de la vie mystique ; le « De quantitate Animae » nous dit très nettement la voie ascendante par ses sept étapes. Les moines d'Égypte pratiquaient la vie monacale : Augustin donne aux latins la loi d'un bon monastère. Origène d'Alexandrie captive le philosophe par sa largeur d'esprit : cette grandeur d'esprit tient à l'aise dans la « Cité de Dieu » et le « de Trinitate. » L'envolée idéaliste et la profondeur de Platon s'épanouissent dans la contemplation augustienne. La précieuse dialectique d'Aristote revit dans la dispute du manichéisme et dans les tournois avec les donatistes.

Augustin n'a pas écrit en vain plusieurs centaines de discours et près de cent ouvrages. Par sa parole et pour ceux qui ont su l'entendre, il a illuminé l'Occident. Pascal, Descartes lui-même, seraient plus grands s'ils l'avaient saisie tout entière. Auprès de lui Voltaire fait figure d'un adolescent réjoui. Ne parlons pas d'un Sartre. Augustin ne sera dépassé, et sur un seul axe, que par saint Thomas au XIIIe siècle.

Notre Berbère a été non seulement la première, mais aussi la seule lumière de l'Occident pendant plus de huit siècles, après lesquels saint Thomas viendra alors régner avec lui.

Puissent tous ses petits cousins de Berbérie refléter aux yeux des plus fiers cet incomparable flambeau du monde occidental.

SAINT AURELE

De 393 à 430, Aurèle, évêque de Carthage et primat d'Afrique au temps de saint Augustin, est un personnage de premier plan. Son autorité s'étend sur plusieurs provinces et près de cinq cents évêques, beaucoup plus que les évêques d'Alexandrie, d'Antioche

et de Jérusalem, et autant que l'Espagne, la Gaule et l'Italie réunies. Il peut prétendre au titre et au rang de patriarche et le pape le traite avec beaucoup de respect et de déférence.

Lorsqu'Augustin revient d'Italie, vers la fin de l'été 388, Aurèle est diacre de l'Église de Carthage. Vers 391-392, il en devient l'évêque. Ses vertus, sa sagesse et sa prudence ont guidé ce choix, car il ne semble pas avoir spécialement brillé par la science.

Le nouvel évêque lutte énergiquement contre le paganisme toujours vivace. Le culte des martyrs sert de prétexte à des orgies nocturnes inspirées des mœurs païennes. Rapidement, Aurèle parvient à remplacer ces excès par de pieuses veillées. De plus, il fait dresser sa chaire épiscopale à l'endroit même où s'élève la statue de la déesse Caelestis, l'ancienne Tanit punique, qui conserve encore quelques clients.

Jusqu'alors le peuple fidèle a pour principaux instructeurs ses évêques. Leur prédication est à la base de sa formation religieuse. Or, de plus en plus, les évêques sont pris par des conciles provinciaux, ce qui, avec le voyage, représente pour certains de longues absences. Aurèle décide de confier aux meilleurs prêtres la charge épiscopale d'annoncer la parole de Dieu, augmentant ainsi le nombre des prédicateurs. Autre innovation, l'évêque de Carthage fait chanter au peuple des psaumes pendant la messe. Les moines sont une cause de soucis pour le prélat, certains prétendent se faire entretenir par les fidèles et les payer en prières. D'autres, par contre, vivent de leur travail dans la retraite. Aurèle prie Augustin, afin d'éclairer ses fidèles, d'écrire sur ce sujet un livre contre l'oisiveté monastique, qui paraît vers 400.

Aurèle ne manque pas d'attaquer, avec succès d'ailleurs, le donatisme. Carthage a son évêque donatiste, Parménien, auquel succède Primien. Les dissidents du schisme ont même un troisième prélat, Maximien.

Pour mieux agir et gouverner, Aurèle réunit des conciles. Le premier se tient à Hippone, en dehors de la bouillonnante Carthage, en 393. Trente six conciles suivront et se tiendront le plus souvent dans la capitale. Aurèle les préside avec une autorité ferme qui n'exclut ni la simplicité, ni la modération. En 403, il invite les donatistes à un colloque, puis en juin 411 s'ouvre la grande conférence contradictoire. Aurèle dirige les débats avec méthode et correction, modération ou énergie selon les besoins, laissant parler et agir Augustin lorsqu'il le juge opportun.

Vers la fin de 411, Aurèle fait comparaître Céleste, le principal disciple de Pélage et le plus compromettant. L'affaire émigre ensuite en Palestine, puis en 416 elle revient et, à cette occasion, le pape Innocent 1er (402-417) manifeste le respect

qu'il éprouve pour Aurèle. Son successeur Zosime (417-418), se montre d'abord favorable aux pélagiens qui l'ont circonvenu, mais l'Épiscopat africain l'éclaire et il condamne le pélagianisme.

Aurèle meurt en 430, vraisemblablement le 20 juillet, alors que les Vandales assiègent Hippone. Son plus beau titre de gloire semble bien être l'estime continue dont l'Église d'Afrique, alors une des premières du monde, l'entoura pendant un tiers de siècle.

SAINT ALYPE

Nous le connaissons déjà cet Alype, natif de Thagaste comme saint Augustin, plus jeune que ce dernier dont il est d'abord l'élève à Thagaste, puis à Carthage, avant de devenir son ami.

Avec Augustin nous le retrouvons à Milan où, compagnon dans sa conversion, il est baptisé le même jour que lui. Ordonné prêtre, Alype, qui est rentré en Afrique avec son ami, fait le pélerinage de Terre Sainte et visite saint Jérôme peu avant 394. Il devient évêque de Thagaste en 394 ou 395, aide courageusement Augustin dans les combats contre les hérétiques, et meurt vers 430.

Saint Augustin rédigea une biographie de son disciple qui n'est hélas pas parvenue jusqu'à nous.

Alors nous nous contenterons d'évoquer l'une des dernières images des deux amis. Augustin vit dans une demi retraite, fatigué, vieilli, il se fait assister par Héraclius dans sa lourde tâche. Voilà que le péril qui menace depuis longtemps se précise : les Vandales, débarqués en Afrique au printemps de 429 progressent vers la Numidie. Boniface, le comte d'Afrique — assez louche personnage — parle de démissionner. Deux évêques africains se dressent et, devant le péril, exhortent Boniface à ne pas abandonner son poste : Augustin et Alype. Augustin va rencontrer le général en chef à Thubunae, dans le sud de la Numidie. Le chemin est long et dangereux d'Hippone à Thubunae pour le vieil évêque, mais l'enjeu est de taille. Aussi, il est parti, son ardeur voyageuse l'a jeté sur les routes et, cheminant auprès de lui, nous retrouvons encore Alype.

POSSIDIUS

Pendant quarante années il vit dans l'entourage de saint Augustin. Devenu évêque de Guelma, il écrit la biographie de son ancien maître, et nous laisse de très nombreux détails sur la vie intime et quotidienne d'Augustin, mettant en relief la personnalité de l'évêque d'Hippone.

Lorsque, le 28 août 430, dans la maison épiscopale d'Hippone assiégée par les Vandales, Augustin meurt, Possidius se trouve à son chevet avec les clercs. Alors il se penche sur lui. Ferme-t-il ses paupières ? Peut-être, mais de toute façon il a vu se voiler peu à peu des yeux qui tant de fois ont posé sur le monde la flamme qui fut la lumière de l'Occident.

MAXIME DE MADAURE

Ce n'est pas un chrétien, mais un païen. Nous le citons pour deux raisons :

Tout d'abord, ce grammairien est lié d'amitié avec saint Augustin, à qui d'ailleurs il reproche sa conversion au christianisme. En 390, il se permet de lui écrire une lettre qui attaque sa religion.

D'autre part, nous lui devons de nous avoir conservé les noms des compagnons du saint martyr Namphanion : Miggin, Sanae et Lucitas qui moururent pour leur foi, sans doute vers 180.

En effet, dans sa lettre à saint Augustin, Maxime trouve que les martyrs portent des noms barbares, et Augustin répond en raillant finement son correspondant, précisant même que Namphanion signifie « un homme qui vient d'un bon pied, c'est-à-dire dont la venue apporte quelque chose d'heureux... » Puis, traduisant bien, dans une réplique cinglante, ce réflexe toujours vivant au cœur de ses compatriotes berbères, il conclue : « Et d'ailleurs comme tu es africain et que tu écris à des africains bien établis en Afrique, tu n'aurais pas pu envisager de rejeter des noms puniques. »

L'ARCHITECTURE CHRÉTIENNE

Ce prestige considérable de l'Église d'Afrique dans toute la chrétienté, se manifeste aussi dans ses monuments. Si des basiliques païennes sont parfois utilisées, comme à Madaure ou à Tipasa, des constructions nouvelles surgissent partout. Basiliques, chapelles, baptistères et memoriae martyrum pour abriter les reliques des martyrs, s'édifient dans les cités, ou en dehors des murs, même dans les domaines, où la villa se complète d'un oratoire. Souvent des matériaux provenant des temples païens sont remployés pour construire des monuments chrétiens.

Ceux-ci présentent de singulières affinités avec eux de Syrie et d'Égypte. Point de constructions à plan central ou à coupole, mais des édifices rectangulaires, souvent sans cour à ciel ouvert, entourés de portiques et précédés d'un vestibule fermé

ou d'un porche ouvert entre deux tours. A l'intérieur, des colonnes, des piliers quadrangulaires séparent de nombreuses nefs. Les supports sont reliés par des arcades, la couverture est en charpente, parfois on construisait aussi des églises voutées. Les sacristies flanquent l'abside, pas de transept. Des chapelles sont élevées sur les tombes des saints. Les dépendances sont vastes : portiques, baptistères, bâtiments annexes. L'élément essentiel du décor : les mosaïques, se trouve sur les dallages du sol et les tombes. La place des peintures murales est insignifiante, car elles ont été détruites après l'invasion de l'Islam, et seuls les lieux de culte souterrains en conservent des fragments.

Dans la région de Carthage, on connaît l'existence d'une vingtaine d'églises, dont plusieurs ont été découvertes et fouillées. La basilique de Damous el-Karita, dont ne subsistent que les fondations, comporte deux absides, dont la plus grande est coupée de neuf nefs, un atrium semi-circulaire, un baptistère à piscine hexagonale. On a pû également étudier en 1907 la basilique à sept nefs, consacrée à saint Cyprien, sur la colline de sainte Monique, en 1922, celle à trois nefs de Bir el-Knissia, dès 1899, la basilique byzantine de Douiniès, à cinq nefs, et, sur le plateau de Mçidfa, une église qui fut peut-être la basilica maiorum, qui renfermait les tombes de Félicité et Perpétue. Partout, on a retrouvé en abondance des vestiges chrétiens : sarcophages, bas-reliefs, vases et lampes.

En dehors de Carthage, de nombreuses basiliques ont été découvertes en Tunisie et, en Algérie, les archéologues ont dressé l'inventaire d'un grand nombre de ruines de basiliques. Celle de Tébessa comporte une église à trois nefs de 80 m. de long, un atrium, une chapelle. On y accède par un escalier monumental de 14 marches. Une allée dallée précède l'édifice et le sépare d'une vaste place. Divers bâtiments complètent l'ensemble qui fut jadis englobé dans une enceinte fortifiée. Des fouilles ont révélé, sous la basilique, l'existence de souterrains à usage funéraire.

A Bône, nous savons par saint Augustin que les édifices sacrés se pressaient dans la cité. Hors les murs, abondaient chapelles et oratoires. A Timgad on a découvert plusieurs églises et deux baptistères ; à Djemila, deux basiliques, une chapelle et un baptistère ; à Tipasa, une grande basilique à neuf nefs.

En dehors de ces ensembles, il faut signaler l'intérêt de certains édifices isolés, en raison de leur valeur architecturale et sculpturale, comme la basilique de Iomnium, ou à cause des lumières qu'ils nous apportent sur l'architecture monastique en Afrique du Nord, comme le monastère d'Aïn Tamda.

Ajoutons les basiliques donatistes, surtout celle de Timgad, qui fut la cathédrale de l'évêque Optat.

La plupart de ces monuments sont difficiles à dater. Peut-on

leur assigner une place dans les trois siècles qui vont de Constantin à la conquête arabe ? La plus ancienne des églises, dont on ait retrouvé les restes, est celle d'Orléansville, bâtie en 324.

LES SCHISMES

Si l'Afrique chrétienne, à partir du IVe siècle, est assez forte pour couvrir le pays de basiliques, des schismes ne la déchirent pas moins.

Le manichéisme :

Après avoir lutté contre le montanisme et les Églises rivales de Novatus et de Novatianus, les évêques doivent faire face à des sectes théosophiques et éclectiques, comme celle du Perse Mani. Son dualisme imprégné d'ascétisme est d'autant plus dangereux qu'il n'oblige pas les fidèles à abandonner les fêtes chrétiennes.

La littérature manichéenne pénètre en Berbérie à la fin du IIIe siècle et, sous une forme latine, se répand en Proconsulaire et en Numidie. Des groupes d'« Elus » se créent à Carthage et à Bône. Saint Augustin réfute, avec succès, les manichéens, dirigés en Afrique par l'évêque Faustus de Mileve, dans des discours publics et dans des ouvrages sur leurs mœurs.

Le pélagianisme :

Un moine breton, Pélage, soutient que l'homme peut faire son salut sans le secours de la grâce. Un de ses disciples est condamné à Carthage par un concile, et saint Augustin réfute sa doctrine dans plusieurs traités. Condamné par un pape, innocenté par le suivant, le pélagianisme est enfin considéré comme une hérésie, grâce à l'action des évêques africains. Sous une forme atténuée, le semi-pélagianisme, l'hérésie renaît et saint Augustin lutte contre elle sur la fin de sa vie.

L'arianisme :

La Berbérie ne souffre guère, avant l'invasion vandale, du schisme arien qui déchire le reste de l'Empire. Les Berbères se soucient peu des discussions théologiques entre les partisans d'Arius — qui nient la nature divine et l'éternité du Verbe — et leurs adversaires.

Avant saint Augustin, le diacre Macrobius et un Africain qui vit à Rome, Marius Victorinus, surnommé l'Africain ont réfuté l'Arianisme. En 418, l'évêque d'Hippone s'occupe de la question et, en 428 deux ans avant sa mort, engage un débat public avec un évêque de la secte.

Le donatisme :

Schisme presque exclusivement africain, le donatisme coupe en deux l'Église. La question des *lapsi*, après la persécution de Dioclétien, est à son origine. En effet, le peuple reproche à l'évêque de Carthage, Mensurius, d'avoir utilisé, pour éviter le martyre, des stratagèmes indignes d'un chef de l'Église et d'avoir livré les Écritures. Le clergé de Numidie se solidarise avec le peuple de Carthage. On oppose à la conduite des chefs la fermeté des martyrs d'Abitina qui, parant à la carence épiscopale, ont excommunié les renégats. Ces Abitinains, dont l'Église repoussait les prétentions théologiques, soulèvent l'enthousiasme par leur mépris de la hiérarchie qui prend figure d'un manifeste aussi social que religieux.

A la mort de Mensurius, on élit le plus haï des rigoristes, l'archidiacre Caecilianus, qui se fait ordonner par trois évêques voisins qui ne jouissent pas non plus de l'estime générale. Protestation des Numides, puis un concile, présidé à Carthage par le primat de Numidie, casse l'élection et l'ordination. Caecilianus refuse d'abdiquer. Sous la conduite d'un chef de premier ordre, Donat le Grand, ses adversaires se groupent en un parti, le donatisme, qui fait rapidement de nombreux adeptes.

En 313, Constantin, qui a mis fin aux persécutions par l'édit de Milan, se prononce et prend le parti de Caecilianus contre les indisciplinés. Les donatistes sont mis hors la loi par l'empereur lui-même. L'attitude de l'État leur vaut une extraordinaire extension.

Alors, catholiques et pouvoirs publics font expulser les donatistes des basiliques par l'armée qui massacre un bon nombre d'entre eux. Après cinq ans de persécution, Constantin invite le clergé catholique à la modération et promulgue un édit de tolérance.

Un autre mouvement, purement social et d'abord indépendant du donatisme, se développe. Il s'agit des circoncellions (circum cellas, ceux qui rôdent autour des granges) qui a pour cause la profonde misère du prolétariat agricole, exploité par l'aristocratie romaine ou romanisée. Profitant de la lutte entre catholiques et donatistes, les paysans s'organisent en bandes, surtout en Numidie, qui sèment la terreur parmi les propriétaires. Les circoncellions se font redresseurs de torts et sont mal accueillis par les évêques, catholiques et donatistes, qui demandent aux pouvoirs publics de rétablir l'ordre. Le comte d'Afrique massacre une armée de circoncellions.

L'attitude du peuple et du bas clergé est toute différente. Les insurgés qui ont péri sous les coups des soldats sont vénérés comme des martyrs et, malgré la défense des évêques, leurs cadavres sont accueillis par les prêtres dans les églises (vers 340).

Soucieux de mettre un terme aux troubles sociaux et au schisme religieux, l'empereur Constant envoie en Afrique des commissaires chargés de dénombrer et secourir les pauvres, et de rétablir l'unité religieuse. Or, ils répandent l'argent sur les communautés et achètent les chefs. Pour parer aux effets de la corruption, Donat doit interdire aux fidèles d'accepter des aumônes. Devant cet échec, l'empereur, par un édit « d'union », ordonne la fusion des deux Églises rivales et la confiscation des basiliques donatistes au profit des catholiques. Des troupes, lancées contre les circoncellions près de Bagaï, pénétrent dans la cité et massacrent ses habitants. Les donatistes sont réduits par la force. Le carnage est tel que, si la Numidie schismatique rentre dans l'ordre, les catholiques hésitent à défendre ceux qui ont recours, pour ramener l'unité, à d'aussi féroces méthodes.

N'ayant plus d'adversaires, l'Église d'Afrique jouit de son triomphe (348-362) et s'allie à l'État qui la soutient dans sa lutte contre le donatisme.

La réaction contre cette alliance ne se fait pas attendre. Un rapprochement se fait entre circoncellions et donatistes.

En 355, Donat meurt et Parmenianus lui succède. Impartial, honnête, il impose le respect, même à ses ennemis, mais profite de l'édit de l'empereur Julien (361-363) qui proclame la liberté des cultes, et n'hésite pas à faire rentrer les chrétiens dans la loi commune. Le retour des bannis ranime la guerre civile, les circoncellions pillent les églises, massacrent les fidèles.

A la mort de Julien de nouvelles sanctions, amenées par un nouveau revirement, déchaîne la guerre des pamphlets. Optat de Mileve écrit alors un important ouvrage contre les traités de Parmenianus.

Ces troubles continuels ont obligé les empereurs à renforcer l'occupation militaire, cependant la décomposition des cadres rend impossible toute action énergique. Lorsqu'en 364 des tribus menacent les ports de Tripolitaine, le comte d'Afrique Romanus demande, pour intervenir, 4 000 chameaux. Faute de les recevoir, il s'abstient. Les enquêteurs envoyés par l'empereur sont achetés par Romanus. Alors les assaillants pillent et massacrent librement (365-366). Les cités berbères ne peuvent plus compter, pour les défendre, sur l'organisation romaine.

Le comte d'Afrique intervient dans les querelles de succession entre les enfants d'un prince de Kabylie, provoquant une grave insurrection. L'un d'eux, Firmus, las de ne pouvoir faire parvenir ses protestations à l'empereur, se révolte et s'adjoint circoncellions et schismatiques. La présence d'un prince berbère à la tête de la révolte accentue son caractère national. Firmus, l'insurgé s'empare de Cherchel et d'Alger, mais échoue devant Tipasa. Le meilleur général romain, Théodose, débarque à Djidjelli en 373 et, durant trois ans, combat les coalitions de tribus

dont il parvient à acheter les chefs. L'un d'eux va livrer Firmus qui s'étrangle, mettant ainsi fin à l'insurrection.

La répression contre les donatistes redouble. On les accuse de rebelles, complices de Firmus. Des édits interdisent le second baptême, principal rite de leur culte. On les traite d'hérétiques et l'empereur Théodose, fils du général, frappe leurs clercs d'une amende de dix livres d'or (392).

Ces mesures ne font qu'exalter leur propagande, les catholiques n'osent plus réagir et la Berbérie va sans doute devenir donatiste, mais saint Augustin entre en scène.

A ce grand champion, les donatistes opposent Primianus, successeur de Parmenianus, qui ne sait que maintenir l'unité de la secte. Donatistes et circoncellions gardent leurs positions en Numidie et en Maurétanie. Une insurrection indigène leur permet de manifester à nouveau leur haine de l'autorité impériale.

Un frère de Firmus, Gildon, qui a aidé Théodose, est nommé comte d'Afrique (386). Le chef militaire de la province ne peut cependant oublier son origine de prince indigène. Après douze ans de fidélité, il refuse des secours à l'empereur contre un prétendant. A la mort de Théodose, après le partage de l'Empire en deux, il rompt avec Honorius, empereur d'Occident, et transfère le diocèse d'Afrique sous l'obédience d'Arcadius, empereur d'Orient (395), trop éloigné pour contrôler ses agissements.

Les atouts de Gildon sont puissants, car il peut affamer Rome et l'Italie en interrompant le service de l'annone, ce qu'il fait en 396. Le véritable chef de l'Empire d'Occident, le Vandale Stilicon, doit réquisitionner le blé de Gaule et d'Espagne pour éviter le désastre. Déclaré ennemi public par le Sénat, Gildon doit faire face à des troupes envoyées contre lui et commandées par son frère Mascezel. Les chefs de tribu, achetés, cèdent en plein combat. Gildon ne parvient pas à fuir par mer. Il est exécuté ou se suicide. La répression sévère contre les partisans de Gildon, frappe aussi les donatistes. L'évêque Optat de Thamugadi, âme de la résistance, meurt en prison.

Saint Augustin inspire des concessions, provoque la réunion de conciles. L'empereur met le donatisme hors la loi (405). Alors des cités entières abandonnent le schisme qui résiste en Numidie.

Brusquement, en 410, l'empereur proclame la liberté des cultes. L'Église proteste et obtient le retrait de l'édit de tolérance, mais convoque un concile commun pour rétablir l'unité. L'assemblée de Carthage (411) condamne le donatisme. Les violences qui en découlent sont terribles. L'Église intensifie sa propagande, obtient des conversions, mais le schisme résiste dans certains districts de Numidie et de Maurétanie. En 422 l'évêque donatiste Nemessanus meurt dans l'impénitence finale et des communautés schismatiques subsisteront jusqu'à la fin du VIe siècle.

DONAT DES CASES NOIRES

Lors de la persécution de Dioclétien, en 303, il est évêque des Cases Noires en Numidie.

Ce Donat, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Carthage, le grand chef du donatisme, est un puritain indulgent envers lui-même, mais rigoriste envers les autres.

Sans être exclusivement responsable du schisme donatiste, qui va troubler tout l'Afrique du Nord pendant plus de trois siècles, il n'en est pas moins l'une des causes déterminantes.

Après sa condamnation par le pape Milciade, ratifiée par Constantin en 316, on ne sait ce qu'il devient.

A ce moment-là, la tête du parti donatiste est prise par Donat de Carthage, celui que ses partisans appellent le grand Donat.

DONAT DE CARTHAGE

Seul à avoir occupé, à titre d'évêque schismatique, le siège de la métropole africaine, à partir de 315, et pendant plus de quarante ans, Donat de Carthage a vraiment donné son nom au parti schismatique, le donatisme.

Il prend en mains sa direction, l'organise et lance l'Église d'Afrique pour plus de trois siècles, dans la pire des aventures.

Homme d'une réelle valeur, de mœurs intègres et d'une tenue digne d'un meilleur rôle, il a l'esprit cultivé, est érudit, parle avec éloquence, s'impose à tout son parti par son habileté, son action incessante et son indomptable énergie. Par contre, infatué de lui-même, d'un orgueil démesuré, il se croit supérieur à tout le monde, considère les évêques de son parti comme ses humbles serviteurs, traite de la façon la plus altière les magistrats civils et les empereurs eux-mêmes, se montre toujours autoritaire et parfois cassant.

Il écrit un jour, en 336 ou 337, au préfet Grégoire, cette phrase insolente : « Vous êtes la honte du Sénat et l'infamie des préfets. » En 347, quand Paul et Macaire, envoyés par Constant pour distribuer de larges secours aux chrétiens misérables d'Afrique, se présentent à lui, il les accueille par ces mots : « Qu'y-a-t-il de commun entre l'Église et l'empereur ? » Il oublie que les premiers fauteurs du schisme ont été les premiers à recourir aux instances de l'empereur.

Sous sa direction, reconnue et acceptée, en quelques années, le parti prend un grand développement et s'organise en Église séparée. Les évêques se multiplient au point qu'en 330, à leur réunion en concile, ils sont présents au nombre de 270.

Lorsqu'à la faveur des circonstances paraissent les circoncellions, Donat n'hésite pas à les utiliser contre les catholiques et,

si plusieurs évêques donatistes demandent au comte Taurinus, devant les horreurs qu'ils commettent, de réprimer leurs méfaits, le nom de Donat n'est pas cité parmi eux.

Il est certain aussi que Donat avertit les mandataires impériaux, Paul et Macaire, qu'il va écrire partout pour qu'on leur ferme les portes. Trop dociles à l'avertissement de leur chef redouté, Donat de Bagaï et Marculus s'empressent de demander le concours des circoncellions pour repousser, à mains armées, présents et secours matériels de l'empereur. Ils paient de leur vie leur criminelle audace, ce qui leur vaut, auprès de leurs coreligionnaires, les honneurs du martyre.

Macaire, voyant que la douceur est illusoire, avec de pareils fanatiques, réclame des troupes et répond à la force par la force. Une fois maître de la révolte armée, il ne ménage plus les donatistes et met en demeure leurs évêques d'avoir à rentrer dans l'unité, sous peine de se voir appliquer les rigueurs des lois déjà portées contre eux. Plusieurs s'enfuient, d'autres se soumettent, quelques uns refusent d'obtempérer à ses ordres.

Parmi ces derniers se trouve Donat de Carthage. Alors il est condamné à l'exil, et la paix règne jusqu'à l'avènement de Julien l'Apostat (361-363).

Donc cet orgueilleux primat, qui exigeait de ses évêques non seulement la crainte mais encore la vénération, meurt en exil, sans qu'on sache à quel endroit, ni à quelle date exacte, mais vraisemblablement vers 355. Il est à peine besoin de dire que sa mémoire fut vénérée par les donatistes à l'égal de celle d'un saint et d'un martyr. Pétilien, lors de la conférence de Carthage de 411, ne le saluera-t-il pas comme le chef du parti donatiste de bienheureuse et sainte mémoire, dont le mérite a jeté un éclat tel, que le temps n'est pas capable d'en ternir la gloire ?

Un homme de pareille culture intellectuelle et déployant une énorme activité au cours de son long épiscopat, n'a pu qu'entretenir une vaste correspondance et composer de nombreux ouvrages pour soutenir sa cause. Tout a péri. Au commencement du Ve siècle, on parlera à peine d'une lettre qu'il reçut des dissidents orientaux du concile de Sardique, réunis à Philippopolis, et d'une autre qu'il écrivit sur des matières religieuses.

Saint Augustin se procurera la lettre de ces prétendus pères du concile de Sardique et remarquera qu'ils n'étaient que des ariens, car ils condamnaient le pape Jules et le grand Athanase. Ignorant sa vraie provenance et la croyant réellement de ce concile, il le traitera d'arien. Quand à la lettre écrite par Donat, elle traitait, d'après saint Augustin qui la réfutera, de la controverse donatiste selon laquelle le baptême ne peut être conféré validement que dans ce parti. Que n'avons-nous cette réfutation de l'évêque d'Hippone !

Saint Jérôme signalera un traité de Donat qui sent l'erreur arienne. Saint Augustin constatera qu'il reste de son temps des ouvrages de Donat, dont les idées sur le dogme trinitaire n'étaient pas orthodoxes, car il ressort de ces écrits que Donat prétendait que le Fils est inférieur au Père, et le Saint Esprit inférieur au Fils. Cette erreur était complètement passée inaperçue dans son parti. Il faudra un saint Augustin pour rappeler à ces égarés que dans l'Église catholique la foi et la piété honorent un Dieu unique dans la triple richesse de sa puissance, de sa pensée et de sa bienveillance.

Enfin, jamais saint Optat, ni saint Augustin, ne feront allusion, dans leurs controverses avec les donatistes, à des livres catholiques réfutant les ouvrages de Donat. Ce silence ne prouve-t-il pas que, du temps du grand Donat, l'épiscopat d'Afrique comptait sur le courage éclairé de ses milliers de fidèles pour définir le Dieu unique et assurer son triomphe sur l'orgueil des donatistes ?

Il faudra attendre pour cela Optat, puis surtout le grand évêque d'Hippone qui délivrera la Berbérie de toutes traces de donatisme.

SAINT MAXIMIEN

Il est évêque de Bagaï, en Afrique. Située à une centaine de kilomètres au Sud-Est de Constantine, c'est l'une des places fortes de l'hérésie donatiste.

Au concile de Milève, le 27 août 402, Maximien offre sa démission avec l'espoir de calmer les troubles qui commencent à Bagaï. Lui-même a adhéré quelque temps au donatisme et il ne veut pas, en se maintenant de force dans sa dignité, troubler la paix de l'Église avec laquelle il vient de se réconcilier. Le concile accepte sa démission, cependant il est encore évêque de Bagaï en 404, quand les donatistes incendient une basilique et jettent au feu les livres sacrés.

Peu après, Maximien rend une sentence au sujet de la basilique de Calvianum usurpée par les hérétiques et ceux-ci veulent se venger. Ils le poursuivent jusque sous l'autel, où il s'est réfugié, et le brisent sur lui, puis ils le frappent violemment. D'une large blessure à l'aine, le sang coule en abondance. Alors ils le dépouillent de ses vêtements et le traînent ensuite. Les catholiques tentent de le délivrer, mais ses bourreaux le battent et, pendant la nuit, le précipitent du haut d'une tour. Il tombe sur un tas d'ordures, un passant le ramasse, par miracle il guérit.

Maximien se rend à Rome où l'empereur Honorius est bouleversé à la vue de ses cicatrices. Quand les délégués du concile de Carthage viennent lui demander de prendre des mesures contre les donatistes, il est encore sous le coup de l'émotion et,

en février 405, il édicte de sévères mesures contre eux. Les troubles ne cessent d'ailleurs pas pour autant.

En 411, Bagaï a un évêque donatiste nommé Donatien. On ne trouve pas trace d'un évêque catholique. Qu'est devenu Maximien ? Est-il mort ou a-t-il fini par mettre à exécution son projet de démission ?

On connaît Maximien grâce aux écrits de saint Augustin.

Voilà qui révèle la fureur des donatistes.

SAINT MARCELLIN

Le schisme donatiste continue à diviser l'Église d'Afrique. L'évêque d'Hippone, Augustin, travaille à ramener les égarés à l'unité. Depuis que cette querelle met l'Afrique en une révolution perpétuelle, les bandes organisées s'étant mises à attaquer les catholiques, pillant, incendiant et massacrant, les empereurs veulent aussi en voir la fin.

Les répressions ayant échoué, l'empereur Honorius (395-423) donne la pleine liberté aux deux partis, espérant que cette mesure apaiserait les esprits. Mais les donatistes en profitent pour se livrer à tous les excès. Alors Honorius revient sur sa décision et, pour que tous puissent savoir où est le droit, il donne pleins pouvoirs au tribun et notaire Marcellin, pour réunir à Carthage une conférence contradictoire.

Marcellin est catholique. Marié, considéré comme un homme actif et prudent, toujours désireux d'apprendre, il a eu de longues relations avec Augustin. Lorsqu'il a demandé à saint Jérôme des éclaircissements sur la difficile question de l'origine de l'âme, celui-ci l'a renvoyé à saint Augustin « dont l'opinion est la nôtre. »

Dès qu'il apprend la décision de l'empereur, Augustin écrit à Marcellin en lui disant qu'il compte qu'il emploiera toutes ses forces pour rétablir la paix. Il lui conseille en outre de ne convoquer que quelques délégués de chaque parti, en raison de l'impossibilité de parvenir à un résultat dans une assemblée trop nombreuse, que l'on prévoyait déjà passionnée et houleuse, puisque les donatistes s'étaient écriés en apprenant la nouvelle : « Quel malheur, voici l'unité ! »

La conférence a lieu à Carthage en juin 411. Deux cent quatre vingt six évêques catholiques et deux cent soixante dix neuf donatistes sont présents. Marcellin suspend provisoirement toutes les lois portées antérieurement contre les donatistes, leur fait rendre les églises confisquées et ordonne de cesser toutes les poursuites judiciaires, commencées ou non contre eux. Malgré cela, Marcellin se rend compte dès le début de la mauvaise foi des schismatiques et il agit avec autant d'habileté que de sagesse, pour éviter à la fois de se laisser berner et de violer lui-même les règles du droit. Il parvient à éviter, ou à résoudre rapidement les chicanes stériles où les donatistes cherchent à l'entraîner, et à faire élire par chaque parti sept orateurs qui exposeront leurs arguments. Tous devraient ensuite se soumettre à ceux dont la thèse l'emporterait.

Le plus remarquable des évêques présents, saint Augustin, déjoue les intrigues donatistes et écrase leurs prétentions, tant sur les faits que sur les principes. Au bout de trois jours, Marcellin prononce, au nom de l'empereur, la sentence interdisant aux donatistes de tenir des assemblées.

Le schisme ne résiste pas longtemps au coup qui vient de lui être porté en toute équité, mais le brigandage se poursuit encore et même s'intensifie au lendemain du décret. Un prêtre est assassiné, un autre a un œil crevé et un doigt coupé. Augustin écrit encore à Marcellin pour le supplier de ne pas punir rigoureusement, mais de donner une large publicité à ces crimes pour éclairer les honnêtes gens. En effet, les donatistes accusent Marcellin d'avoir été acheté par les catholiques.

Marcellin fait de saint Augustin son conseiller et c'est pour lui que le grand docteur écrit deux traités : *De la Rémission des Péchés* et *De l'Esprit et de la Lettre*.

Brusquement la situation de Marcellin s'écroule. En 413, le comte d'Afrique Héraclien se révolte contre Rome, mais le comte Marin vient à Carthage où il édicte la peine de mort contre les rebelles. Les jugements sont rapides et sans appel. Quelle occasion pour les donatistes de se débarrasser de Marcellin, demeuré cependant hors du complot ! Un haut fonctionnaire, Cécilien, a eu de graves démêlés avec le frère de Marcellin. Usant de son influence sur le comte Marin, il fait emprisonner les deux frères avec d'autant plus de facilité que le comte a reçu de l'argent des donatistes.

Saint Augustin intervient aussitôt auprès de Cécilien, Marin permet quelque espoir, mais profite de la confiance ainsi inspirée pour juger sommairement les deux prisonniers, les condamner et les faire rapidement exécuter avant que personne n'intervienne. Ceci se passe le 13 septembre 413...

L'empereur Honorius comprend l'iniquité de la sentence et, en août 414, il approuve tous les actes de celui qui a été condamné comme criminel d'État, aggrave les peines contre les donatistes, et déchoit Marin de ses fonctions.

LA LITTÉRATURE

Une abondante littérature naît de la polémique entre catholiques et donatistes.

Parmi ces derniers, citons :

Donat :

Son ouvrage sur le Saint-Esprit frise l'arianisme, d'après saint Jérôme.

Parmenianus :

Ses productions ne nous sont connues que par les réfutations d'Optat de Milève et d'Augustin : une apologie en cinq livres, un recueil de Psaumes et une réfutation d'un dissident donatiste, Tyconius.

Tyconius :

Oppose ses conceptions à celles de la secte donatiste, dont il est expulsé. Laïc, mais savant théologien, il publie un commentaire sur l'Apocalypse, un manuel d'exégèse.

Gaudentius de Thamugadi :

Porte-parole donatiste à la conférence de Carthage. Homme de fer, il empêche en 420 la saisie de sa basilique en menaçant de se brûler avec elle et engage des polémiques par lettres avec saint Augustin.

Pétilianus de Cirta :

Remarquable personnalité de la conférence de Carthage, orateur incisif il multiplie discours, pamphlets, lettres à Augustin et écrit un traité sur le baptême.

Pendant un demi-siècle (313-366), les catholiques ne répondent pas aux attaques de leurs adversaires. Puis dès 366, Optat de Milève réfute Parménianus. Il est l'auteur du seul ouvrage important contre les donatistes, avant saint Augustin.

Saint Augustin :

L'évêque d'Hippone s'élève contre toutes les hérésies de son époque :

— Donatisme : Outre de nombreux discours et écrits, il rédige le Psaume abécédaire qui, par sa composition, annonce la poésie romane ; les Traités sur le baptême, sur l'attitude des donatistes après la conférence.

— Pélagianisme : Il le réfute dans ses Traités sur la rémission des péchés, l'esprit et la lettre, la nature et la grâce, la justice humaine, la grâce de Dieu et le libre arbitre, la prédestination des saints, le don de la persévérance.

— Arianisme : Réfutation, en 418, d'un sermon arianiste et débat public avec un évêque de la secte.

— Manichéisme : A ses discussions publiques, Augustin ajoute des ouvrages sur les mœurs, le libre arbitre, la vraie religion, les deux âmes et sur la nature du bien.

Contre les hérésies, à ces ouvrages s'ajoutent, d'abord l'un des plus riches, *La Cité de Dieu,* écrit après la prise de Rome par Alaric, puis une réfutation des attaques des Juifs, une méthode d'interprétation des Écritures, un commentaire sur les livres sacrés, un exposé sur la manière d'enseigner la doctrine chrétienne, plusieurs centaines de sermons et de nombreuses lettres (il ne nous en reste hélas ! que 276).

Enfin, le livre dans lequel saint Augustin se trouve tout entier, vibrant de sincérité et d'émotion, les *Confessions,* ouvrage écrit dans les dernières années du IVe siècle, dont le succès subsistera toujours presque seize siècles plus tard.

Grâce à saint Augustin l'Église catholique sort triomphante de la lutte et acquiert, surtout en Afrique, prestige et autorité. Les prérogatives de ses évêques, les décisions de ses conciles, l'autonomie de son organisation, lui donnent assez de puissance pour rejeter l'autorité de l'empereur en matière de juridiction et de discipline. Elle écarte le pouvoir des princes des élections pontificales et des conciles. Les charges municipales ne sont plus imposées aux clercs et les églises deviennent des lieux d'asile. Par contre, l'extension de son recrutement amène un abaissement de la moralité. Les plus purs, parmi les chrétiens, recherchent la solitude loin du monde, et l'ascétisme érémitique naît, puis le monachisme, que saint Augustin a introduit en Afrique où il se développe rapidement. L'Église distribue, sous forme d'aumônes, une partie des dons de ses fidèles et, dans les cités, elle doit suppléer les municipalités défaillantes.

Cependant la haine couve contre l'Empire, l'Église et l'aristocratie foncière et elle se déchaînera lorsque cette triple puissance subira les coups des Vandales.

COMMODIEN

Les renseignements que nous possédons sur sa propre vie se réduisent à fort peu de chose et nous les tenons de lui-même.

Né de parents païens, élevé dans le paganisme, il s'adonne même aux pratiques de la magie et des incantations, ce qui, selon Apulée, est alors chose fréquente en Afrique.

Converti par la lecture de l'Écriture sainte, il sort de l'idolâtrie et parle sans cesse des Juifs et des judaïsants, s'acharnant même contre eux. La lecture de la Bible l'amène donc au christianisme, et Commodien signale qu'il a été soumis à la discipline de la pénitence. Pourquoi ? On l'ignore, mais on peut supposer que, s'étant égaré dans les temples et les synagogues, il a dû se soumettre à la pénitence pour obtenir son pardon.

En deux poèmes populaires, il exalte sa foi et morigène ses

adversaires. Blessé puis guéri, il veut guérir les autres et désabuser ses lecteurs des erreurs desquelles il s'est échappé. Il ignore encore bien des choses de la doctrine chrétienne, et pourtant les conseils qu'il donne aux divers membres de la hiérarchie, le ton d'autorité qu'il prend vis-à-vis de certains évêques, semblent difficilement être le fait d'un simple laïque et certains ont pensé que Commodien était évêque. Peut-être est-il simplement membre d'une sorte de conseil qui assiste et aide l'évêque dans ses tâches administratives ? Il critique les clercs sans ménagement. Il n'est, déclare-t-il, pas docteur et il a toutes les allures d'un laïque. Ses recommandations fréquentes de la charité en faveur de la caisse commune et le titre qu'il prend de mendicus Christi, mendiant pour les pauvres, laissent supposer qu'il est le trésorier de la communauté.

A quelle époque vit-il ? La précision est difficile à faire. On le place au IIIe siècle, soit en 249, vers le temps de l'édit de Dèce, soit peu après la persécution de Dèce, soit encore sous la persécution de Valérien en 260, ou sous Gallien, avant la persécution d'Aurélien, vers 270.

Plusieurs traités de Commodien s'appliquent très bien au IIIe siècle : il date en effet de deux cents ans l'apparition du christianisme, il écrit dans des moments de répit, qu'il qualifie de trompeurs, il prévoit de futurs combats et engage les fidèles à assister les martyrs.

Les allusions au schisme de Novat, à la conduite douloureuse de certains chrétiens pendant la persécution, sont celles d'un contemporain de saint Cyprien, ou d'un écrivain dont l'œuvre se situe peu d'années après. Les écrits de Commodien ne peuvent être postérieurs à l'édit de Milan en 313. Les traits précédemment relevés conviennent à la période de paix menaçante (251-256) qui sépare les persécutions de Dèce et de Valérien, et aussi à la période comprise entre les persécutions de Dioclétien et l'édit de Maxence. De plus, Commodien connaît la plupart des ouvrages de saint Cyprien et il écrit certainement après la mort de cet évêque (258).

Il a donc écrit entre 260 et 313, et plus probablement dans les années 305-311.

ARNOBE

Né à Sicca, en Afrique proconsulaire, il y enseigne la rhétorique à la fin du IIIe siècle, sans doute vers 295, avec beaucoup d'éclat. Mais ce rhéteur païen devient l'un des apologistes chrétiens du IVe siècle.

Alors qu'il se méprend encore sur les dogmes, il entreprend de défendre une foi toute nouvelle pour lui, avec une ardeur

remarquable. Cet écrivain risque le martyre, car nous sommes sous Dioclétien, en pleine persécution.

A l'évêque de Sicca, qui hésite à le recevoir dans l'Église, Arnobe répond en effet par la publication d'une apologie. Il soutient la haute culture en Berbérie et compte Lactance parmi ses élèves.

Arnobe meurt vers 327, mais ce maître, trop méconnu de saint Jérôme et saint Augustin, inspirera Montaigne, Bossuet et La Fontaine.

Jetons maintenant un regard sur cette apologie. *l'Adversus gentes,* qui sans aucun doute remonte aux dix premières années du IVe siècle. Arnobe a choisi pour point de mire le livre assez récent alors du néoplatonicien Cornélius Labéon. Il y parle des livres sacrés jetés au feu, allusion manifeste à la persécution de Dioclétien, et lorsqu'Arnobe écrit que le christianisme compte trois cents ans, nous arrivons à la même époque. Ce vaste ouvrage, apologie de la religion chrétienne et attaque passionnée contre le polythéisme, sous la forme de l'anthropolatrie, comporte sept livres.

Dans les deux premiers, le rhéteur de Sicca, marchant sur les traces de saint Cyprien et reprenant la thèse de l'opuscule *Ad Demitrianum,* réfute la vieille calomnie des païens, d'après laquelle le christianisme est responsable de tous les malheurs de l'Empire. Le IIIe, le IVe et le Ve livre, qui forment un tout parfaitement lié, prennent à partie le polythéisme gréco-romain, en font ressortir l'absurdité, puis l'immoralité. Dans les derniers chapître du Ve livre, on remarque une critique incisive et mordante des allégories sous lesquelles stoïciens et néoplatoniciens s'évertuent à voiler le scandale des mythes et à idéaliser l'ancien culte. Dans les livres VI et VII, Arnobe flagelle sans pitié les cultes polythéistes et venge les chrétiens de l'accusation d'impiété que provoque contre eux le manque de temples, de sacrifices et d'idoles.

Hélas, si les coups portés aux superstitions païennes sont habiles et vigoureux, l'apologie du christianisme fourmille par contre de lacunes et d'erreurs. Arnobe fait des dieux du paganisme des puissances célestes, sortes de dieux secondaires et, pour leur opposer le Dieu des chrétiens, Dieu le Père, il le nomme le premier des Dieux, ou encore le Dieu suprême. Il affirme bien haut la divinité de Jésus-Christ, mais la subordonne au Dieu suprême, comme un être inférieur, et tient qu'au lieu de s'incarner, le Christ a revêtu seulement, et porté sur lui, notre humanité. L'âme de l'homme est à ses yeux une chose intermédiaire qui a pour auteur non pas le Dieu suprême, mais un des princes de sa cour, un ange, du plus haut rang peut-être. Sans être immortelle, l'âme peut obtenir le don d'une longévité indéfinie.

En bondissant du paganisme dans la foi au Dieu unique, Arnobe n'a pû échapper, dans la partie dogmatique de son ouvrage, à quelques imprécisions. La prolixité du rhéteur africain, la recherche du style, la pompe et l'accumulation des épithètes et des synonymes, concourent à épaissir quelques nuages et à expliquer les rigueurs de saint Jérôme.
Cependant Arnobe a trop excité l'intérêt des philologues, pour que *l'Adversus gentes* n'ait pas eu nombre d'éditions. La première sera celle de Faustus Sabacus Brixianus en 1543 et, à notre connaissance, la plus récente date de 1875.

LACTANCE

Lucius, Caecilius, Firmianus, surnommé Lactantius, est né en Afrique, vers 260, sans doute à Cirta (Constantine). De famille païenne, élève d'Arnobe qui enseignait à Sicca Veneria, en Numidie proconsulaire, il entre, après avoir achevé ses études, dans l'Église catholique.

Rhéteur en renom, appelé d'Afrique à Nicomédie par Dioclétien, quand ce dernier fonde une sorte d'université dans sa nouvelle capitale, Lactance y professe et consacre ses loisirs à écrire.

En 303 la grande persécution éclate et Lactance quitte sa chaire, dut-il vivre dans des conditions difficiles. Il cherche à se faire oublier et parvient à traverser indemne les plus durs moments de la tourmente.

Vers 305, il se rend en Gaule et son renom demeure. Après la mort du persécuteur (313) notre philosophe est demandé par l'empereur Constantin comme précepteur de son fils Crispus (317). Il est alors à la cour impériale de Trèves. Il n'est pas interdit de penser que lors de la persécution de Galère, Lactance ait cherché refuge en Afrique, sa patrie, où le calme est revenu plus vite qu'en Orient.

Si Lactance est bien, comme tout porte à le croire, l'auteur du *De mortibus persecutorum,* il a séjourné à Nicomédie dans les années 311-313. Dès 320, Crispus est tout entier aux préoccupations guerrières, donc le rôle de Lactance auprès de lui a pris fin.

Nous ignorons tout des dernières années et de la mort de cet écrivain.

Lactance nous laisse un traité sur la Création (vers 303 ou 305), sept livres d'institutions divines (entre 304 et 313) — ouvrage dans lequel il montre l'absurdité du paganisme qui surestime des personnages au point d'en faire des dieux. Il explique que la religion chrétienne adore le Dieu unique dans sa personne, sa sagesse et son esprit —, un opuscule sur la colère de Dieu et sans doute aussi le livre sur la mort des persécuteurs.

Les humanistes de la Renaissance le surnommeront « le Cicéron chrétien. »

VICTORINUS AFER

Né en Afrique proconsulaire vers 300, Marius Victorinus, surnommé l'Africain, y passe la première partie de sa vie et s'y marie. Vers 340, il vient à Rome, sous Constance, où ses talents de rhéteur lui assurent bientôt une solide renommée. Il peut traiter d'abondance de rhétorique, de philosophie et de religion. Son ascendant est tel qu'on lui dresse de son vivant une statue sur le forum de Trajan (353).

Avec sa formidable éloquence, il attaque le christianisme, mais il lit les Écritures et, aux environs de 355, il se convertit publiquement. Sa profession de foi catholique est acclamée par l'assistance.

Sa production littéraire, comme philosophe et écrivain chrétien, s'échelonne sur une dizaine d'années après sa conversion.

En lui, l'Afrique du Nord donne à l'Église un des principaux champions de la foi et peut-être le mieux armé. Dans son traité sur la « Génération de la pensée divine », il discute, il argumente de la philosophie pour mieux comprendre les Saintes Écritures. C'est là une nouveauté toute à son honneur. Il fait entendre que Dieu, esprit supérieurement vivant, a conscience de lui-même. Cette pensée qu'Il conçoit est si exacte qu'elle ne peut être que Lui-même. Ainsi Dieu éternellement a de Lui-même une conception qui est Lui-même tout en se distinguant.

En 362, l'édit de Julien interdit aux chrétiens d'enseigner la littérature et l'éloquence. Alors Victorinus fait un nouvel acte de foi public : il abandonne sa chaire.

La mort de cet écrivain à l'âme loyale se situe vers 382.

La conversion de ce philosophe berbère aura une immense importance dans l'histoire de l'Occident. Son compatriote Augustin y verra un miracle de la grâce divine qui a favorisé son acceptation de la foi : Victorinus a préparé le prodigieux évêque d'Hippone.

SAINT OPTAT de MILEVE

Celui qui sera le précurseur de saint Augustin, dans la lutte contre le schisme des donatistes, naît à Milève (Mila) en Afrique vers 320.

Fils de militaire, païen dans sa jeunesse, il ne semble pas avoir jamais quitté le pays de sa naissance. Aussi, son patrio-

tisme demeure étroitement local. Il entre dans l'Église catholique et va devenir le symbole de la sagesse. Elu évêque de Milève, il redresse l'indépendance de sa race contre le fâcheux esprit de « Çoff » qui en vient à affaiblir l'Église elle-même.

Depuis une cinquantaine d'années, le donatisme suscite des paroisses à côté des paroisses, avec des évêques à côté des évêques. Saint Optat, le premier, se dresse pour traiter, dans son ensemble, le scandale de cette division de la chrétienté berbère. Il précède saint Augustin qui parlera avec estime de lui et de son œuvre. Lors de la controverse anti-donatiste, l'évêque d'Hippone l'exploitera abondamment et saint Fulgence de Ruspe comparera Optat de Milève à saint Ambroise de Milan.

Son grand ouvrage en sept livres, chef de file de la littérature anti-donatiste, paraît en 367. Il s'en prend à la tête même du donatisme d'alors : Parménien, évêque schismatique de Carthage. Ce traité dans lequel Optat attaque ses adversaires, avec loyauté et précision, montre que le polémiste n'oublie pas la charité, désire la réconciliation des frères ennemis, et fait preuve du haut talent de l'écrivain. Optat dégage la responsabilité des catholiques dans l'intervention de la force publique contre les hérétiques, puisque ce sont eux qui ont pris l'initiative de demander l'appui de l'armée. Il répond aux calomnies donatistes, discute sur le plan théologique des prétentions schismatiques et invite les donatistes à l'union.

Optat analyse tous les textes inspirés qui président à la querelle entre l'Église catholique et les schismatiques ; il rappelle les multiples attentats contre les choses saintes et les personnes consacrées à Dieu dont les donatistes se rendent coupables : autels et vases sacrés brisés, vierges contraintes, après pénitence, à une nouvelle profession religieuse, livres saints dérobés, cimetières enlevés aux catholiques. On sent l'indignation de l'auteur au souvenir d'événements récents dont il a été le témoin ; ce qu'il déplore surtout c'est l'avilissement de ces chrétiens enfoncés dans l'aberration du schisme.

Optat connaît fort bien les arguments qui militent en faveur de la doctrine romaine, il pose déjà les principes relatifs à l'efficacité des sacrements que saint Augustin ne tardera pas à développer. On comprend alors l'âpreté avec laquelle il condamne les donatistes dans leur pratique de la rebaptisation, et les violences dont ils usent pour l'imposer aux catholiques déjà baptisés.

Sur le plan théologique, l'œuvre d'Optat pose seulement des jalons qui devront être complétés et précisés. Mais la plus belle leçon est le rappel à l'unité sous un chef unique : le Christ, et l'union de l'Église catholique au siège de Pierre que le Christ a institué chef des Apôtres. L'évêque de Milève souhaite laisser à l'état seul la responsabilité des mesures coercitives contre les

dissidents. Il se rend compte que la violence, même au service de la vérité, ne peut être en accord avec l'esprit de l'Évangile. Malgré cela il plaide, en faveur des sévérités mises en œuvre par les artisans de l'unité, les circonstances atténuantes. Il trouve aussi que la sévérité a parfois de bons résultats et qu'elle est dès lors moins haïssable qu'il ne semble au premier abord. Ainsi, Optat résoud les tourments de l'intelligence et, contre la pression du « Çoff », ramène les fidèles dans le sein de l'Église catholique.

Il meurt à Milève vers 385. La critique moderne consultera cet historien avec intérêt et profit.

LES PERSÉCUTIONS

Persécution de Decius (vers 250)

L'édit impérial oblige toute personne suspecte de christianisme à faire acte d'adhésion au culte païen. Le mot d'ordre n'est pas de faire des martyrs, mais des apostats. Hélas ! il en fait beaucoup.

Pour continuer à diriger son Église, saint Cyprien, alors évêque de Carthage, doit chercher une retraite hors de la ville. A la fin de 251, à l'occasion d'une peste qui ravage l'Empire, l'hostilité populaire se déchaîne contre les chrétiens et la persécution reprend sous Gallus.

Au cours de cette sanglante période, périssent saint Epictète qui, selon saint Cyprien succèda à Fortunatien sur le siège d'Assur, les saints Térence, Paupée et leurs compagnons, Alexandre, Paul, Fortunio, Bassus ; Mappalique et ses compagnons, pour ne citer que les plus connus.

Persécution de Valérien (258)

L'assaut des barbares sur le Rhin et le Danube, l'incursion des Goths jusque vers la mer Egée, l'insurrection berbère en Afrique, l'invasion perse en Mésopotamie : autant de motifs invoqués pour ameuter les esprits contre les chrétiens en les rendant responsables de la gravité de la situation.

Pourtant l'Église a connu, de 254 à 257, une période de paix, mais cette persécution va décimer l'Église d'Afrique. En août 257, un premier édit interdit au clergé de célébrer le culte et, l'année suivante, un second édit étend aux laïques les rigueurs impériales. Des évêques sont exilés puis rappelés pour être mis à mort, par ordre de Valérien, avec des prêtres et des diacres.

Le diacre Jacques et le lecteur Marien, arrêtés près de Cirta, ont la tête tranchée à Lambèse, avec une foule de laïques. A Hippone, saint Théogène, évêque, périt avec 36 chrétiens de

son Église. Saint Ponce, diacre de saint Cyprien, et 12 disciples de l'évêque de Carthage, sont mis à mort ainsi que deux autres évêques, Agape et Secondin. A Utique, avec l'évêque Quadratus, trois cents martyrs sont condamnés à se précipiter dans le feu et la chaux pour avoir refusé d'offrir de l'encens à Junon. Ils sont réduits en poussière parmi les vapeurs de la chaux, d'où sans doute le nom de Massa Candida donné à cette troupe de héros bienheureux.

Il en meurt bien d'autres encore en divers lieux, mais parmi ces glorieux martyrs, le plus prestigieux de tous, saint Cyprien, l'évêque de Carthage, à la tête tranchée le 14 septembre 258.

Persécution de Dioclétien (vers 300)

Selon Lactance, l'incident d'Antioche en 302 amène Dioclétien à se rallier à la politique où Galère le poussait déjà contre les chrétiens. Lors d'un sacrifice offert par Dioclétien et accompagné de la consultation des entrailles des victimes, les signes attendus ne se produisent pas. On accuse les chrétiens de l'escorte d'avoir troublé les opérations par le signe de la croix.

En 303, le premier édit prescrit la destruction des églises, livres et objets sacrés, et prive de leurs charges et dignités les fidèles qui en étaient titulaires. Pour tous, interdiction d'ester en justice, même pour se défendre, et pour les esclaves chrétiens l'affranchissement ne pourra plus être obtenu.

Ouvrons une parenthèse pour citer un homme avisé, Mensurius, l'évêque de Carthage, qui remplace dans sa basilique les livres sacrés par des ouvrages hérétiques dont se saisissent les agents du gouvernement. Félix, l'évêque de Thibica, en Proconsulaire, refuse de livrer les Écritures : il est décapité.

La même année, les second et troisième édits envoient en prison, à la torture et au supplice, les clercs qui refusent de sacrifier. Alors les exécutions commencent. La quatrième édit, en 304, prescrit le renouvellement de l'obligation de Dèce : tout chrétien doit sacrifier.

Longue est la liste des martyrs. Ils se nomment Innocent à Milève, Nivalis, Salvus à Calama (Guelma), Digna à Rusicade (Philippeville), Crispina à Theveste (Tébessa), Justus et Securus à Sitifis (Sétif), Fabius, porte-drapeau de la garde du gouverneur en Maurétanie, Maxima, Secunda et Donatilla à Thuburbo. Citons encore Sévérin et Aquila son épouse ; Arcade, dont toutes les articulations sont successivement coupées ; Marcienne, livrée aux bêtes ; Marcel, un centurion ; Tipasius et Fabius, des soldats ; Saturnin, Datif, Félix, Ampèle et leurs compagnons et enfin des martyrs de noms inconnus, que révèlera une inscription, en Afrique proconsulaire.

SAINT ROGATIANUS

Lorsque la persécution de Dèce éclate, au début de 250, saint Cyprien est évêque de Carthage depuis un an à peine. Ses amis lui conseillent de quitter la ville où sa présence exciterait les persécuteurs. Sentant que sa mort laisserait le champ libre aux intrigants, Cyprien confie le gouvernement de son Église au Prêtre Rogatianus, assisté de l'assemblé des prêtres et des diacres, et s'en va vers une retraite d'où il pourra continuer à correspondre avec son clergé.

Bientôt Rogatianus est arrêté. Dans sa prison, il reste le soutien des chrétiens qui ne tardent pas à le rejoindre. Cyprien leur écrit, et c'est par sa correspondance que nous connaissons mieux l'héroïque prêtre Rogatianus. Celui-ci recouvre la liberté et Cyprien lui adresse ses directives, pour essayer d'apaiser les rebelles et de réconcilier les malheureux apostats, il lui fait aussi parvenir de l'argent pour les pauvres.

Rogatianus a dû être martyrisé, comme saint Cyprien, à la reprise de la persécution, sous Valérien. Il a tenu, auprès de son évêque, une place qui mérite de ne pas sombrer dans l'oubli.

SAINT THEOGENE

Évêque d'Hippone, il assiste au concile de Carthage de 256, présidé par saint Cyprien, sur la question du baptême des hérétiques.

Pendant la persécution de Valérien, qui fait de nombreuses victimes, surtout en Afrique, il est martyrisé avec trente-six chrétiens de son Église.

Dès le temps de saint Augustin, Hippone l'honore déjà comme martyr, et Augustin lui-même le célèbrera en son anniversaire, reconnaissant ainsi le droit des élus à plaider auprès de Dieu pour les vivants.

SAINT PONCE

Diacre de saint Cyprien, il écrit une excellente histoire de la vie et du martyre de son évêque.

La conversion de Ponce a peut-être même précédé celle de Cyprien. Lorsque ce dernier est évêque, il élève Ponce au diaconat et l'attache à sa personne. Ainsi, Ponce le suit partout, se cache avec lui lors de la persécution de Dèce, l'accompagne dans son exil à Curubis et en revient avec lui.

Ponce mourut sans doute en martyr vers 260.

SAINT MARCEL

Nous l'avons choisi parmi ceux qui ne sont ni évêque, ni clerc, mais tout simplement chrétien, pour illustrer la fidélité de tant d'Africains à la foi chrétienne.

Nous sommes à Tanger, en Maurétanie, le 28 juillet 298, et devant le gouverneur Astasius Fortunatus comparaît Marcellus. Qui est-il ? Un centurion. Que lui reproche-t-on ? D'avoir enfreint la discipline en ôtant son ceinturon et en jetant à terre l'épée et le cep de vigne.

Marcellus reconnaît les fait : « oui, le 12 des calendes d'août (21 juillet), quand vous avez célébré la fête de notre empereur, j'ai déclaré à haute voix que j'étais chrétien et que je ne pouvais le servir comme officier. »

Pareil scandale implique que Marcellus soit envoyé devant le tribunal d'Agricolanus, où il comparaît le 30 octobre suivant. Après lecture de l'acte d'accusation, le centurion confirme une fois encore les faits qui lui sont reprochés. Alors, accusé d'avoir publiquement répudié son serment militaire, il est condamné à avoir la tête tranchée par le glaive.

Sans doute fut-il assimilé à un déserteur, car en 298-299 Maximien faisait campagne contre les Maures. En réalité, la fête du 21 juillet commémorait le jour où Dioclétien et Maximien, puis avec eux Constance et Galère, avaient pris les titres divins de Iovïï et d'Herculïï. C'était l'épiphanie des Augustes et des Césars, et Marcellus, comme il le déclare au cours de son procès, « ne sert que Jésus-Christ, le Verbe du Dieu tout puissant. »

SAINTE MARCIENNE

Marcienne, originaire de Rusuccur (Tigzirt) en Maurétanie Césarienne, quitte le monde pour aller s'enfermer dans une cellule à Césarée et y garder intacte sa virginité.

L'idolâtrie règne alors en Afrique. Elle voit sur la place publique une statue de Diane et, ne pouvant le supporter, lui brise la tête. Arrêtée on la frappe de verges, puis on la condamne à périr dans l'amphithéâtre. D'abord exposée à un lion, qui ne lui fait aucun mal, on lance sur elle un taureau qui lui enfonce les cornes dans la poitrine. Alors elle tombe sur le sol, presque inanimée et, sous les dents d'un léopard qui la met en pièces, elle expire.

Cela se passe sous Dioclétien, vers 303. Seize siècles plus tard, Alger lui dédiera une superbe église.

SAINTE CRISPINE

Encore une femme ! Une dame de qualité, à Tébessa, en Proconsulaire, vers les confins de la Numidie. Le mot Crispina vient du latin crispus, « frisé. » Crispine est née à Thagura, en Numidie. D'après saint Augustin, elle est mariée, noble et riche, elle a des fils. Elle refuse de sacrifier aux idoles : elle n'adore que le Dieu unique.

Sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien Augustes consuls, le jour des nones de décembre 304, le proconsul Anulinus siège au tribunal dans la salle du conseil. Crispine comparaît, inculpée d'avoir méprisé l'édit sacré qui prescrit de sacrifier à tous les dieux pour le salut des princes. Anulinus invite l'inculpée à laisser la superstition pour courber la tête devant les images des dieux romains. « Chaque jour j'adore mon Dieu tout puissant, en dehors de lui je ne connais aucun autre Dieu » répond-elle. Le proconsul menace, mais Crispine demeure ferme dans sa foi. Alors on la livre au complet déshonneur pour une dame de son rang : ses cheveux sont rasés et son visage couvert d'ignominie. Puis, comme elle persiste toujours, Anulinus ordonne de la décapiter.

Aux confins de Tébessa, une inscription : « Sanctae Crispinae Martiris » a attesté son héroïsme jusqu'à nos jours.

SAINT ARCADE

La fureur de la persécution est à son comble. Les agents de l'Empire pénètrent par effraction dans les maisons, s'y livrent à de minutieuses recherches et, s'ils trouvent un chrétien, le traitent cruellement sans attendre les formalités d'un jugement en règle.

Chaque jour, hélàs ! se commettent de nouveaux sacrilèges. Les fidèles sont contraints de prendre part aux chants en l'honneur de Bacchus, de brûler de l'encens devant les idoles et de conduire aux autels les victimes couronnées de fleurs à travers les rues.

Arcade habite Césarée de Maurétanie (Cherchel), dans la province d'Afrique. Chrétien fidèle, il veut échapper aux dangers d'apostasie et il quitte sa maison pour aller se cacher non loin de la ville. De naissance illustre, il jouit d'une certaine notoriété et son absence ne tarde pas à être remarquée. Les autorités ne le voyant pas paraître aux sacrifices offerts en public, envoient des satellites qui entourent sa demeure, forcent les portes et, furieux de ne trouver qu'un parent d'Arcade qui refuse de les renseigner sur la retraite de celui-ci, ils l'emmènent devant le gouverneur qui n'en peut rien obtenir et le garde en prison.

Bientôt instruit du danger que court son parent, Arcade quitte sa retraite et se présente au gouverneur. Il lui fait connaître son nom, sa qualité de chrétien, et réclame l'élargissement du prisonnier. « Volontiers lui répond-on, vous serez tous les deux libres dès ce soir, si vous consentez à sacrifier aux dieux. » Arcade refuse. Alors le juge entre en fureur et commande aux bourreaux de saisir Arcade, de couper successivement toutes les articulations des bras jusqu'aux épaules, puis des jambes jusqu'aux cuisses.

Pendant ce long supplice, Arcade rend grâce à Dieu et invite les témoins de cet affreux spectacle à renoncer à leurs cultes sacrilèges. Puis en présence des païens frappés de stupeur en face d'un tel prodige de patience, il expire doucement, un 12 janvier, vers 304, sous l'empereur Dioclétien.

VIII

LES VANDALES EN BERBÉRIE (429 – 533)

Les Vandales abordent en Afrique après des siècles de pérégrination. De la Baltique, ils sont passés par les plaines de l'Oder et de la Vistule aux environs du premier siècle avant notre ère. Au IIe siècle après J.-C., à la suite de la migration des Goths, ils constituaient deux groupes qui, après deux siècles, se trouvèrent réunis dans la région du Rhin. Après la Gaule, qu'ils ont traversée et pillée, ils pénétrèrent en Espagne en 409 et, deux ou trois ans plus tard, se répartirent à travers la péninsule. En 425 le roi des Vandales, Gundéric, enlevait aux Romains Carthagène et Séville, puis s'emparait des Baléares et se livrait sans doute au pillage des côtes de Maurétanie Tingitane.

En 428 Gundéric meurt, n'ayant eu que le temps de jeter un regard sur l'Afrique, mais son frère Genséric, qui lui succède, organise une expédition. Il est le plus remarquable des généraux et des hommes d'état germains du Ve siècle. Esprit profond, d'une volonté impitoyable, diplomate astucieux et sans scrupule, il ne peut ignorer l'anarchie africaine. En effet, les troubles qui suivirent la mort de l'empereur d'Occident, Honorius (423), s'étaient répercutés en Afrique. Il n'avait pas d'enfant, et son neveu, le futur Valentinien III, n'ayant alors que quatre ans, n'avait pas été reconnu « César » par l'empereur d'Orient Théodose II. On redoutait même que Constantinople en profite pour rétablir l'unité de l'Empire. Boniface, le général romain le plus réputé, empêcha alors l'Afrique de se révolter contre l'empereur légitime, et Valentinien fut proclamé Auguste et associé à Théodose II en 425. Boniface, cependant, comptait devenir généralissime, mais, ayant perdu tout crédit auprès de la régente, Galla Placidia, mère de Valentinien, il ne le fut pas : celle-ci craignait de le voir créer en Afrique une principauté à son profit, sous le patronage de Rome. D'autre part Boniface s'était marié en secondes noces avec

une arienne et le baptême hérétique de sa fille le rendait suspect aux catholiques. Son renom ayant grandi au lendemain de succès sur les Berbères, et les rivalités de cour attisant les soupçons, Boniface, finalement, reçut en 427 un ordre de rappel auquel il n'obéit pas, et on le déclara ennemi public. Vainqueur des troupes envoyées contre lui, sa situation devint pourtant critique lorsqu'au début de 428 une armée, commandée par le comte d'Afrique Sigisvult, s'empara d'Hippone et de Carthage.

Boniface a-t-il appelé les Vandales au secours ? Cela semble peu certain. Les soulèvements des Berbères, les révoltes provoquées par la fiscalité impériale sont des facteurs qui permettent à un envahisseur d'espérer une faible résistance, et des secours précieux, de la part d'un pays hostile au pouvoir central et dont la richesse excite l'appétit.

Parti du détroit de Gibraltar en mai 429, Genséric aborde l'Afrique vers Tanger ou Ceuta avec tout son peuple, soit 80 000 personnes, dont 15 000 soldats. Selon Posidius et Victor de Vite, destructions des cultures, incendies des églises, supplices des évêques et des clercs, massacres des vieillards et des enfants, jalonnent la marche des envahisseurs. Il est probable que les donatistes et le prolétariat des campagnes que ne contient plus la force armée, participent également à ces atrocités. Jusqu'à son entrée en Numidie, Genséric ne trouve aucune résistance, car l'Empire n'est pas en mesure de s'opposer à son avance. Devant le péril, les rivalités se taisent alors. Placidia offre à Boniface le commandement de l'armée, mais celui-ci, vaincu, s'enferme dans Hippone ou Genséric l'assiège. Trois ou quatre mois plus tard, le 28 août 430, saint Augustin meurt. Genséric doit lever le siège d'Hippone après quatorze mois. Il ne tente pas de prendre Cirta et Carthage, mais ailleurs rien ne l'arrête. Constantinople envoie une armée de secours sous le commandement d'Aspar, qui débarque à Carthage et joint ses forces à celles de Boniface. Après une défaite commune (431) Aspar regagne Constantinople et, l'année suivante, Boniface est rappelé par Placidia pour être nommé généralissime, mais il meurt peu de mois après.

L'Afrique demeure sans défenseur. L'Empire doit traiter avec Genséric, et la convention d'Hippone (11 février 435) accorde aux Vandales la qualité de Fédérés, assujettis à un léger tribut, et l'occupation des trois Maurétanies et d'une partie de la Numidie. Genséric confirme sa fidélité au pacte en garantissant l'envoi d'otages à Ravenne et en faisant figurer son fils dans le premier convoi.

Cependant le roi des Vandales considère ce traité comme une trêve qui lui permet d'organiser ses conquêtes. Il endort si bien les défenses de Ravenne, qu'il obtient le retour de son fils en

Afrique. Alors il brusque les choses et s'empare de Carthage (19 octobre 439). Puis il équipe une puissante flotte.

L'Empire craint pour l'Italie, Théodose promet d'intervenir, mais Genséric ne vise pas encore Rome. Il attaque la Sicile. Théodose se résigne à signer, et Valentinien à confirmer, le traité de 442 qui retourne à l'avantage des Vandales les conditions du pacte de 435. L'Empire doit se contenter des régions les plus pauvres et les moins soumises : les Maurétanies Césarienne et Sitifienne, une partie de la Numidie avec Cirta, et la Tripolitaine. Genséric reçoit la Zeugitane ou Proconsulaire, avec Carthage, la Byzacène et une partie de la Numidie, avec Hippone.

Ravenne ne peut plus que compter sur la bienveillance du roi des Vandales. Quoique l'héritier présomptif, Hunéric, soit marié à une fille de Théodoric, roi des Wisigoths, on lui propose de devenir le gendre de Valentinien. Pour faciliter ce projet, Genséric renvoie à Toulouse, sous prétexte de tentative d'empoisonnement, sa belle-fille, après lui avoir fait couper nez et oreilles. La nouvelle union n'aboutit pourtant pas. Pourquoi ? On l'ignore, car jusqu'en 455 les bonnes relations subsistent entre Romains et Vandales.

Pour marquer son indépendance, Genséric fixe la prise de Carthage comme départ d'une nouvelle ère. Le ravitaillement des Romains demeure à la merci des Vandales, ce qui porte un coup fatal aux armateurs d'Ostie.

Genséric fait sentir son autorité aux Africains en les dépouillant de leurs terres les plus fertiles. Il installe le gros de son peuple dans les campagnes de Zeugitane. Les villas passent aux mains des Vandales à qui les colons paient les redevances. Les Berbères romanisés, qui forment la masse de la population africaine, continuent à mener la même vie sous les rois vandales. Les catholiques surtout subissent les rigueurs de Genséric. Cet arien impitoyable est soucieux de bonnes mœurs. A Carthage, où s'étale la sodomie, il fait opérer des rafles. Cependant les édits ne changent pas grand chose aux mœurs qui ne sont ni meilleures, ni pires.

En 455, Valentinien tue Aetius et, six moix après, périt sous les coups des lieutenants de sa victime. La disparition du patrice frappe l'Empire d'Occident à mort. Genséric profite des troubles de succession pour jeter sa flotte sur l'Italie et son armée sur Rome, où il entre le 2 juin 455. Selon la promesse faite au Pape par leur roi, les Vandales s'abstiennent des meurtres et des incendies, mais ils pillent la ville. Les navires portent à Carthage un riche butin et des captifs, parmi lesquels la veuve de Valentinien et ses deux filles — dont Eudocia, l'ancienne fiancée d'Hunéric, qui devient enfin sa femme — et le fils d'Aetius. L'évêque de Carthage, Deogratias fait vendre jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs.

Le trône de Ravenne d'abord vacant, la direction de tout l'Empire passe au vertueux soldat Marcien qui succède depuis 450 à Théodose II. Constantinople n'a plus la force d'intervenir, tant en Italie qu'en Afrique. Quand un nouvel empereur d'Occident, Avitus (9 juillet 455), ancien généralissime des Gaules, invite les Grecs à une commune action contre les Vandales qui affament l'Italie, Marcien se contente d'adresser des remontrances à Genséric qui n'en tient aucun compte.

Par son armée, sa flotte et sa diplomatie, Genséric occupe la première place dans le monde occidental, et il le sait. Bientôt, Corse, Sardaigne, Baléares, Sicile, sont en son pouvoir, il s'empare alors des deux Maurétanies et devient, théoriquement du moins, le maître de toute l'Afrique. Selon Procope, il maintient la fidélité des Berbères en les associant à ses fructueuses expéditions. Il fait raser toutes les fortifications des villes, à l'exception de celles de Carthage. Les provinces gardent leur organisation et leurs lois antérieures et Genséric semble laisser une certaine autonomie à l'intérieur de la Maurétanie et à la Numidie. Cette nouvelle situation est moins pénible pour les populations que la domination romaine à la veille de la conquête vandale.

Le blocus alimentaire, auquel Genséric condamne l'Italie, cause la chute d'Avitus. Peu après, Marcien meurt. Deux trônes sont vacants, mais les véritables maîtres sont, en Italie le chef de l'armée romano-germanique, Ricimer et, à Constantinople, le patrice Aspar. Aspar fait proclamer empereur d'Orient un de ses officiers, Léon le Thrace qui met sur le trône d'Occident un général audacieux, Majorien (avril 457) qui juge avant tout nécessaire de briser la puissance vandale.

Il rassemble une flotte de 300 vaisseaux dans la baie d'Alicante et se prépare à passer en Afrique. Genséric sollicite la paix et se heurte à un refus. Alors il atteint son but par les moyens astucieux qu'il a coutume d'employer et il s'empare de la plupart des navires romains. A-t-il acheté les chefs ennemis ? Son escadre les a-t-il surpris ? Quoi qu'il en soit l'opération africaine se termine par un nouveau traité avec Genséric. Ricimer fait arrêter et décapiter Majorien (461) et remplace ce souverain, assez remarquable, par un personnage falot, Libius Severus, que Constantinople refuse de reconnaître, et sous le nom de qui il règne.

Voici pour Genséric une nouvelle occasion d'intervenir dans les querelles de succession, au nom des héritiers de Valentinien, dont il se dit le défenseur. Il déploie une énorme activité, tant militaire que diplomatique : pillages en Italie, alliance avec le maître des deux armées du Nord de la Gaule, Aegidius ; négociations avec le nouveau roi des Wisigoths, Euric (466) et le Suève Remismund. Pour s'attirer d'abord la bienveillance de Constantinople, il renvoie la veuve de Valentinien et sa plus jeune fille, puis il rompt ensuite avec l'empereur Léon qui refuse de désigner son candidat au trône d'Occident et dévaste par représailles les côtes du Péloponèse, paralysant ainsi le commerce méditerranéen (461-467).

Léon, en accord avec Ricimer, décide de mettre fin aux interventions de Genséric et, pour frapper un coup décisif sur les Vandales, il équipe une flotte importante, mettant en jeu toutes les ressources de l'Empire.

Le comte Marcellin s'empare de la Sardaigne, l'armée d'Égypte débarque en Tripolitaine, mais la flotte qui porte le gros des troupes s'ancre au promontoire de Mercure (cap Bon) sans tenter l'attaque de Carthage. Genséric se sent perdu. Il obtient du chef ennemi Basiliscus, qu'il achète sans doute, un armistice de cinq jours, puis à la faveur de la nuit il surprend la flotte ennemie dont il ne laisse échapper que les débris (468). Dans tout l'Empire le découragement succède aux espoirs. L'armée d'Égypte renonce à attaquer Carthage, et Marcellin périt assassiné. L'Empire sort ruiné de l'aventure, sa faiblesse est prouvée à tous les Barbares, on juge les Vandales invincibles et Genséric obtient le traité qu'il veut. D'ailleurs il ne tarde pas à le rompre, car dès 474 il dévaste les côtes grecques, et l'empereur d'Orient Zénon l'Isaurien doit accepter un nouveau traité qui proclame la paix perpétuelle.

Genséric facilite la libération des prisonniers romains, consent à rappeler les évêques et à rouvrir les églises catholiques. En échange, il obtient la reconnaissance de ses droits sur l'Afrique, la Corse et la Sardaigne, la Sicile, les Baléares et Ischia (476).

Pendant ce temps l'Empire d'Occident agonise. Le général barbare Odoacre renverse le dernier empereur, Romulus Augustule, et renvoie à Constantinople les insignes du pouvoir. Genséric assiste, à la veille de sa mort (24 janvier 477), à l'humiliation de l'Empire d'Orient et à l'effondrement de l'Empire d'Occident.

En Afrique, Genséric a organisé un état puissant. Depuis 442 son pouvoir est absolu, il a supprimé le contrôle des nobles, en faisant exécuter les plus indépendants, et de l'assemblée du peuple, en ne la convoquant plus. Il a modifié les règles de succession : le plus âgé de ses descendants mâles montera de droit sur le trône, sans qu'il soit question de la ligne directe. Il évite ainsi les régences. Le roi nomme tous les dignitaires et fonctionnaires. L'Église arienne n'échappe pas à son emprise. Faute d'une langue pratique, le latin est utilisé officiellement, sauf pour le culte arien qui continue à être célébré en langue vandale. Les mœurs romaines remplacent vite les usages des Germains, mais l'assimilation ne va pas au-delà. L'interdiction de mariages mixtes empêche toute fusion entre vainqueurs et vaincus.

Après la mort de Genséric, son fils Hunéric (477-484) lui succède. Tyran féroce, il se débarasse par le meurtre ou l'exil de ceux de ses neveux qui empêchent l'accès de son fils au trône. Nous verrons le sort qu'il réserve aux catholiques.

Malgré les assassinats familiaux, ce n'est pas Hildéric, son fils, qui lui succède, mais deux de ses neveux : Gunthamund (484-496) puis Thrasamund (496-523).

Sous Gunthamund, l'Église catholique bénéficie de la tolérance du roi, à qui une rupture entre l'Orient et l'Occident donne l'assurance que ses sujets catholiques ne peuvent plus conspirer avec l'Empereur Zénon.

Thrasamund est un souverain d'une remarquable beauté et d'une culture exceptionnelle. Arien fervent, il attire les catholiques par des honneurs, des richesses et des dignités, mais si quelqu'un d'entre eux commet un crime, même involontaire, il offre l'impunité pour qu'il consente à l'apostasie.

Thrasamund ne ménage pas ses efforts pour développer les goûts intellectuels de ses sujets. Les Vandales n'ont pas de littérature, mais le roi suscite une activité poétique chez les Romains : courts poèmes, éloges des rois vandales ou de leurs conseillers, écrits d'inspiration païenne, souvent érotiques, comme ceux de Luxorius. Au-dessus de ces poètes, se place Dracontius qui écrit d'abord de petites épopées mythologiques. Le roi l'emprisonne pour avoir loué dans ses vers l'empereur byzantin. Il implore le pardon royal par une émouvante description de ses souffrances et la promesse de chanter sa gloire, mais en vain. Alors il chante la louange de Dieu en trois livres de plus de deux mille vers, qui ne manquent pas de beauté, dont le succès demeurera encore au moyen âge.

En dehors de la littérature, Thrasamund aime les beaux édifices, il embellit Carthage, mais veille aussi à l'indépendance de ses États. Il vit en bons termes avec le vieil empereur d'Orient Anastase (491-518) qui se soucie peu de l'Afrique, car il doit assurer la défense de l'Empire. La situation change avec Justin (518-527) qui prétend s'occuper de l'épiscopat africain, ce qui réveille les méfiances politiques du roi à l'égard des catholiques.

Pour s'assurer contre l'éventuelle hostilité impériale, Thrasamund se tourne vers le roi des Ostrogoths, Théodoric, maître de l'Italie depuis 493. Il épouse sa sœur qui débarque à Carthage avec une garde de 1 000 seigneurs et un cortège de 500 esclaves.

Depuis la mort de Genséric, l'autorité vandale sur les tribus berbères s'affaiblit. Le prolétariat agricole se soulève, les montagnards de l'Aurès se précipitent vers les cités de la plaine. Les révoltes ne se limitent pas à la Numidie. Les Maures s'emparent de la Maurétanie, pillent et massacrent catholiques et Vandales.

En 525, un seul évêque de Maurétanie Césarienne, celui de Mina, peut assister au concile de Carthage, les autres sont retenus par les nécessités de la guerre.

Des états indépendants se développent en Maurétanie, où vivent Romains et Berbères sous l'autorité des mêmes princes, et le gouvernement vandale ne semble guère réagir avec vigueur. Un autre danger arrive de l'Est avec les nomades chameliers de Tripolitaine, conduits par Cabaon. Thrasamund se heurte à leur tactique et les cavaliers vandales, dont les chevaux sont effrayés par l'odeur des chameaux, servent de cible aux Berbères, qui détruisent ou capture presque toute l'armée.

Thrasamund meurt sans avoir pû prendre sa revanche. Un vieillard efféminé lui succède, Hildéric, fils d'Hunéric et Eudocia. Sa tolérance envers les catholiques surprend les Vandales, car un édit de l'empereur Justin proscrit l'arianisme de l'Empire. Mais Hildéric a passé une quarantaine d'années à Constantinople, il a lié d'intimes relations avec l'héritier présomptif du trône, en fait le véritable empereur, Justinien, et il donne l'impression d'être à la remorque du gouvernement byzantin. Il provoque Théodoric en emprisonnant, puis en faisant exécuter sa sœur qui dirige l'opposition. La mort du roi des Goths sauve les Vandales d'un débarquement qui risquait de leur être fatal (526).

Le péril berbère ne cesse de grandir. Maîtres de la Maurétanie Tingitane, de la Maurétanie Césarienne, à l'exception de sa capitale, de la Sitifienne et de la Numidie méridionale, les Maures, sous la conduite d'Antalas, portent leur offensive dans le Sud de la Byzacène. Les Vandales, commandés par le neveu du roi, Hoamer, sont vaincus, l'opposition nationale est alors stimulée contre le roi, suspect de vouloir livrer l'Afrique à l'empereur, l'armée dépose Hildéric en mai 530 et l'emprisonne avec ses deux neveux.

Gélimer, le chef de la sédition, arrière-petit-fils de Genséric, prend le pouvoir avec l'appui de l'opinion publique. Justinien, qui a succédé depuis trois ans à son oncle Justin et rêve de restaurer l'ancien Empire romain, saisit l'occasion d'intervenir en faveur de son ami. Il le fait courtoisement, invitant Gélimer à laisser le trône au vieil Hildéric, tout en gardant le pouvoir. Le roi refuse, réplique qu'il préfère la rupture de la paix à la tutelle byzantine.

Pendant ce temps Justinien traite avec les Perses en 532 et se décide à porter la guerre en Afrique.

L'ÉGLISE SOUS LES VANDALES

Les rigueurs de Genséric s'abattent sur les catholiques. Il confisque les églises et leurs trésors. La basilique Restituta et les deux églises élevées en l'honneur de saint Cyprien, au lieu de son supplice et sur son tombeau, passent au culte arien. Dès son entrée à Carthage, Genséric embarque le clergé de la ville, et son évêque Quodvultdeus, sur de vieux navires qui gagnent l'Italie à la grâce de Dieu. Il exile les clercs qui, à l'aide de récits tirés de la Bible, condamnent sa tyranie. Sans doute cherche-t-il moins à faire disparaître le Catholicisme, ce qui eut été impossible, qu'à paralyser la conspiration permanente menée par les évêques et les notables. Il pratique en alternance, par nécessité politique, la tolérance et la persécution.

Sous Hunéric (477-484) celle-ci devient systématique. Arien fanatique, il interne ou fait brûler vifs les manichéens dont la secte a progressé aux dépens de l'arianisme, mais les plus dures persécutions sont réservées aux catholiques.

Tout d'abord le roi, sous la pression de Constantinople, autorise l'élection d'un nouvel évêque pour le siège de Carthage, vacant depuis vingt-quatre ans. Le haut clergé comprend vite le piège, car l'édit royal exige de l'empereur d'Orient Zénon, une tolérance identique pour les ariens d'Orient, et n'autorise que sous des réserves analogues l'ouverture des oratoires, la célébration de la messe et la compléte liberté des cultes. Si l'empereur refuse cette liberté aux ariens d'Orient, Hunéric envisage d'exiler chez les Maures l'évêque de Carthage et tout le clergé d'Afrique. La situation est d'autant plus pénible que l'empereur ne paraît pas décidé à changer d'attitude vis-à-vis des ariens.

Un conflit éclate bientôt entre le nouvel évêque Eugène et l'autorité vandale qui soumet les catholiques à une impitoyable répression. Zénon intervient en faveur des victimes et cette démarche leur vaut un surcroît d'épreuves. Hunéric consent à convoquer, pour le 1er février 484, un concile où les évêques orthodoxes pourront s'expliquer avec les ariens, espérant ainsi faire tourner l'intervention de l'empereur à la confusion des catholiques qui, malgré l'interdiction, continuent à célébrer la messe en terre vandale. L'évêque Eugène réclame la convocation d'évêques des pays d'outremer, en raison du caractère universel du problème. Hunéric s'y refuse, son intention étant uniquement de régler un problème intérieur. Les évêques catholiques viennent des pays vandales les plus lointains. Sur 406, la Maurétanie Césarienne en envoie 120, la Sitifienne 44, la Tripolitaine 5. Même la Sardaigne et les Baléares en dépêchent 8. Les catholiques ne manquent pas de champions, tels Eugène de Carthage — auteur d'un *libellus fidei* destiné au roi — et Vigilius,

évêque de Thapse en Byzacène. Mais on assiste à une parodie de concile. Avant l'ouverture, Hunéric exile ou fait batônner plusieurs leaders adverses. Le patriarche arien Cyrila prépare la condamnation des catholiques, appuyé par l'autorité civile. L'issue du concile ne fait pas de doute, en dépit des efforts des évêques catholiques. Hunéric interrompt la comédie et promulgue, dès le 25 février, un édit dont Victor de Vite reproduit la teneur.

Cet édit emprunte à la législation byzantine les prescriptions impériales contre les hérétiques, pour les appliquer aux catholiques : suppression des cérémonies religieuses, des réunions de culte, destruction des livres religieux, interdiction d'édifier des églises, confiscation des terres, dévolution au clergé arien des biens ecclésiastiques, exil des réfractaires, incapacité pour les laïques de léguer, tester, recevoir une donation ou une succession, destitution des fonctionnaires catholiques. L'application de ces mesures déborde bientôt le cadre de l'édit. C'est la répression la plus dure qu'ait subi l'Église africaine. Les évêques sont jetés nus hors de la ville, chargés par les cavaliers d'Hunéric, puis contraints de travailler les terres de l'intérieur. En deux ans 90 évêques périssent. Le prêtre arien qui veille l'évêque Eugène, cloué au lit par la paralysie, lui verse du vinaigre dans la bouche, on bâtonne par deux fois douze enfants de chœur de Carthage, on flagelle les 500 clercs de la ville avant de les exiler. A Tipasa, les fidèles ont la langue coupée. Partout on a recours au supplice.

Certes il n'y a pas que de glorieux martyrs. La vie pratique n'est possible qu'à ceux qui témoignent du baptême arien. Des catholiques s'y résignent, d'autres se le voient imposer de force sous la corde ou le baîllon, comme l'évêque Habetdeus, interné avec Eugène de Carthage aux confins de la Tripolitaine.

La famine s'abat sur l'Afrique l'été suivant et, en pleine persécution, la peste enlève Hunéric le 22 décembre 484.

Sous son neveu et successeur Gunthamund (484-496) les catholiques connaissent des temps meilleurs. Eugène regagne Carthage (487) et les autres évêques leur siège (494). On rouvre les églises, le culte se pratique librement.

Après d'âpres discussions sur les natures et la divinité du Christ, le pape Félix III excommunie et dépose les évêques de Constantinople et d'Antioche, auteurs de la confession dite Hénotique, à laquelle Zénon a donné force de loi en 484. Cette mesure provoque une rupture entre l'Orient et l'Occident, qui va durer 35 ans. La question des apostats est réglée par l'Église : évêques, diacres et prêtres ne peuvent être réconciliés qu'à leur lit de mort, une pénitence de dix ans est imposée aux moines et aux laïques dont les enfants sont écartés de tout emploi ecclésiastique.

Avec Thrasamund, autre neveu d'Hunéric (496-523), arien fort attaché à sa foi, les catholiques se voient interdire de remplacer les évêques défunts. Cette interdiction n'étant pas respectée, le roi exile, sans les soumettre à de mauvais traitements, 120 évêques sur 400, parmi lesquels Eugène de Carthage qui meurt en Gaule, à Albi, en 505, et Fulgence de Ruspe qui est envoyé en Sardaigne avec plus de 60 autres.

Thrasamund, qui répète qu'il désire être convaincu s'il erre, rappelle à la cour Fulgence pour discuter avec lui, mais le clergé vandale obtient son renvoi en Sardaigne. Il y demeure jusqu'à son retour au début du règne d'Hildéric. L'empereur Justin (518-527) se réconcilie avec le Pape et prétend contrôler l'épiscopat d'Afrique, ce qui contribue à réveiller les méfiances politiques du roi envers les catholiques, méfiances que le schisme avait atténuées.

Hildéric, fils d'Hunéric, succède à Thrasamund et autorise le retour des prêtres bannis, le rétablissement du métropolitain de Carthage, l'élection de nouveaux évêques, la réouverture des églises et les délibérations d'un concile (5 février 525).

Au ve siècle, dans la décrépitude d'un monde qui n'a plus la force de se relever et même pas le courage de mourir en beauté, parmi tant d'institutions qui s'effondrent, la papauté affermit son autorité. Lorsque toute l'Afrique tombe entre les mains des Vandales, que Carthage n'a plus d'évêque catholique (457 à 481), les évêques africains se tournent vers le siège de saint Pierre demeuré débout.

Bientôt les catholiques d'Afrique seront délivrés du joug arien.

VICTOR de VITA

Evêque et historien africain du ve siècle, nous trouvons sous son nom une Histoire en trois livres de la persécution qui ravage l'Église d'Afrique au temps des rois vandales Genséric et Hunéric, entre 429 et 484. L'auteur fait appel au témoignage des autres pour raconter les événements du règne de Genséric, mais il rapporte avec de nombreux détails et beaucoup de précisions, ceux du règne d'Hunéric parce qu'il est un témoin oculaire. Cette Histoire est composée, ou publiée, vers 489.

Victor, évêque de Vita en Byzacène, est invité au concile de Carthage le 1er février 484, mais ne s'y rend sans doute pas puisqu'à côté de son nom figure l'indication : non occurrit.

Son souci de citer dans son histoire de la persécution vandale des documents, nous vaut la conservation :

— de l'édit d'Hunéric laissant la liberté de prédication aux évêques ariens,
— l'ordonnance préparatoire à la conférence de Carthage en 484,

— la confession de foi présentée au roi par Eugène de Carthage et ses collègues catholiques,
— le second édit d'Hunéric contre les catholiques.

Ces précieux documents ne se retrouvent nulle part ailleurs.

De plus, l'évêque de Vita nous raconte les tortures effrayantes et les supplices raffinés, employés par les Vandales pour vaincre l'héroïque résistance des catholiques.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître une importance de premier ordre à son œuvre.

Nous ne savons rien des dernières années de Victor et de sa mort, car ce n'est guère que par son livre que nous le connaissons.

VIGILE de THAPSE

Evêque de Thapse, ville de Byzacène, à la fin du ve siècle, il prend part, le 1er février 484, à la grande conférence des évêques catholiques convoqués à Carthage par le roi arien Hunéric. Il doit alors être évêque depuis peu de temps, puisque la Notitia provinciarum et civitatum africae établie à ce moment-là, le cite le dernier parmi les 109 évêques de Byzacène.

Vigile a étudié avec ardeur les saints livres précieusement gardés dans sa communauté, et il expose devant les Vandales que le Dieu unique dépasse l'homme par des perfections infinies. En son indivisible unité, Dieu a une intelligence qui n'est pas diminuée par l'exercice de la puissance créatrice. Elle jouit d'une maîtrise totale et parfaite. Pour désigner le pouvoir particulier de l'intelligence de Dieu, on dit qu'elle est une personne qui se commande elle-même, comme se commande une personne humaine.

Il invite les Berbères à progresser dans la compréhension de l'Évangile qui nous montre l'intelligence de Dieu prenant l'homme sous son autorité. Il l'emploie, comme son instrument docile, pour exposer la sagesse divine dans un langage humain, donner l'exemple de la conduite que Dieu demande à chaque homme, et montrer aussi le devoir d'adorer Dieu et de lui payer toutes les dettes contractées par les péchés. Grâce à son autorité particulière, l'intelligence divine confère aux travaux de l'homme une telle valeur, que tous les disciples peuvent être assurés sur leur droit d'entrer au paradis.

Vigile de Thapse défend l'honneur de ses chrétiens berbères contre les rêveries proposées par les barbares venus du Nord.

Nous savons peu de choses sur sa vie, car il est surtout connu par ses œuvres d'ailleurs nombreuses.

SAINT GELASE 1er :

Le Saint Augustin de l'Administration de l'Église

Africain d'origine, Gélase fait carrière dans le clergé de Rome et devient même le conseiller, d'ailleurs écouté, du pays Félix III. Il lui succède sur la chaire de saint Pierre le 1er mars 492.

Le début de la renaissance du droit canonique peut être fixé à l'élection de saint Gélase 1er. Dès les premiers temps de son pontificat, il manifeste la haute conscience qu'il a de ses droits et de ses devoirs. Sa prudence et sa fermeté dans le gouvernement de l'Église, son activité de théologien et d'écrivain, le font remarquer entre tous ses prédécesseurs de la seconde moitié du ve siècle, et ses mérites font évoquer saint Léon 1er le Grand (461). De Tertullien, il a le goût de la controverse et aussi les talents, la verve et la vigueur. Il est intraitable par devoir et par nature.

Gélase affirme avec noblesse les droits du pouvoir spirituel dans une lettre à Anastase, empereur de Byzance : « Il y a, Auguste empereur, deux pouvoirs principaux pour régir le monde : l'autorité sainte des pontifes et la puissance royale. Des deux, celle des prêtres est d'autant plus importante qu'ils doivent, dans le jugement divin, rendre compte au Seigneur des rois eux-mêmes. » C'est ainsi que ce Berbère rétablit l'ascendant du Pape devant l'autorité des empereurs, non seulement dans son temps, mais aussi pour les siècles à venir. A la différence de saint Léon, il ne parle pas d'union des pouvoirs, et la pensée gélasienne s'explique sans doute par la personnalité de son auteur.

Cependant, politiquement et religieusement, les temps sont difficiles. Sous la conduite de Théodoric les Ostrogoths viennent de s'établir en Italie et Rome obéit à un prince arien. En Occident les sectes renaissent de leurs cendres. L'Hénotique, cet abus de pouvoir de l'empereur Zénon de Constantinople, qui prétendait régenter la foi et qui voilait l'enseignement du concile de Nicée sur la divinité et la nature humaine du Christ, continue d'être en vigueur.

— Ramener l'Église d'Orient à l'unité romaine,
— Maintenir partout l'intégrité du dogme, l'indépendance de l'Église, la pureté des mœurs chrétiennes,
— Tenir tête aux Byzantins insoumis, aux hérétiques et aux demeurants du paganisme, telle est la tâche assumée par le pape Gélase avec un zèle infatigable.

Sans relâche, pendant un règne d'un peu plus de quatre ans, Gélase écrit des livres, tient des synodes en 495 et 496, enseigne, reprend, veille sur la discipline ecclésiastique. Il laissera après lui le modèle d'un Pape savant, administrateur, zélé et pieux.

Ses lettres reflètent sa physionomie avec un particulier éclat. Leur nombre reste exceptionnellement élevé pour la brève durée de son pontificat. On en compte pas moins de quarante-trois auxquelles s'ajoutent quarante-neuf fragments ou témoignages de lettres perdues, puis vingt-neuf autres lettres ou fragments nouveaux qui seront ensuite découverts dans un manuscrit du Bristish Museum à Londres, et publiés en 1885 à Leipzig. Ce sont, pour la plupart, de courts billets, d'une forme élégante et concise, qu'on dirait imités des lettres familières des anciens. Certaines se rapportent aux affaires de l'Illyricum qui, relevant de l'Empire d'Orient pour les questions civiles, est alors rattaché au Saint-Siège pour l'administration ecclésiastique. D'autres concernent la discipline du clergé et, bien qu'elles visent des circonstances particulières, elles se trouvent applicables d'une manière générale.

Un bref regard sur quelques unes des directives de Gélase suffit à nous montrer l'ampleur de son action, à laquelle se joint un souci particulier du détail :

— Interdiction faite aux évêques de se rendre à la cour de Ravenne sans l'autorisation pontificale ; de réclamer des clercs d'autres diocèses ; instauration d'un contrôle pontifical strict de la gestion temporelle des évêques ; jugement des prélats dilapidateurs auxquels un administrateur est imposé, ainsi qu'aux évêchés en vacance de siège. Rappel des évêques d'Italie et de Sardaigne au respect de la hiérarchie.
— Défense renouvelée aux clercs de se livrer au commerce, de se marier, impossibilité à ceux insuffisament instruits d'être promus à l'ordre supérieur ; détermination du nombre de diacres selon l'importance de chaque ville (3, 5 ou 7) ; approbation par l'évêque du postulant aux ordres, alors que l'on procédait souvent par acclamation du peuple, et prescription au clergé d'effectuer lui-même l'enquête préalable. Droit assuré aux clercs, victimes d'une sanction de leur évêque, de s'adresser directement au Pape. Interdiction aux diacres de consacrer la Sainte Hostie, pratique introduite sous les persécutions, et aux prêtres de conférer le sacerdoce sous peine d'excommunication. L'évêque seul également peut donner la Confirmation, réconcilier les pénitents, imposer le voile aux vierges consacrées ou aux veuves, consacrer une nouvelle église.
— Déclaration contre l'exclusion perpétuelle des pénitents et des excommuniés qui sont invités à introduire dans l'année leur demande de pardon et de réintégration.
— Prescription faite à toute personne qui érige une église nouvelle de la doter d'une terre dont les revenus serviront à subvenir à ses besoins de la manière suivante : un quart pour l'évêque, un quart pour les pauvres et les voyageurs, un quart pour les clercs, un quart pour les bâtiments et hospices. Cette

pratique durera jusqu'au début du VIIe siècle. Chaque fondation doit recevoir nécessairement l'autorisation du Pape.
— Rappel aux femmes de leur incapacité à remplir une fonction sacrée.

A la correspondance il faut joindre les nombreux traités, commencés sous le règne de ses prédécesseurs, qui traitent du schisme de l'évêque Acace, du pélagianisme, de la fête païenne des lupercales, toujours célébrée à Rome, et que Gélase supprime.

En ce qui concerne Acace, son parti semblait diminuer la parfaite divinité du Christ et voulait faire rentrer les hérétiques dans l'Église en demandant à la foi commune de célébrer le Christ, non en sa divinité substantielle, mais seulement en sa ressemblance avec le Père Éternel. Et Gélase de répondre avec l'Évangile que Jésus est Dieu, tout comme le Père Éternel.

Comme ses devanciers, il professe la doctrine de saint Augustin dans les questions de la grâce, sans insister sur les problèmes de la prédestination et des diverses efficacités de la grâce divine.

Gélase déclare risible la prétention de Constantinople à une autorité religieuse égale à celle de Rome. Il rappelle la primauté romaine sur toute la chrétienté et sur tous les sièges épiscopaux : « Ce ne sont pas par des décisions des conciles que l'Église de Rome a été mise au-dessus des autres Églises, mais elle a obtenu cette primauté par la parole du Seigneur, notre Sauveur, dans l'Évangile : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Le premier siège de l'apôtre Pierre est donc l'Église romaine ! »

Après avoir ainsi proclamé le droit divin de la primauté pontificale, il soutient partout, avec la plus grande énergie, que le Pape est qualifié pour juger seul tous les évêques, y compris les patriarches, sans le concours d'un concile, sans avoir à tenir compte de décisions conciliaires, et sans qu'il puisse être fait appel à son jugement.

Donc le Pape, quelle que soit sa dignité ou son indignité personnelle, ne peut jamais être soumis à un tribunal humain.

Il distingue les bons et les mauvais conciles. Les premiers se reconnaissent par leur conformité aux Écritures, à la doctrine des Pères de l'Église, ainsi qu'aux règles ecclésiastiques reçues par toute l'Église.

Notons enfin que, dans le domaine de la liturgie, les oraisons gélasiennes contiennent le texte le plus ancien sur l'Assomption de la Vierge.

Saint Gélase 1er meurt, après quatre ans et demi de gouvernement, le 19 novembre 496. Nombreux sont ses ouvrages qui n'ont hélas pas survécus.

SAINT FULGENCE DE RUSPE

Claude Cordien Fulgence, issu d'une famille sénatoriale de Carthage, est né en 468 à Télepte en Byzacène, car les Vandales avaient chassé ses parents de leur maison de Carthage. Son père meurt prématurément et sa mère l'élève, avec son plus jeune frère, dans les sentiments de la piété chrétienne. Il reçoit une éducation très soignée et se perfectionne dans la connaissance des langues grecque et latine.

Sous le regard prudent de sa mère, il observe les ruses du nouveau roi Hunéric, et souffre avec les familles amies qui doivent céder au tyran en acceptant le baptême hérétique, ou qui, héroïquement fidèles à la divinité du Christ, sont dépouillées de leurs biens, rejetées chez les Maures au désert, ou exilées en Sicile.

Après la mort du persécuteur (484), il doit attendre trois ou quatre ans pour voir se rouvrir son église, entendre ses prêtres, et retrouver les cérémonies catholiques. Il a alors vingt ans et peut, hors de toute fonction politique, s'occuper des intérêts de sa famille, entrer dans le monde des affaires, aider à la réintégration des fidèles qui avaient failli, et servir dans la réorganisation des communautés chrétiennes. Il lit les exposés théologiques de Vigile, l'évêque de Thapse, et entend les sages directives de l'évêque de Carthage, Eugène, revenu d'exil.

Jeune encore, ses qualités d'esprit et son expérience des affaires lui valent l'honneur d'être choisi pour procurateur de Télepte. Le recouvrement des impôts à travers la province de Byzacène lui fait bientôt sentir la pesanteur inhumaine de cet arianisme, qui nie la divinité du Sauveur, et il ne tarde pas à se dégoûter des honneurs qui ne remédient pas aux malheurs des hommes. La lecture d'une page du grand Augustin le détourne davantage des hérétiques. Avec ce maître, il goute la sagesse de Dieu : « Les paroles de l'impie sont iniquité et fourberie. Combien est précieuse ta faveur ô Dieu ! A l'ombre de tes arbres les fils des hommes se réfugient. Ils se rassasient des richesses de ta maison et tu les abreuves du torrent de tes délices. Car auprès de toi est la source de la vie et dans ta lumière nous voyons la lumière » (Ps. 36.4.10). Et Claude de renoncer à sa charge qui en outre lui déplaît, puisqu'elle consiste à percevoir des impôts pour alimenter les finances de ceux qui persécutent l'Église et ses frères chrétiens.

Il décide de quitter le monde pour saisir toute la lumière de Dieu dans la vie monastique. Il s'en ouvre à l'évêque Fauste qui a fondé un monastère dans la Byzacène. Fauste commence par le rebuter et l'invite à mener d'abord dans le monde une vie moins délicate. Le postulant insiste, l'évêque se laisse fléchir et l'admet dans son monastère. Cette décision met le comble à

la joie de Fulgence, mais sa mère Marianne ne l'entend pas ainsi. Elle vient réclamer impérieusement son enfant que Fauste, dit-elle, lui a ravi. Fulgence, pour ne point céder aux instances d'une mère qu'il aime tendrement, refuse de voir celle qui espère ébranler sa résolution. Il s'applique bientôt à la pratique des vertus monastiques avec une ardeur telle que sa santé est compromise par les austérités qu'il s'impose. Ayant retrouvé des forces, il laisse ses biens à sa mère pour son jeune frère.

Une nouvelle persécution oblige Fauste et ses religieux à quitter leur monastère. Suivant l'invitation de son abbé, Fulgence rejoint un ancien ami, nommé Félix, qui gouverne un monastère voisin. Celui-ci ne tarde pas à reconnaître sa haute piété. Il lui confie la plus importante autorité en lui laissant le soin du spirituel, tandis qu'il administre le temporel. Une incursion des Numides trouble leur solitude, et il leur faut gagner un autre refuge, à Sicca Veneria, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Là ce n'est plus la guerre, c'est l'hérésie qui les pourchasse. Un prêtre arien craint la science de ces moines et il les persécute. Félix et Fulgence parviennent à lui échapper et se retirent à Ididi, sur les confins de la Maurétanie.

Vers trente ans, Fulgence s'embarque à Carthage, décidé à aller chercher la solitude en Égypte, mais lors de son passage en Sicile, il apprend par l'évêque de Syracuse les ravages des schismatiques parmi les moines égyptiens. Alors il visite Rome vers la fin de l'année 500 et revient dans sa patrie.

On lui offre un terrain pour bâtir un nouveau monastère mais, l'œuvre achevée, Fulgence, par amour de la pauvreté, et aussi de la pénitence, va se cacher sur le bord de la mer pour y vaquer plus librement à la prière, à l'étude et au travail des mains.

Cependant Fauste, son évêque, l'oblige à reprendre sa place d'abbé et lui confère le sacerdoce. Un édit royal ayant défendu de sacrer des évêques orthodoxes, de nombreux sièges sont vacants et Fulgence, informé qu'on jette les yeux sur lui pour l'épiscopat, se tient caché. Il ne peut pourtant échapper aux instances des fidèles de Ruspe, petite ville de Byzacène au bord de la mer, et doit consentir à en devenir l'évêque en 508.

Cela ne change en rien sa manière de vivre, il conserve la simplicité dans son costume et son alimentation, passe la plus grande partie de ses nuits en prières. Il officie tous les dimanches. La loi interdit la splendeur des cérémonies et les chants des assemblées catholiques. Mais cette absence de faste n'empêche pas les fidèles d'être enthousiasmés par la science du saint évêque qui enseigne même en semaine, avec une prudente discrétion pour ne pas éveiller l'attention des autorités locales. On envisage de construire un monastère dans le voisinage de sa maison épiscopale, pour former des prêtres et remédier aux

vides creusés par la persécution dans les rangs du clergé. C'en est trop, le roi Thrasamund ne lui en laisse pas le temps, il l'exile en Sardaigne avec soixante autres évêques.

Bien qu'il soit le plus jeune des évêques déportés, Fulgence est l'âme et le modèle des bannis et compose plusieurs traités pour l'instruction des fidèles d'Afrique. Le Pape, informé de leur détresse, leur envoie des secours, les encourage dans ses lettres, et Fulgence fait de sa maison de Cagliari un monastère qui devient le refuge des affligés.

Thrasamund, au courant de son renom de science et de génie, ainsi que de son influence et de son autorité, le fait rentrer à Carthage vers 515 pour lui présenter ses objections contre la foi catholique et éteindre à tout jamais le phare qui dévoile les erreurs de ses coreligionaires. Fulgence compose une présentation de la grandeur du Christ. Il ramène les chefs ariens à la lecture de l'Évangile : la pensée de Dieu est si rigoureusement juste, qu'elle représente et contient tout l'infini de la divinité, au point d'être Dieu lui-même. Cette pensée a eu la conception de l'univers et des anges. Elle est l'image substantielle de Dieu depuis toute éternité — car Dieu pense depuis toujours — et s'exerce sans gêner la toute puissance de Dieu, ni sa miséricorde, car Dieu est infini. Il exerce sa puissance et sa miséricorde sur le mode infini, sans gêner en rien la richesse de sa Pensée. Quel arien pourrait s'opposer à cette présentation des premières lignes de l'Évangile de saint Jean. Le roi Thrasamund lui-même admire ces vues et il est bien près de reconnaître que la Pensée divine est maîtresse d'elle-même, sans nuire à l'unité indivisible de la divinité. Mais les ariens venus de la barbarie nordique ne veulent pas voir l'infini de Dieu. Ils voudraient le réduire à la misère d'un homme qui ne peut à la fois exercer pleine cogitation et pleine activité de sa force musculaire. Le meilleur des ariens ne peut penser théologie pendant qu'il bastonne une communauté catholique. Un homme n'a qu'un empire sur lui-même. Il ne peut engager à la fois dans leur plénitude, sa pensée, sa violence et le charme de sa tendresse, mais Dieu transcende cette déficience : sa pensée se régit parfaitement en même temps que sa puissance et que sa bonté. Et Fulgence va soulever la fureur des ennemis de la chrétienté quand il conclut que ce Jésus, assumé par la Pensée substantielle de Dieu, est pénétré de divinité jusque dans les moindres fibres de son corps : Jésus est Dieu en la substance humaine. Ce théologien ne peut être supporté par les barbares des froides brumes.

Saint Fulgence répand ses démonstrations sur les quelques cent cinquante pages du livre qu'il dédicace à Thrasamund et il expose le principe fondamental de la civilisation chrétienne : comme le Verbe incarné se régit en pleine maîtrise, sans être asservi, ainsi un homme est une personne qui n'est esclave d'aucun

autre et qui ne peut pas perdre la souveraineté que Dieu à mise en son principe vital. De nouveau c'en est trop, les barbares des pays froids ne veulent pas cette foi qui présente les « Çoffs » berbères comme autant de communautés de rois. Ils étoufferaient la civilisation de Dieu, plutôt que d'apprendre à lire l'Évangile.

Le roi eut encore gardé Fulgence en Afrique, mais les ariens, alarmés par son succès, obtiennent son renvoi en Sardaigne vers 520. A son retour à Cagliari, il reçoit de l'évêque la permission d'édifier un nouveau monastère, y réunit une quarantaine de moines et compose un certain nombre d'écrits, dont plusieurs sont hélas perdus.

Là, notre lumineux jouteur entre dans un nouveau combat. Une séquelle de l'orgueil pélagien retarde les chrétiens d'Europe sur la route de la sainteté. Ils n'ont plus la rusticité de penser que les hommes peuvent forcer Dieu à leur donner son affection — saint Augustin les a convaincus, non sans peine, que Dieu est maître de sa bonté et qu'il accorde sa grâce aux personnes qu'il estime assez proches des mérites acquis par le Rédempteur — et nos Européens savent donc que seul Jésus-Christ a pu gagner le pardon du Père Éternel, mais ils n'en prétendent pas moins, qu'ils soient évêques en Gaule, en Espagne ou en Italie, que les hommes peuvent, par leurs seules forces, avancer dans la vertu. Ils ne voient pas, ces semi-pélagiens, que tout élan moral inspiré par l'Évangile est une grâce du Christ, une faveur qu'il nous a méritée par son exemple et son lumineux enseignement. Fulgence rappelle à la conscience voilée des Églises d'Europe que le contact du Christ est absolument nécessaire à l'équilibre spirituel des hommes.

Le Berbère a éclairé la chrétienté européenne. Devant cette lumière allumée à l'intelligence et au cœur de Dieu, on comprend le jugement que portera Bossuet : « Saint Fulgence fut le plus grand théologien et le plus saint évêque de son temps. »

A la mort de Thrasamund, en 523, Hildéric rend la liberté aux Églises orthodoxes, sans oser rappeler les évêques exilés, mais les Églises parviennent à faire rentrer leurs pasteurs. Fulgence se hâte de retourner à Ruspe, prend un soin spécial de la réforme de son clergé et travaille encore dix ans au bien de son troupeau.

Le saint évêque ne se perd pas dans les rêves, c'est l'esprit le plus vigoureux de son siècle. Il doit rappeler aux nordiques mal christianisés qu'une personne n'est pas un roi à moitié : un homme est un souverain qui ne perd jamais ses droits. Le service qu'il doit assurer n'en fait jamais un être soumis aux prétentions d'un maître. Un Berbère ne peut pas être livré — droits et biens — au maître de Carthage, ni même à l'empereur de Byzance.

Une année avant sa mort il se retire dans la petite ile de

Circine et se prépare aux derniers jours. Ses diocésains l'obligent à rentrer dans Ruspe où, après tant de voyages — presque tous causés par les persécutions ariennes — entouré de son clergé et de ses religieux, il rend le dernier soupir le 1er janvier 533, dans la 25e année de son épiscopat et la soixante cinquième de son âge.

Saint Fulgence de Ruspe est l'orgueil de l'Église d'Afrique, parce qu'il représente la synthèse de ses grands devanciers : Tertullien — Cyprien — Augustin. On conserve de lui une série de traités dans lesquels il combat l'arianisme et le semi pélagianisme. Un jugement sur son latin admirable le fera nommer le « Cicéron du VIe siècle. »

FERRAND FULGENCE

Homonyme, disciple, peut-être même parent de saint Fulgence de Ruspe, il accompagne le grand évêque dans son exil en Sardaigne et devient diacre de l'Église de Carthage vers 520.

On ne sait rien de ses dernières années, mais il nous laisse une vie de saint Fulgence, une Breviato Canonum et douze lettres.

La vie de saint Fulgence semble avoir été composée vers 535, peu après la mort du héros. L'authenticité de l'ouvrage prête le flanc aux objections, mais on ne peut méconnaître son importance historique.

Voici qui dénote un authentique esprit berbère, le sens de l'autorité et le goût des lois bien faites : cette Breviato Canonum, première collection systématique de canons qu'ait vu l'Afrique, un peu avant 546, donne sous 232 numéros des extraits des conciles grecs et des conciles d'Afrique, dont certains ne nous sont pas autrement connus. Ces extraits sont méthodiquement rangés sous les divisions suivantes : l'évêque — le prêtre — le diacre — les clercs — la pénitence — la procédure — le service divin.

Des lettres, nulle n'offre plus d'intérêt que celle, longue et savante, adressée aux diacres romains Pélage et Anatole, qui avaient consulté Ferrand sur l'édit de l'empereur Justinien contre les Trois Chapîtres. Ferrand répond que l'édit de l'empereur est un attentat à l'autorité du concile de Chalcédoine (451), lequel n'a point censuré les ouvrages de Théodore de Mopsueste, mais a reçu formellement Théodoret de Cyr et Ibas d'Edesse dans la communion de l'Église, sinon c'en serait fait de l'autorité de toutes les décisions des conciles.

Six autres lettres parlent également de théologie. L'une est adressée à l'abbé Eugippius sur le mystère de la Trinité, contre les ariens.

En 546, Facundus d'Hermiane, dans son apologie des Trois Chapitres, parle de Fulgence Ferrand comme n'étant déjà plus.

SAINT SEVERIN APOTRE DU NORIQUE

Sur sa naissance et son pays d'origine règne une certaine obscurité, mais parmi les historiens modernes, un auteur allemand, Th. Sommerlad, précise qu'il est né en Afrique, d'une famille distinguée et qu'après avoir été élevé à l'épiscopat, il s'exile en 437 pour échapper aux Vandales ariens.

Nous le retrouvons en Asie Mineure, où il embrasse la vie monastique, puis dans le Norique. En 454 il est à Astura, au Nord du Danube, où il prédit une invasion barbare imminente. Personne n'ajoute foi à ses propos. Alors il se rend non loin de là, à Comogène, bourg fortifié abandonné par les Romains et aux mains des Barbares, et on apprend le pillage d'Astura prédit par lui. La foule se déclare prête à le suivre. Après trois jours de jeûne, de prières et de pénitence, un tremblement de terre chasse les Barbares qui s'entre-tuent. A son tour, Favianes est, grâce à Séverin, délivrée des Barbares et de la famine. Vers 455 il établit un monastère aux environs de la ville où, homme d'action, il forme des disciples. Son activité est prodigieuse, sa charité intarissable, il rachète des captifs, fonde d'autres monastères. Son austérité est à peine concevable, il jeûne, marche pieds nus. Sa grande bonté s'exerce pour les âmes et les corps, venant ainsi s'ajouter à tous les bienfaits du Berbère en Europe.

L'action de Séverin s'étend à toute une province. Après 30 ans d'efforts et d'austérité, il expire le 8 janvier 482.

SAINT EUGYPPIUS

Né à Carthage, il vient à Rome à l'âge de douze ans, y fait ses études, est ordonné prêtre.

Rentré en Afrique, il en repart pour accompagner Séverin dans le Norique. Après la mort de ce dernier, il devient abbé de l'abbaye de Lucullano, au pays de Naples, et compose un Trésor, tiré des œuvres de saint Augustin, sorte de traité ascétique dédié à une vierge du nom de Proba. Le succès de ce traité sera considérable au Moyen-Age.

En 511, Eugyppius compose la Vie de saint Séverin, son maître, et il meurt peu de temps après.

LES PERSÉCUTIONS SOUS LES VANDALES

Déjà sous Genséric les catholiques subissent une persécution qui connaît des périodes de relâchement et de recrudescence, selon la politique menée par le roi. Mais avec Hunéric elle atteint une violence extrême vers 484.

Au nombre des martyrs : saints Aquilin, Gémin, Eugène, Marcien, Quinctus, Théodore, saint Octavien — archidiacre à Carthage — saint Victorien — proconsul de cette même ville sainte Denise, son fils saint Majoric et leurs compagnons, s'ajoutent des milliers d'autres noms.

Comment ne pas citer ici les 4 966 clercs déportés chez les Maures, pour avoir défendu la foi catholique, et chassés à coups de pierres et de javelines, ou traînés comme des cadavres par les Maures qui les conduisent. Parmi eux des évêques, des prêtres, des diacres, mais aussi des fidèles.

Nulle part la chrétienté occidentale n'eut plus à souffrir des barbares que dans le Nord de l'Afrique, sous la domination vandale. Chez les envahisseurs, la férocité et l'avidité du barbare se doublent d'une haine confessionnelle particulièrement agissante.

Victor de Vite nous apporte un témoignage que corrobore celui d'un esprit posé et judicieux : Possidius, le Biographe d'Augustin. Sur le ministère des évêques s'exerce une surveillance inquisitoriale et tracassière, la dernière sévérité punit la moindre allusion, jugée irrévérencieuse, au roi persécuteur. Des basiliques sont détruites ou transférées aux ariens, le culte réduit à quelques liturgies frustrées de tout apparat, la propagande catholique punie d'exil ou de mort.

« Combien de pontifes illustres, combien de nobles prêtres, périrent alors dans divers genres de tourments ! — écrit Victor de Vite qui poursuit — Ni la faiblesse de l'âge, ni la considération du rang, ni le respect dû aux prêtres, n'adoucissaient ces barbares ; bien mieux, toute dignité était un stimulant pour leur fureur. »

SAINT DEOGRATIAS

En 453, le roi Genséric permet l'élection d'un nouvel évêque de Carthage, privée de pasteur depuis quatorze ans.

C'est un excellent prêtre, nommé Déogratias, qui est sacré le 25 octobre de la même année. D'une sainteté de vie admirable, ce digne pasteur console et fortifie l'Église dans ses afflictions qui, nous le savons, ne lui manquent guère sous les Vandales. L'exemple et les discours du nouvel évêque contribuent à redonner courage aux chrétiens de Carthage.

Deux ans après son élection, Genséric s'empare de la ville de Rome, la livre au pillage et emmène en captivité la plus grande partie de la population. En Afrique, ces prisonniers sont partagés entre les Vandales et les Maures qui, selon leur coutume barbare, séparent sans aucune pitié les maris de leurs femmes, les parents de leurs enfants.

Alors, l'évêque Déogratias emploie, pour racheter ces captifs, tous les vases d'or et d'argent de son église. Comme à Carthage il ne trouve pas assez de maisons pour loger tous ces infortunés, il transforme en dortoirs les deux grandes églises de Saint-Fausti et de Saint-Varius. Beaucoup de prisonniers sont tombés malades à la suite des souffrances et des privations endurées pendant la traversée et leur détention, l'évêque les visite souvent, leur amène des médecins, leur fait porter des remèdes et des aliments, Il leur consacre même ses nuits, sans égard pour son âge avancé et sa faible santé.

Les ariens en conçoivent bientôt de la jalousie et, par tous les moyens, essaient d'entraver l'action du prélat, tentant même de lui donner la mort. Dieu prévient leurs perfides desseins, en retirant de ce monde Déogratias, après un épiscopat de trois ans et quelques mois, le 5 janvier 457, et saint Eugène lui succèdera... en 481 !

Saint Déogratias : une des grandes figures de l'Église d'Afrique sous le joug des Vandales !

SAINT EUGENE DE CARTHAGE

En l'année 481, après en avoir été privé vingt-quatre ans, Carthage a enfin un évêque, recommandable par sa foi et ses vertus.

Rappelons que le roi vandale, Hunéric, qui est arien, concède l'élection d'un évêque aux catholiques, à condition que les ariens aient toute licence en Orient. Sinon le clergé africain sera exilé chez les Maures.

Le haut clergé des ariens, vexé par la permission d'Hunéric, fait défendre à Eugène de siéger, de prêcher, et veut interdire l'accès de l'Église à tous ceux qui sont habillés à la mode vandale. Eugène ne l'entend pas ainsi. Il réplique. Alors on persécute les catholiques, on assemble dans un camp de concentration 4 966 d'entre-eux — chiffre que nous donne Victor de Vite, témoin de ces événements — on les envoie chez les Maures, on martyrise des vierges.

L'empereur Zénon, de Constantinople, intervient pour faire cesser ces atrocités. Hunéric publie, le 20 mai 483, une lettre invitant tous les évêques à un colloque de conciliation, mais il exile ou fait brûler les prélats africains trop influents.

Le 1er février 484, 466 évêques catholiques du royaume vandale, des Baléares à Tripoli, se réunissent à Carthage. Dix seulement sont admis à prendre séance sous le patriarche arien Cyrila qui ne condescend point à les écouter.

Après quelques débats pénibles, un édit du 25 février condamne à mort la religion des catholiques. Aux 466 évêques dépouillés de tout, on demande de prêter serment de fidélité au successeur d'Hunéric. 46 refusent, on les expédie en Corse couper du bois pour la flotte royale. Parmi les autres, 302 sont déportés vers le Sud.

Eugène va en Byzacène, au bord de l'ancien lac Triton. La paralysie prend son organisme débilité. Le roi Gunthamund, qui succède à Hunéric mort en décembre 484, rappelle, après trois ans de règne Eugène de Carthage. Ce dernier obtient en 494 le rappel des prélats exilés et la réouverture des églises. Mais à la mort de Gunthamund, Thrasamund (496-523) réexpulse les évêques. Eugène de Carthage va mourir en Gaule, à Albi, en 505.

Citons aussi tous les ecclésiastiques de Carthage, au nombre de 500, sans doute même davantage qui, après le bannissement de saint Eugène, vers 484, subirent le fouet, la faim et d'autres tourments, puis furent envoyés en exil. Parmi eux, Salutaris — archidiacre — et Muritta — diacre — et beaucoup d'enfants servant comme lecteurs.

SAINT VALERIEN

Un évêché parmi tant d'autres, dans cette Afrique soumise au joug des vandales : Avensa. Il se situe en Proconsulaire (Tunisie). A sa tête, un évêque : Valérien.

Sous le roi arien Genséric, vers 460, il a plus de quatre-vingt ans. Il refuse avec fermeté de livrer les livres et objets sacrés dont un certain Proculus a ordre de se saisir, au nom du roi des Vandales. Il résiste énergiquement afin que rien ne soit livré. Alors, on l'expulse de sa cité, les barbares défendent à quiconque de le recevoir dans sa maison, ou même sur sa terre.

Longtemps, il erre sur les grands chemins, couche sur la voie publique et c'est dans cet état que Victor de Vite le rencontre. Il achève ainsi le cours de sa vie, confessant et défendant la foi de son peuple.

Un martyr, parmi tant et tant d'autres, durant la persécution des Vandales : saint Valérien, priez pour votre peuple !

SAINT VICTORIEN

Sous le roi vandale Hunéric, un sanglant édit de persécution contre les chrétiens est publié.

Victorien, un des grand seigneurs d'Hadrumète, dans la Byzacène, gouverneur de Carthage avec l'ancien titre de proconsul, a toujours rempli fidèlement les devoirs de sa charge. Hunéric lui fait savoir que s'il exécute sans résistance ses ordres concernant la religion et abjure sa foi, les plus grands honneurs le récompenseront.

Calmement Victorien fait dire au roi qu'il ne consentira jamais à ce qu'il lui demande, car ce serait renier l'Église catholique dans laquelle il a été baptisé.

Alors, devant pareil langage, Hunéric imagine les plus cruels supplices pour torturer Victorien qui subit le martyre en 484.

SAINTE DENISE

Devant la persécution vandale, voici un femme, Denise, et un enfant, Majoric, son fils.

L'édit promulgué à Carthage par le roi Hunéric, le 25 février 484, oblige tous les sujets à passer à l'Arianisme avant le 1er juin de la même année. Les évêques sont déportés et les fidèles pourchassés.

Victor de Vite précise que Denise est sa compatriote. La scène se passe donc à Vite en Byzacène, ancienne ville romaine située au Sud de Tunis.

Les persécuteurs remarquent Denise car, non seulement elle est catholique, mais encore sa beauté dépasse celle des autres femmes. Mus autant par la curiosité libidineuse, que par le désir de la fouetter pour la contraindre à apostasier, ils s'emparent d'elle. Denise leur dit alors : « Torturez-moi autant que vous voudrez, mais ne découvrez pas ce qui ne doit pas l'être. » Ces paroles excitent leur fureur, ils la placent bien haut à la vue de tous et la dépouillent de tous ses vêtements. Bientôt les coups de verges font couler de son corps des ruisseaux de sang.

D'autres martyrs subissent aussi le supplice avec elle. Elle les encourage et aperçoit parmi eux son fils unique, Majoric, d'âge encore tendre et délicat. L'enfant est terrorisé par les supplices. Alors le catholicisme inflexible du caractère berbère se manifeste, sa mère lui lance des regards courroucés, le gourmande et aussi l'encourage. Cruellement flagellé, Majoric, affermi par les paroles de sa mère, rend l'âme. Denise, bien que brisée par le supplice, prend l'enfant dans ses bras, l'inhume dans sa demeure et se fait une coutume de prier sur son tombeau.

IX

LA BERBÉRIE BYZANTINE
(533 - 647)

La décision prise par Justinien, d'engager une campagne d'Afrique, se heurte tout d'abord à une forte opposition. L'armée n'est pas encore complètement remise de la guerre contre les Perses. On rappelle à l'empereur que les Vandales possédent la maîtrise de la mer et des troupes encore invaincues. Par contre, les mercantis orientaux de Carthage appellent justinien à leur secours et le clergé l'exhorte à délivrer les catholiques d'Afrique du joug arien. Ce prince a compris l'importance de l'Afrique. Hélàs ses hauts fonctionnaires n'ont pas un sens assez aigu du droit des personnes, et sa capitale est loin de Carthage. Alors l'empereur hésite mais, selon Procope, un évêque d'Orient vient lui faire part des ordres de Dieu, garants du succès, et enlève les dernières résistances.

La réputation militaire de Gélimer, le roi des Vandales d'Afrique, est grande. Personne ne peut soupçonner la décadence des Vandales. On ignore que leur armée — une trentaine de mille hommes seulement — est mal entraînée et médiocrement équipée. Gélimer commet une double faute : il envoie 5 000 hommes avec ses 120 meilleurs vaisseaux en Sardaigne, pour réprimer la révolte du gouverneur, et en outre, il néglige le soulèvement des Berbères de Tripolitaine, prêts à favoriser un débarquement des troupes byzantines. De plus, Gélimer ne peut compter ni sur les catholiques et les partisans d'Hildéric, ni sur le secours des Maures.

A Constantinople, le général Bélisaire prend la tête du corps expéditionnaire de Justinien, et mobilise toute la flotte de l'Empire pour transporter 10 000 fantassins, 5 000 cavaliers, 600 Huns, 400 Hérules. Les 500 vaisseaux de transport que convoyent 92 croiseurs, quittent Constantinople le 22 juin 533. Ce n'est pas une bien grande armée, mais ses qualités et la compétence de ses chefs sont une promesse de victoire.

On avance avec précaution, multipliant les escales. Bélisaire amène avec lui sa femme, son chef d'état major Solomon, et son secrétaire Procope qui fera le récit de la campagne. Au début de septembre, la flotte arrive en face de la côte africaine. Bélisaire refuse de forcer l'entrée de Carthage et trouve plus prudent de débarquer à une centaine de kilomètres au sud d'Hadrumetum (Sousse). L'armée progresse vers cette ville, suit la route côtière flanquée par la flotte. Enfin Sousse est atteinte sans encombre, puis Grasse.

Gélimer surprit s'apprête à réagir. Son frère Ammatas massacre l'ancien roi Hildéric et ses partisans à Carthage, puis forme une armée. Le plan d'Ammatas consiste à sortir de Carthage pour bloquer les Byzantins dans un étroit défilé, à quinze kilomètres environ au Sud-Ouest de la capitale. Le neveu du roi, Gibamund, doit alors attaquer leur gauche avec 2 000 hommes, tandis que Gélimer interviendra sur leurs arrières avec le gros des troupes.

Bélisaire établit son camp au sortir du défilé et envoie en éclaireur Jean d'Arménie avec un escadron de cavalerie. A ce moment Ammatas part en reconnaissance avec quelques cavaliers seulement et s'avance sans méfiance. Il se jette sur l'avant-garde de Jean et se fait tuer au cours d'un combat farouche. L'armée vandale voit arriver sur elle des cavaliers d'Ammatas, poursuivie par ceux de Jean. Elle se débande et les Byzantins massacrent leurs ennemis jusque sous les murs de Carthage. Les Huns de Bélisaire se battent pendant ce temps avec Gibamund, à 600 contre 2 000 et, malgré leur petit nombre, détruisent le corps vandale. Bélisaire ignore ces deux succès, il s'avance avec la cavalerie des fédérés qui parvient à Ad Decimum et apprend alors par ses habitants le récit du combat. D'une colline voisine les cavaliers voient arriver Gélimer à qui les accidents de terrain cachent l'avance de Bélisaire et la défaite de Gibamund. Alerté, Bélisaire lance ses troupes, mais les Vandales abordent et mettent en fuite la cavalerie des fédérés. Le roi vandale tient la victoire. Pourquoi, au lieu de poursuivre les Romains, laisse-t-il à Bélisaire le temps de rallier ses troupes ? Alors le général romain prend l'offensive à Ad Decimum. Les Vandales, surpris par la brusque contre attaque, résistent jusqu'au soir, où les Huns et les troupes de Jean achèvent leur déroute. Le lendemain Bélisaire entre dans Carthage au milieu des acclamations et mange le repas préparé pour le triomphe de Gélimer.

Les Vandales se sont enfuis jusque sur les confins de la Proconsulaire et de la Numidie. Gélimer rappelle de Sardaigne son frère Tzazon et tente de réduire Carthage en interceptant ses convois et en coupant l'aqueduc. Bélisaire marche contre lui et le bat à Tricamarum. La défaite et la mort de Tzazon bouleversent Gélimer qui va se réfugier chez des Berbères amis. L'Hérule Pharas l'y bloque et trois mois de faim et de froid incitent le roi vandale à se rendre. Justinien lui concède les domaines de Galatie où il se retire.

Les Romains n'ont plus qu'à réorganiser l'Afrique et à tenter de soumettre les Berbères.

Justinien s'emploie à effacer les traces de l'occupation vandale. Les églises ariennes reviennent aux catholiques, les terres aux descendants des anciens propriétaires, et les Vandales de Gélimer sont réduits à l'esclavage.

En avril 534 le plan impérial de réorganisation est publié. Comme le diocèse d'Italie est aux mains des Ostrogoths, l'Afrique devient un diocèse indépendant, avec autonomie administrative. Justinien place à sa tête un préfet du prétoire, secondé par un personnel nombreux, qui a sous ses ordres les gouverneurs des sept provinces : les trois consulaires : de Zeugitane (Tunisie du Nord), de Byzacène (Tunisie du Sud) et de Tripolitaine, les quatre praesides : de Numidie (Est du Constantinois), de Maurétanie Première ou Sitifienne, de Maurétanie Seconde ou Césarienne (Algérie Centrale) et de Sardaigne. La Maurétanie Tingitane (Maroc du Nord), qui ne peut plus ressortir du diocèse d'Espagne, coupé par les Wisigoths, est sans doute rattachée à la Maurétanie Césarienne. Les gouverneurs civils qui pillaient les populations sont invités à la modération, l'empereur se réserve le monopole des contribuables, mais son contrôle s'avère illusoire contre la cupidité de ses gouverneurs qui exploitent les provinciaux.

L'Afrique militaire est confiée à un magister militum, résidant à Carthage. Les fortifications romaines, détruites par les Vandales, sont relevées, et de nouvelles constructions sont édifiées. Un véritable réseau de forteresses, construites par Solomon, assure aux provinces africaines une relative sécurité, mais donne l'occasion d'apprécier les sentiments berbères, d'indépendance et de fierté, qui menacent la domination impériale.

Soudain les Berbères de Byzacène et de Numidie se révoltent. Les nomades sahariens et ceux de Tripolitaine se mettent aussi à multiplier leurs attaques. Solomon vient à bout des sédentaires, mais les nomades tiennent en échec les généraux de Byzance et c'est d'ailleurs contre eux que Solomon trouvera la mort. Les Byzantins doivent empêcher à prix d'or l'union permanente des sédentaires et des nomades, pour éviter d'être jetés à la mer.

Avec les renforts envoyés par Justinien, Solomon dispose de 18 000 hommes. Tandis que l'insurgé Iabdas, roi de l'Aurès, ravage la Numidie, Solomon fait face à l'attaque des nomades en Byzacène, entraînés par Cutzinas et trois autres chefs. Solomon adresse un ultimatum à ces Berbères qui lui répliquent, selon Procope : « Les Romains, sans nous faire aucun bien, en

nous apportant même la famine, veulent nous avoir pour amis et pour alliés... Ils n'encourent pas la haine de Dieu, ceux qui attaquent les voleurs pour reprendre leurs propres biens, mais ceux qui commencent la guerre et s'emparent du bien des autres. »

Les Berbères n'acceptent pas des protecteurs qui prétendent disposer de leurs biens. Ils vont user d'une tactique nouvelle. Derrière le cercle de chameaux où s'abrite la tribu, les nomades luttent farouchement. La guerre est dure. A la bataille de Mamma, il faut abattre 200 chameaux avec l'épée pour atteindre le cœur de la tribu. 10 000 Berbères sont massacrés et leurs femmes emmenées en esclavage. Malgré cela les nomades se reforment au désert et reprennent leurs ravages. Solomon les cerne en 535 sur le mont Burgaon où 50 000 d'entre eux périssent.

Les Romains peuvent alors se retourner contre Iabdas. Ils ont l'appui de contingents berbères, conduits par des chefs rivaux de Iabdas, Massonas et Ortaïas. Mais Solomon doute de leur fidélité et, devant les difficultés de ravitaillement, il installe son armée dans un camp retranché de la plaine (535).

Solomon est un chef brutal, il traite ses soldats en esclave. Ses officiers et ses hommes le détestent. L'armée, dont on ne paie pas la solde et qui assiste au pillage du butin et à la prise des terres par les grands chefs, se mutine. Les ariens protestent contre leur exclusion des églises. Une conspiration générale se produit en 536. Les conjurés trouvent un chef audacieux en la personne de Stozas, un garde, qui essaie alors d'unir contre les Romains les soldats de Solomon, les Vandales demeurés en Afrique et les Berbères. Bélisaire accourt et fait échouer une attaque contre Carthage, puis il bat Stozas, mais doit retourner en Sicile après avoir éliminé Solomon.

Stozas s'adresse alors à l'armée impériale et l'incite a secouer le joug des oppresseurs. Les soldats passent aussitôt en masse au parti de Stozas et massacrent leurs officiers. Devant la gravité de la situation, Justinien se hâte d'envoyer en Afrique son cousin Germanos, qui ne peut que constater la défection des deux tiers de l'armée. Il promet aux rebelles, avec la bienveillance, le paiement de l'arriéré de leur solde et débauche rapidement les mutins. Stozas, qui voit fondre son armée, brusque la situation et tente en vain de prendre Carthage. Il se rabat sur la Numidie et rencontre les troupes fidèles dans un combat confus, au cours duquel l'expectative des Berbères sauve Germanos. Stozas se retire en Maurétanie où il épouse la fille d'un prince Berbère.

Les soldats de Germanos s'aperçoivent que celui-ci les a dupés et, sous l'inspiration d'un garde, Maximien, ils se révoltent à Carthage. Germanos réprime la sédition et fait pendre Maximien. Justinien rétablit Solomon à la tête de l'Afrique (539). Le magister militum se porte à nouveau contre l'Aurès, bat Iabdas, force les retranchements ennemis et son succès, consolidé par un réseau de forteresses au cœur de l'Aurès, en Numidie et en Maurétanie Césarienne, lui permet quatre années de paix.

Solomon obtient de l'empereur la nomination, comme duc de Tripolitaine, de son neveu Sergius dont l'arrogance et l'incapacité se traduisent par une dictature de fer. Ayant reçu 80 notables qui se plaignent du pillage de leur moisson, il les fait massacrer. Les Louatas se soulèvent alors et Sergius doit appeler son oncle Solomon au secours. Solomon, après sa victoire sur Iabdas, n'avait pas cru utile de ménager le chef pensionné Antalas, qui l'avait servi fidèlement, il lui avait coupé les vivres et fait tuer son frère. Antalas offre son aide aux Louatas.

La partie est sérieuse, à Théveste, les Berbères accueillent par des railleries les promesses de Solomon, dont les soldats, qui le voient s'emparer du butin, refusent de combattre ou le font mollement. Solomon est vaincu et tué. Justinien ne croit pas pouvoir faire mieux que de remplacer Solomon par Sergius. Il lui adjoint le patrice Aréobindus, aussi incapable que Sergius. Chacun d'eux s'ingénie à paralyser l'action de l'autre.

Sergius laisse les Berbères écraser l'armée de Byzacène sans lui porter secours (fin 545). Justinien le rappelle, le remplace par Aréobindus, qu'une conspiration renverse. Il donne alors le commandement à un officier arménien, Artabanès, qui a maîtrisé la révolte (Mai 546). L'anarchie est absolue, les Maures ravagent les provinces et Justinien doit confier l'Afrique à l'un des meilleurs généraux, Jean Troglita, à la fin de 546.

Le récit des campagnes de 546 à 548 est relaté dans la Johannide de Corippus, le dernier poète africain de tradition classique. Professeur de grammaire à Carthage, il célèbre les victoires du magister militum sur les Maures. Ses dons littéraires ne sont pas exceptionnels, mais pour peupler les sept chants de son épopée. Corippus y fait entrer les événements militaires des quinze dernières années. De plus, il aime l'Afrique et ses habitants, et son récit contient sur les Berbères de riches renseignements.

Troglita divise habilement les Maures en négociant l'alliance de plusieurs tribus, puis il attaque Antalas, le bat, mais subit une défaite devant les Louatas de Tripolitaine qui poussent leur raid jusqu'à Carthage. Grâce au concours de Cutzinas, à la bataille des champs de Caton, il vient à bout de ces nomades et tue de sa main le prince Carcasan. Dix-sept chefs berbères périssent et la victoire (début 548) assure quinze années de tranquilité à l'Afrique.

En 563, le gouverneur Jean Rogathinos fait tuer Cutzinas et provoque ainsi un soulèvement de tribus en Numidie. Marcien, neveu de l'empereur, accourt de Constantinople avec une armée,

soumet les rebelles, mais entre temps les Maures ont ravagé le pays. Justinien meurt en 565, laissant la puissance impériale gravement compromise en Afrique.

Justin II (565-578), souverain énergique, s'intéresse à l'Afrique, sous l'influence de son questeur du palais Anastase qui y est né. Il place à sa tête le préfet du prétoire Thomas, qui favorise la propagande chrétienne et montre de grandes qualités dans ses relations avec les tribus, mais il ne peut empêcher les progrès de la décomposition administrative.

Tibère II Constantin (578-582) nomme à nouveau, comme préfet, Thomas qui achète la soumission des Berbères. Quand les tribus sont sans défense, le magister militum Gennadius tombe sur elles vers 578, tue l'un des chefs, Garmul, mais l'insécurité demeure.

La décadence s'accentue de jour en jour. L'empereur Maurice (582-602) incorpore la Tripolitaine au diocèse d'Égypte. En Maurétanie Césarienne, on reconnaît le fait accompli en rattachant à la Sitifienne les quelques places côtières encore sous l'autorité romaine, pour former la Maurétanie Première. La Maurétanie Seconde ne comprend qu'une place africaine, Septem (Ceuta) avec quelques villes d'Espagne et les Baléares.

Entre 585 et 591, à côté du préfet du prétoire, un puissant personnage, l'exarque ou patrice, ne tarde pas à disposer d'un pouvoir sans limites. Le premier exarque, Gennadius, doit avoir recours à la ruse pour empêcher les Berbères de devenir maîtres de Carthage. L'empereur laisse le donatisme menacer à nouveau le catholicisme.

A Carthage se prépare un complot contre l'empereur Phocas, odieux par ses cruautés. Successeur de Gennadius, l'exarque Héraclius, ancien général de l'empereur Maurice, que Phocas a assassiné, est trop vieux pour agir en personne. Il recrute des contingents berbères et lance sur l'Égypte son neveu Nicetas, qui prend Alexandrie (608-609), pendant que son fils Héraclius s'installe à Tessalonique pour préparer l'attaque de Constantinople. Phocas, trahi par ses ministres, est massacré par le peuple tandis que le patriarche Sergius couronne Héraclius empereur (5 octobre 610).

C'est vers l'Afrique que l'empereur se tourne en 619, lorsque les Perses occupent l'Arménie et assiègent Alexandrie, pour soutenir le trésor défaillant, lever des armées et utiliser une puissante base navale. L'empereur s'apprêtre à faire voile pour Carthage mais un mouvement d'opinion à Constantinople le force à renoncer à son projet. Sous son règne, l'Afrique, dont il a confié la direction à son cousin, est peu agitée.

Après Héraclius et Constantin III son fils, qui règne de février à juin 641, Constant II, qui n'avait alors que 12 ans, monte sur le trône en 645. Le prêtre Maximus entraîne dans la révolte la majorité de la population et les tribus berbères, toujours prêtes à lutter contre le pouvoir, en faveur d'une candidature de l'exarque Grégoire à l'Empire.

Pendant que les Africains se livrent à leurs discordes, les Arabes s'apprêtent à attaquer.

En 646 Grégoire s'arroge la dignité impériale et se proclame indépendant de Constantinople, où règne le jeune et faible empereur Constant II. C'est lui que trouve l'année suivante Abdallah Ibn Saad qui vient d'obtenir la permission de s'avancer en Afrique. A la tête d'une armée de Grecs et de Berbères, Grégoire rencontre la troupe musulmane, dans la plaine de Sufétula. Il est vaincu et tué. La victoire arabe de 647 s'achève en simple razzia, mais le prestige de l'Empire chrétien reçoit une dure atteinte.

Ce seront les Berbères qui, les Byzantins n'étant plus capables de prendre l'initiative, mèneront contre les Arabes la lutte finale. En effet, après 647, on ne peut plus très bien savoir si l'Afrique compte encore ou non parmi les provinces de l'Empire. Les Arabes en retrouvent le chemin dès 654, puis en 665 une nouvelle razzia précède le début de leur installation définitive en 669, après l'assassinat de Constant II.

Les Berbères chrétiens vont alors conduire le combat contre les musulmans envahisseurs, les mettant parfois en échec. L'animateur de cette défense n'est pas un byzantin mais un grand chef berbère, Koçeila. Une victoire lui permet même de reprendre Kairouan et assure quelques années de tranquilité à ce qui reste encore de l'Afrique chrétienne. Après sa mort, l'âme de la résistance est une femme, la Kâhena, reine des tribus berbères de l'Aurès. Ce titre de Kâhena, « la prophétesse », lui sera donné par les chroniqueurs arabes, car elle s'appelle Damia ou Dihia. Ses troupes mettent en déroute les musulmans dans la plaine de Bagaï, et ce n'est qu'en 698, 51 ans après la première incursion arabe, que Carthage est définitivement prise.

La reine berbère périra vers 703, bientôt les Arabes seront maîtres de l'Afrique et la légende continuera l'histoire en s'emparant du souvenir de la Kâhéna.

LE CATHOLICISME DANS L'AFRIQUE BYZANTINE

Justinien, restaurateur de l'autorité romaine en Afrique, est aussi celui du Catholicisme.

Les catholiques accueillent les Byzantins avec enthousiasme. L'église retrouve son organisation passée, les conciles reprennent, mais après cent années son territoire et le nombre de ses desservants ont diminué. On restaure les édifices, on élève de nouvelles églises où l'influence orientale se marque dans l'ar-

chitecture et l'ornementation. Les chrétiens d'Afrique se trouvent alors entraînés dans un conflit issu des hérésies orientales.

En 451 le concile de Chalcédoine avait condamné l'hérésie de Nestorius, évêque de Constantinople, pour avoir proclamé la dualité des natures divine et humaine, et affirmé que Marie était mère de l'homme seul et non de Dieu, et l'hérésie d'Eutychès qui enseignait l'existence de la seule nature divine. Malgré cette proclamation, les partisans d'une seule nature restaient divisés entre eux, et l'impératrice Théodora, qui sympathisait avec eux, veut rétablir l'unité et fait anathématiser par son mari trois textes, suspects de Nestorianisme et non condamnés par le concile (544). Le pape Vigile, qui doit son siège à l'impératrice, approuve la condamnation des trois écrits, qu'on appelle, par confusion avec le texte impérial, les Trois Chapîtres. Les chrétiens d'Occident protestent, surtout ceux d'Afrique. L'évêque Pontianus écrit à l'empereur Justinien pour blâmer son décrêt, et le savant Ferrandus de Carthage l'appuie de son autorité théologique. En Afrique la foule manifeste et un concile exclut le Pape de la communion jusqu'à récipiscence. Justinien appelle à Constantinople les chefs de l'épiscopat africain et vient à bout de leur résistance par des promesses, menaces et sanctions. Il remplace les intraitables par des hommes à sa dévotion. Des rigueurs s'abattent en Afrique sur les dissidents. En 560, le pape Pélage se flatte d'une condamnation unanime des Trois Chapîtres. L'Église d'Afrique, mise au pas, ne peut plus tenir qu'un rôle effacé dans la chrétienté. Sous l'empereur Maurice, l'Église représente la seule force organisée dans l'anarchie triomphante.

L'autorité du pape Grégoire le Grand est sans cesse agissante en Afrique. Sa correspondance, entre 591 et 596, montre sa vigueur devant le péril donatiste que la tolérance impériale favorise. Il somme l'État de prendre des sanctions et maintient, en dépit de l'exarque, l'évêque Paul de Numidie qui se plaint des persécutions des donatistes. Il considère l'Église d'Afrique comme la fille de l'Église de Rome, il prodigue des directions à ses évêques avec lesquels il échange une correspondance suivie, mais exige leur entière soumission. Son rôle ne se borne pas au domaine religieux, il donne des ordres intéressant la gestion des provinces. Son contrôle stimule l'autorité, mais aussi énerve et devient un élément de la décomposition africaine.

A la veille de l'invasion musulmane, le christianisme africain traverse une dernière crise. Le patriarche de Constantinople, Sergius, niait que le Christ manifestât chacune de ses natures par une énergie qui lui fut propre, et n'admettait qu'une seule volonté à la fois divine et humaine. Ce monothélisme, que condamnera le sixième concile œcuménique de Constantinople (680-681), trouve un appui en Héraclius qui, pour gagner les

monophysites, prend publiquement parti en sa faveur, par une profession de foi, l'Écthésis, qui soulève une vive opposition dans la chrétienté (638).

L'archimandrite de Chrysopolis, Maximus, mène, en Afrique, l'opposition à l'Écthésis. Il tient devant l'exarque Grégoire une dispute avec l'ancien patriarche Pyrrhus qui s'avoue convaincu (juillet 645). Cette conversion, pour gagner l'appui de Grégoire, ne survivra pas à la mort de l'exarque, mais impressionne la chrétienté d'Afrique. L'influence de Maximus se fait de plus en plus sentir. Synodes de Carthage, lettres au Pape, et à l'empereur, condamnent l'Ecthésis en termes véhéments. L'épiscopat africain va même jusqu'à demander la déchéance de l'empereur. Des moines et des nonnes monophysites, fuyant l'Égypte devant l'invasion arabe, arrivent en Afrique, et leur ardeur ranime l'hérésie, scandalise les orthodoxes et les détache de l'empereur.

Constant II, empereur en 645, est suspect de monothélisme. C'est Maximus qui mène à la révolte en faveur de Grégoire, les Africains que guettent alors l'Arabe.

La réorganisation de l'Afrique byzantine par l'empereur Maurice et l'institution de l'exarchat, marquent une date dans l'histoire de l'Église africaine et auraient pu, après les désastres causés par l'invasion vandale, et le rétablissement dû à Justinien, procurer à cette province de la chrétienté une reprise durable. Mais la médiocrité des chefs ecclésiastiques locaux, parmi lesquels ne se trouvent plus un Cyprien, ni un Augustin, et l'imposition de l'islam par l'envahisseur arabe, réduiront à néant cette promesse de renouveau.

Pourtant les campagnes d'apostolat missionnaire, particulièrement actives depuis la reconquête sur les Vandales, portent leurs fruits. Écoutons l'historien des Berbères, l'Arabe Ibn Khaldoun, parler des progrès accomplis par la Croix à la veille de la conquête musulmane : « Grâce à l'active propagande des missionnaires, de toutes parts les conversions se sont multipliées. » Après avoir cité les nombreuses populations chrétiennes qui habitent les oasis et signalé la pénétration catholique parmi les tribus qui peuplent les territoires du Sud, il poursuit : « ... et voilà qui est vraiment significatif, les évêques de ces diocèses lointains viennent assister aux conciles de Carthage. » N'est-ce pas en effet le signe qu'une paix profonde règne en Afrique ?

Mais, après la première incursion musulmane de 647, l'Église d'Afrique prend pratiquement fin.

VICTOR DE TUNNUNUM

Évêque africain du VIᵉ siècle, Victor est envoyé en exil vers 555, par ordre de Justinien, avec plusieurs de ses collègues qui

refusent de se soumettre aux décisions de l'édit impérial de 543 ou 544, condamnant les Trois Chapîtres, et à celles du concile général qui, en 553, avait confirmé cette condamnation.

Jusqu'à son exil, nous ne savons rien de l'évêque de Tunnunum, qu'il s'agisse de ses origines, de son activité ou de son rôle épiscopal. Il est également difficile de situer avec certitude la cité dont Victor est l'évêque, et qui doit appartenir alors à l'Afrique Proconsulaire.

Après le Concile, il est donc appelé à Constantinople où, invité à souscrire à la sentence de condamnation des Trois chapîtres, il refuse. On l'expédie en Égypte où il connaît plusieurs lieux de déportation.

Vers 564-565, rappelé à Constantinople, il persiste dans son opinion et on l'enferme dans un monastère de la capitale où il mourra peu après 566.

Au cours de son exil, Victor rédige une chronique qui, partant de la création du monde, va jusqu'à la première année de l'empereur Justin II, c'est-à-dire jusqu'à 566.

La partie de son œuvre antérieure à 443 suit de très près la chronique de Prosper d'Aquitaine avec quelques remaniements. Il semble toutefois certain que l'évêque de Tunnunum a lui-même révisé le travail de son devancier en y introduisant des modifications. Son rôle personnel est pourtant difficile à juger, car la partie conservée de sa chronique commence précisément à 443.

A partir de cette date, et jusqu'à 563, Victor compte les années par le nom des Consuls. De 563 à 566, il les compte d'après les années de règne des empereurs, en se trompant cependant dans les calculs relatifs à Justinien.

A mesure qu'il avance dans son récit, il s'intéresse surtout aux événements religieux et laisse de plus en plus à l'arrière plan les faits politiques.

Abandonnant également le style terne et incolore de la chronique, il entre dans de plus longs développements chaque fois qu'il rappporte des incidents qui le frappent et, vers la fin, il s'étend sur sa propre destinée de manière à nous donner un récit assez détaillé de son exil.

Sa prédilection pour son Afrique natale ne se dément jamais et nous vaut des renseignements plus abondants sur la vie religieuse de ce pays.

La Chronique de Victor présente, à bien des titres, un intérêt certain, car elle complète celle de Prosper et, sur les événements du VIe siècle, en particulier sur les remous créés par l'affaire des Trois Chapîtres, elle apporte des détails fort intéressants.

SAINT ADRIEN

Cet Africain de naissance mène en Italie la vie monastique, lorsque le pape Vitalien, qui connaît sa grande science de l'Écriture Sainte, le choisit pour remplacer Deusdedit sur le siège de Cantorbery en Angleterre.

L'humble Adrien ne sait comment décliner pareil honneur. Il décide de représenter au Pape l'avantage qu'il y aurait à confier ce siège à Théodore, dont il accepte de partager les travaux. Alors le pape Vitalien les envoie tous les deux.

Ils partent, passent par la France où Ebroin, maire du palais, fait arrêter Adrien, car il redoute en lui un agent de l'empereur d'Orient, et craint qu'il travaille en Angleterre contre les intérêts de la France. Après avoir passé l'hiver sur le continent, Théodore s'embarque seul en 689.

Adrien arrive enfin en Angleterre, non sans avoir connu bien des ennuis, car il a été retenu à Meaux et en d'autres endroits, Théodore l'établit abbé du monastère Saint-Pierre et Saint-Paul, appelé plus tard Saint-Augustin de Cantorbéry.

Adrien montre un grand zèle pour enseigner ses moines et les former à la pratique de la vertu. Il édifie toute la contrée par la sainteté de sa vie et meurt le 9 janvier 710.

QUELQUES NOMS ENCORE...

Avec saint Adrien, nous avons mis une sorte de point final à l'évocation des plus grandes figures de la Berbérie, bien que les événements relatés dans sa vie soient déjà postérieurs à 647. Nous le considérons comme une branche, détachée du tronc berbère, qui s'en est allée ailleurs porter ses fleurs et ses fruits.

D'autres, à l'inverse d'Adrien, viendront d'ailleurs pour verser leur sang sur cette terre imprégnée déjà par celui de tant de martyrs. Citons-en quelques uns.

Après la prise de Syracuse par les Arabes, en 881, André, Jean, Pierre et Antoine seront déportés et suppliciés en Afrique. En 1226, au Maroc, Bérard, Pierre, Othon, Accurse et Adjut, de l'ordre des Frères Mineurs, seront décapités par ordre du roi des Sarrasins, pour avoir prêché la foi chrétienne et réprouvé la loi de Mahomet. A Alger ce sera Sérapien, nombre de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs qui, mis en croix et ayant eu tout le corps déchiqueté, recevra la palme du martyre en 1240. Au Maroc encore, à Marrakech, en 1631, ce sera un prêtre de l'ordre des Frères Mineurs, Jean de Prado. Emprisonné, flagellé, la poitrine percée par une flèche, il consomme son martyre sur le bûcher.

D'autres encore, connus ou inconnus suivront aussi l'étroit sentier qui monte vers l'éternelle félicité, mais comment terminer l'évocation de ces saints martyrs sans revenir à Carthage, d'où nous sommes partis au début de notre récit, où près de l'illustre cité, un roi de France, saint Louis IX, viendra mourrir en 1270.

X

LE FLAMBEAU S'ÉTEINT

647... La Berbérie, comme elle l'avait été jadis au cours de la période punique, va se trouver rattachée à l'Orient. L'Islam éteint ce flambeau du monde occidental et du christianisme. Cependant, si la conquête arabe n'a pas demandé beaucoup plus d'un demi-siècle, la déromanisation de l'Afrique s'étale sur de longs siècles, et le christianisme demeure plus longtemps encore, par la survivance de petites communautés chrétiennes.

Certes, les documents nous font souvent défaut, car les vainqueurs n'ont retenu que leur victoire et les vaincus ne se sont point attardés à de stériles regrets. Si les textes, tant arabes que latins, ne nous apportent qu'une maigre lumière, si les documents archéologiques sont rares, quelques épitaphes font parvenir jusqu'à nous le muet témoignage des morts.

Pendant trois ou quatre cents ans après la conquête, on distingue toujours parmi les autochtones les Roûmi, descendants des sujets de l'empereur byzantin, et les Afârik, descendants des indigènes romanisés. La fusion des différents éléments de la population n'était donc pas encore faite.

Jusqu'à la fin du premier siècle de l'hégire, on continue de frapper des monnaies à légendes latines. Au milieu du XIe siècle des épitaphes sont écrites en latin, ceux qu'elles mentionnent portent encore des noms latins. La curie romaine écrit des lettres en latin au clergé d'Afrique au cours du XIe siècle — la plus récente est de 1076 — et les habitants de Gafsa continuent de parler cette langue au milieu du XIIe siècle. De nos jours, des mots d'origine latine subsistent dans les dialectes berbères.

Dès la première moitié du VIIIe siècle, la masse des Berbères est convertie à l'Islam, cependant l'Afrique compte encore une quarantaine d'évêchés. Des communautés chrétiennes se trouvent dans toutes les grandes villes musulmanes, certaines sont sans évêque, car on ne rencontre plus que cinq évêques au

milieu du XIe siècle et deux, vingt ans après. En 1076, à la demande du Hammadide el-Nâsir, le Pape nomme Servandus au siège épiscopal de Bougie. Quelques incidents entre les communautés chrétiennes apportent la preuve de leur survivance, mais aussi la triste vision de leur déclin. La tolérance de l'Islam cesse avec l'intervention des Pisans et celle des rois de Sicile en Berbérie. Le fanatisme musulman se réveille. Avec Abd el-Moumin les derniers chrétiens doivent choisir entre la conversion et la mort.

Lorsqu'après le XIIe siècle l'empreinte de la civilisation romaine disparaît, lorsque l'Islam, après cinq siècles de présence sur la terre berbère, doit employer la force pour s'imposer aux derniers chrétiens, une prestigieuse auréole demeure encore autour du flambeau éteint de la Berbérie.

CONCLUSION

Comment fermer ces pages sans garder une lumière en l'esprit ? L'histoire des premières populations de l'Afrique du Nord nous permet de découvrir des hommes qui ont un sens aigu de leur indépendance, animé par un ressort de fierté, et servi par leur patrie, grande île protégée par la mer et par un cercle de déserts. Par contre, ce pays a désarmé leur puissance en faisant obstacle à leur union.

Une chaîne de montagne sépare les nomades des villages situés entre l'Atlas et la mer. D'une part le désert brûlant et aride, d'autre part les cultures et l'élevage. Entre ces deux styles de vie, les montagnards, qui ne s'accomodent ni de l'un, ni de l'autre, ni de la misère, ni de la facilité. Par ailleurs les éléments de division ne manquent pas : querelles entre les différentes tribus nomades, dissensions entre les villages et, au sein même de chacun d'eux, la divergence d'opinion concrétisée par deux partis ou « Çoff », image de la majorité et de l'opposition dans nos démocraties modernes.

Ce fractionnement disparate du territoire et de ses habitants n'a pas facilité le rassemblement des divers éléments de la population en une organisation suffisamment cohérente pour assurer la formation d'un État aux dimensions de l'île. Cette impossible unification de la Berbérie a desservi la fierté de ses populations, en imposant à chacune d'elles de trop nombreuses raisons de combat, et en leur offrant une trop grande diversité d'alliances pour servir leurs intérêts. La fierté des Berbères n'a pas pu se dégager suffisamment d'une mobilité qui fait évoquer les Gaulois, et la qualité humaine, assujettie par le nombre des divisions, ne nous a laissé qu'un reflet de la vitalité de ce peuple.

En évoquant ses écrivains, nous constatons que pendant un siècle et demi, de 180 à 340, il sont quasiment les seuls repré-

sentants de la pensée occidentale. Nous trouvons dix auteurs berbères, alors que l'Europe ne fait lire qu'un écrivain — grand, il est vrai — saint Irénée, qui portait à Lyon l'enseignement reçu à Smyrne dont il était originaire. Après saint Hilaire de Poitiers (387), l'Europe a fourni des maîtres de la pensée occidentale. Elle en compte dix quand saint Fulgence, le grand dernier Berbère, est le 22e auteur africain.

Leur doctrine en fait le flambeau de la civilisation occidentale. Ils ont révélé le droit souverain de chaque homme sur luimême, fondé l'autorité des chefs d'États et limité leurs prétentions devant les exigences du droit individuel. Ils ont assuré l'organisation du gouvernement de la Papauté et soutenu son efficacité civilisatrice sur le législateur. Ils ont lutté avec succès contre les erreurs de leur temps : manichéisme, pélagianisme, arianisme et plus particulièrement encore le donatisme, cette plaie ouverte dans le flanc de l'Église africaine.

Les Berbères ont éclairé l'Occident. Puissent-ils retrouver toute la vigueur de leur flamme et la répandre à nouveau sur le monde, afin qu'elle devienne l'inséparable apanage du titre de Magrébin.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les nombreux ouvrages consultés, nous citerons ceux qui nous ont apporté une aide particulièrement précieuse :
— Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours,
— Le Christianisme en Afrique par le P.J. Mesnage,
— Histoire de l'Afrique du Nord des origines à la conquête arabe par Ch. André Julien,
— Le Droit Kabyle par Bernard Luc,
— Saint Augustin par Louis Bertrand,
sans oublier « Le Pont de Bereq'Mouch » par Augustin Ibazizen, Berbère d'aujourd'hui, qui nous a permis, avant d'achever sa course terrestre, de comprendre mieux encore ceux d'hier et de... toujours.

INDEX

Nous n'avons fait figurer dans cet index ni les noms les plus courants (Algérie, Tunisie, Maroc, etc.), ni ceux qui reviennent presque à chaque page (Rome, Berbères, etc.).

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 17696 - Précédent dépôt : janvier 1989 - Dépôt légal : juillet 1990
Imprimé en C.E.E.